LES
COMÉDIES
DE MONSIEUR
DE MARIVAUX,

Jouées sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne, par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi.

TOME SECOND.

nicolas gabriel

Bourée a Flavigny

A PARIS;

Chez BRIASSON, Libraire, rue Saint-Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXII.

Avec Approbations & Privilége du Roi.

TOME SECOND.

LA FAUSSE SUIVANTE.

L'ISLE DES ESCLAVES.

L'HÉRITIER DE VILLAGE.

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HAZARD.

L'on trouve auſſi dans la même Boutique, les autres Comédies de cet Auteur.

PIECES DU THEATRE ITALIEN *de M. DE MARIVAUX, qui se vendent chez le même Libraire.*

Arlequin poli par l'Amour, Comédie.
La Surprise de l'Amour, Comédie.
La double Inconstance, Comédie.
Le Prince travesti, Comédie.
La Fausse Suivante, Comédie.
L'Isle des Esclaves, Comédie.
L'Héritier de Village, Comédie.
Le Jeu de l'Amour & du Hazard, Comédie.

Le même Libraire vend aussi :

Le Théâtre Italien, ou Recueil général de toutes les Comédies & Scènes Françoises, représentées par les Comédiens Italiens du Roi, avec les airs gravés & les Figures à chaque Comédie, par Gherardi, *in*-8. 6 vol. *fig.* 1741.

Le nouveau Théâtre Italien, ou Recueil de Piéces représentées par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, depuis leur établissement en 1716, jusqu'à présent : avec les airs des Vaudevilles gravés à la fin de chaque volume, 10 vol. *in*-12. 1733.

Les Parodies du Théâtre Italien, avec les airs gravés, 4 vol. *in*-12. 1738.

Le Théâtre de Mlle Barbier, *in*-12. 1745.

Le Théâtre de M. de Brueys, *in*-12. 3 vol. 1735.

Le même réuni avec celui de M. Palaprat, 5 vol. *in*-12. *petit form.* 1754.

Les Œuvres de M. Autrau, *in*-12. 4 vol. avec les airs gravés.

Les Œuvres de M. du Fresny, *in*-12. 4. vol. avec les airs gravés.

ACTEURS.

LA COMTESSE.

LELIO.

LE CHEVALIER.

TRIVELIN, Valet du Chevalier.

ARLEQUIN, Valet de Lelio.

FRONTIN, autre Valet du Chevalier.

PAYSANS & Payſannes.

DANSEURS & Danſeuſes.

La Scène eſt devant le Château de la Comteſſe.

LA FAUSSE SUIVANTE, OU LE FOURBE PUNI. COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

FRONTIN, TRIVELIN.

FRONTIN.

JE penſe que voilà le Seigneur Trivelin : c'eſt lui-même. Eh ! comment te portes-tu, mon cher ami ?

TRIVELIN.

A merveille, mon cher Frontin, à merveille. Je n'ai rien perdu des vrais biens

que tu me connoiſſois ; ſanté admirable, & grand appétit : mais toi, que fais-tu à préſent ? Je t'ai vu dans un petit négoce qui t'alloit bientôt rendre Citoyen de Paris : l'as-tu quitté ?

FRONTIN.

Je ſuis culbuté, mon enfant ; mais toi-même, comment la fortune t'a-t'elle traité depuis que je ne t'ai vu ?

TRIVELIN.

Comme tu ſçais qu'elle traite tous les gens de mérite.

FRONTIN.

Cela veut dire très-mal.

TRIVELIN.

Oui. Je lui ai pourtant une obligation : c'eſt qu'elle m'a mis dans l'habitude de me paſſer d'elle : je ne ſens plus ſes diſgraces, je n'envie point ſes faveurs, & cela me ſuffit : un homme raiſonnable n'en doit pas demander davantage. Je ne ſuis pas heureux ; mais je ne me ſoucie pas de l'être : voilà ma façon de penſer.

FRONTIN.

Diantre, je t'ai toujours connu pour un garçon d'eſprit, & d'une intrigue admirable ; mais je n'aurois jamais ſoupçonné que tu deviendrois Philoſophe. Malpeſte, que tu es avancé ! tu mépriſes déja les biens de ce monde !

TRIVELIN.

Doucement, mon ami, doucement : ton admiration me fait rougir, j'ai peur de ne la pas mériter. Le mépris que je crois avoir pour les biens, n'eſt peut-être qu'un beau verbiage ; & à te parler confidemment, je ne conſeillerois encore à perſonne de laiſſer les ſiens à la diſcrétion de ma Philoſophie ; j'en prendrois, Frontin, je le ſens bien, j'en prendrois à la honte de mes réfléxions. Le cœur de l'homme eſt un grand fripon.

FRONTIN.

Hélas ! je ne ſçaurois nier cette vérité-là, ſans bleſſer ma conſcience.

TRIVELIN.

Je ne la dirois pas à tout le monde ; mais je ſçais bien que je ne parle pas à un profane.

FRONTIN.

Eh ! dis-moi, mon ami, qu'eſt-ce que c'eſt que ce paquet-là que tu portes ?

TRIVELIN.

C'eſt le triſte bagage de ton ſerviteur ; ce paquet enferme toutes mes poſſeſſions.

FRONTIN.

On ne peut pas les accuſer d'occuper trop de terrein.

TRIVELIN.

Depuis quinze ans que je roule dans le

monde, tu ſçais combien je me ſuis tourmenté; combien j'ai fait d'efforts pour arriver à un état fixe. J'avois entendu dire que les ſcrupules nuiſoient à la fortune, je fis tréve avec les miens, pour n'avoir rien à me reprocher. Etoit-il queſtion d'avoir de l'honneur ? j'en avois : falloit-il être fourbe? j'en ſoupirois, mais j'allois mon train. Je me ſuis vû quelquefois à mon aiſe ; mais le moyen d'y reſter avec le jeu, le vin & les femmes ? comment ſe mettre à l'abri de ces fléaux-là ?

FRONTIN.

Cela eſt vrai.

TRIVELIN.

Que te dirai-je enfin ? tantôt maître, tantôt valet, toujours prudent, toujours induſtrieux, ami des fripons par intérêt, ami des honnêtes gens par goût; traité poliment ſous une figure, menacé d'étrivieres ſous une autre, changeant à propos de métier, d'habits, de caracteres, de mœurs, riſquant beaucoup, réſiſtant peu, libertin dans le fond, réglé dans la forme, démaſqué par les uns, ſoupçonné par les autres, à la fin équivoque à tout le monde; j'ai tâté de tout ; je dois par-tout. Mes créanciers ſont de deux eſpéces: les uns ne ſçavent pas que je leur dois, les autres le ſçavent

& le ſçauront long-tems. J'ai logé par-tout, ſur le pavé, chez l'aubergiſte, au cabaret, chez le bourgeois, chez l'homme de qualité, chez moi, chez la Juſtice, qui m'a ſouvent recueilli dans mes malheurs ; mais ſes appartemens ſont trop triſtes, & je n'y faiſois que des retraites : enfin, mon ami, après quinze ans de ſoins, de travaux & de peines, ce malheureux paquet eſt tout ce qui me reſte ; voilà ce que le monde m'a laiſſé. L'ingrat ! après ce que j'ai fait pour lui, tout ce paquet ne vaut pas une piſtole.

FRONTIN.

Ne t'affliges point, mon ami. L'article de ton récit qui m'a paru le plus déſagréable, ce ſont les retraites chez la Juſtice. Mais ne parlons plus de cela ; tu arrives à propos ; j'ai un parti à te propoſer : Cependant qu'as-tu fait depuis deux ans que je ne t'ai vû ? & d'où ſors-tu à préſent ?

TRIVELIN.

Primo. Depuis que je ne t'ai vu, je me ſuis jetté dans le ſervice.

FRONTIN.

Je t'entens ; tu t'es fait ſoldat : ne ſerois-tu pas déſerteur par hazard ?

TRIVELIN.

Non, mon habit d'ordonnance étoit une livrée.

FRONTIN,

Fort bien.

TRIVELIN.

Avant que de me réduire tout-à-fait à cet état humiliant, je commençai par vendre ma garde-robe.

FRONTIN.

Toi, une garde-robe ?

TRIVELIN.

Oui, c'étoit trois ou quatre habits que j'avois trouvés convenables à ma taille chez les Fripiers, & qui m'avoient servi à figurer en honnête homme : je crus devoir m'en défaire, pour perdre de vue tout ce qui pouvoit me rappeller ma grandeur passée : quand ou renonce à la vanité, il n'en faut pas faire à deux fois. Qu'est-ce que c'est que se ménager des ressources ? Point de quartier ; je vendis tout : ce n'est pas assez, j'allai tout boire.

FRONTIN.

Fort bien.

TRIVELIN.

Oui, mon ami, j'eus le courage de faire deux ou trois débauches salutaires, qui me vuiderent ma bourse & me garantirent ma persévérance dans la condition que j'allois embrasser ; de sorte que j'avois le plaisir de penser en m'ennivrant que c'étoit la raison

qui me verſoit à boire, Quel nectar! Enſuite, un beau matin, je me trouvai ſans un ſol : comme j'avois beſoin d'un prompt ſecours, & qu'il n'y avoit point de temps à perdre, un de mes amis que je rencontrai me propoſa de me mener chez un honnête particulier qui étoit marié, & qui paſſoit ſa vie à étudier des langues mortes ; cela me convenoit aſſez, car j'ai de l'étude. Je reſtai donc chez lui. Là, je n'entendis parler que de Sciences; & je remarquai que mon Maître étoit épris de paſſion pour certains Quidans, qu'il appelloit des Anciens, & qu'il avoit une ſouveraine antipathie pour d'autres, qu'il appelloit des Modernes : je me fis expliquer tout cela.

FRONTIN.

Et qu'eſt-ce que c'eſt que les Anciens & les Modernes ?

TRIVELIN.

Des Anciens; attends, il y en a un dont je ſçais le nom, & qui eſt le Capitaine de la bande ; c'eſt comme qui te diroit un Homere. Connois-tu cela ?

FRONTIN.

Non.

TRIVELIN.

C'eſt dommage ; car c'étoit un homme qui parloit bien Grec.

FRONTIN.

Il n'étoit donc pas François cet homme-là ?

TRIVELIN.

Oh que non : je penſe qu'il étoit de Quebec, quelque part dans cette Egypte ; & qu'il vivoit du tems du Déluge : nous avons encore de lui de fort belles Satyres ; & mon Maître l'aimoit beaucoup, lui & tous les honnêtes gens de ſon tems, comme Virgile, Neron, Plutarque, Ulyſſe & Diogene.

FRONTIN.

Je n'ai jamais entendu parler de cette race-là : mais voilà de vilains noms.

TRIVELIN.

De vilains noms ! c'eſt que tu n'y es pas accoutumé : ſçais-tu bien qu'il y a plus d'eſprit dans ces noms-là que dans le Royaume de France ?

FRONTIN.

Je le crois. Et que veulent dire les Modernes ?

TRIVELIN.

Tu m'écartes de mon ſujet ; mais n'importe : les Modernes, c'eſt comme qui diroit .... toi, par exemple.

FRONTIN.

Ho, ho, je ſuis un moderne, moi !

TRIVELIN.

Oui vraiement tu es un moderne, & des plus modernes; il n'y a que l'enfant qui vient de naître qui l'eſt plus que toi, car il ne fait que d'arriver.

FRONTIN.

Eh! pourquoi ton Maître nous haïſſoit-il?

TRIVELIN.

Parce qu'il vouloit qu'on eût quatre mille ans ſur la tête pour valoir quelque choſe. Oh! moi, pour gagner ſon amitié, je me mis à admirer tout ce qui me paroiſſoit ancien; j'aimois les vieux meubles, je louois les vieilles modes, les vieilles eſpéces, les médailles, les lunettes; je me coëffois chez les Crieuſes de vieux chapeaux; je n'avois commerce qu'avec des vieillards; il étoit charmé de mes inclinations; j'avois la clef de la cave, où logeoit un certain vin vieux qu'il appelloit ſon vin grec: il m'en donnoit quelquefois; & j'en détournois auſſi quelques bouteilles, par amour louable pour tout ce qui étoit vieux, non que je négligeâſſe le vin nouveau; je n'en demandois point d'autre à ſa femme, qui vraiment eſtimoit bien autrement les modernes que les anciens; & par complaiſance pour ſon goût, j'en empliſſois auſſi

quelques bouteilles, ſans lui en faire ma cour.

FRONTIN.

A merveille.

TRIVELIN.

Qui n'auroit pas cru que cette conduite auroit dû me concilier ces deux eſprits? Point du tout, ils s'apperçurent du ménagement judicieux que j'avois pour chacun d'eux; ils m'en firent un crime. Le mari crut les anciens inſultés par la quantité du vin nouveau que j'avois bû; il m'en fit meauvaiſe mine: la femme me chicanna ſur le vin vieux; j'eus beau m'excuſer, les gens de parti n'entendent point de raiſon, il fallut les quitter, pour avoir voulu me partager entre les anciens & les modernes. Avois-je tort?

FRONTIN.

Non; tu avois obſervé toutes les régles de la prudence humaine. Mais je ne puis en écouter davantage: je dois aller coucher ce ſoir à Paris, où l'on m'envoye, & je cherchois quelqu'un qui tînt ma place auprès de mon Maître pendant mon abſence; veux-tu que je te préſente?

TRIVELIN.

Oui-da. Et qu'eſt-ce que c'eſt que ton Maître? fait-il bonne chere? car dans

l'état où je suis, j'ai besoin d'une bonne cuisine.

FRONTIN.

Tu seras content; tu serviras la meilleure fille ....

TRIVELIN.

Pourquoi donc l'appelles-tu ton Maître?

FRONTIN.

Ah! soin de moi! Je ne sçais ce que je dis, je rêve à autre chose.

TRIVELIN.

Tu me trompes, Frontin.

FRONTIN.

Ma foi oui, Trivelin. C'est une fille habillée en homme dont il s'agit; je voulois te le cacher; mais la vérité m'est échappée; & je me suis blousé comme un sot; sois discret, je te prie.

TRIVELIN.

Je le suis dès le berceau. C'est donc une intrigue que vous conduisez tous deux ici, cette fille-là & toi.

FRONTIN.

Oui. (*à part*) Cachons-lui son rang. (*haut*) Mais la voilà qui vient; retires-toi à l'écart, afin que je lui parle.

SCENE II.

LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

EH bien ! m'avez-vous trouvé un Domestique ?

FRONTIN.

Oui, Mademoiselle, j'ai rencontré . . . .

LE CHEVALIER.

Vous m'impatientez avec votre Demoiselle : ne sçauriez-vous m'appeller Monsieur ?

FRONTIN.

Je vous demande pardon, Mademoiselle .... je veux dire Monsieur. J'ai trouvé un de mes amis qui est fort brave garçon ; il sort actuellement de chez un Bourgeois de campagne qui vient de mourir, & il est là qui attend que je l'appelle pour offrir ses respects.

LE CHEVALIER.

Vous n'avez peut-être pas eu l'imprudence de lui dire qui j'étois.

FRONTIN.

Ah ! Monsieur, mettez-vous l'esprit en repos, je sçais garder un secret. *bas.* Pourvû qu'il ne m'échappe pas. *haut.* Souhaitez-

vous

vous que mon ami s'approche ?

LE CHEVALIER.

Je le veux bien ; mais partez sur le champ pour Paris.

FRONTIN.

Je n'attens que vos dépêches.

LE CHEVALIER.

Je ne trouve point à propos de vous en donner, vous pourriez les perdre ; ma sœur à qui je les adresserois pourroit les égarer aussi, & il n'est pas besoin que mon aventure soit sçue de tout le monde. Voici votre commission, écoutez-moi. Vous direz à ma sœur, qu'elle ne soit point en peine de moi ; qu'à la derniere partie de Bal où mes amies m'amenerent dans le déguisement où me voilà, le hazard me fit connoître le Gentilhomme que je n'avois jamais vû, qu'on disoit être encore en Province, & qui est ce Lelio avec qui par lettres le mari de ma sœur a presqu'arrêté mon mariage : que surprise de le trouver à Paris sans que nous le sçussions ; & le voyant avec une Dame, je résolus sur le champ de profiter de mon déguisement pour me mettre au fait de l'état de son cœur & de son caractere : qu'enfin nous liâmes amitié ensemble aussi promptement que des Cavaliers peuvent le faire, & qu'il m'engagea à le suivre le lendemain,

à une partie de campagne chez la Dame avec qui il étoit, & qu'un de ſes parens accompagnoit; que nous y ſommes actuellement; que j'ai déja découvert des choſes qui méritent que je les ſuive avant que de me déterminer à épouſer Lelio : que je n'aurai jamais d'intérêt plus ſérieux. Partez, ne perdez point de tems; faites venir ce Domeſtique que vous avez arrêté : dans un inſtant, j'irai voir ſi vous êtes parti.

SCENE III.

LE CHEVALIER.

JE regarde le moment où j'ai connu Lelio, comme une faveur du Ciel dont je veux profiter, puiſque je ſuis ma maîtreſſe, & que je ne dépends plus de perſonne. L'aventure où je me ſuis miſe, ne ſurprendra point ma ſœur : elle ſçait la ſingularité de mes ſentimens. J'ai du bien; il s'agit de le donner avec ma main & mon cœur : ce ſont de grands préſens; & je veux ſçavoir à qui je les donne.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, FRONTIN, TRIVELIN.

FRONTIN, *au Chevalier.*

LE voilà, Monsieur. (*bas à Trivelin*) Garde-moi le secret.

TRIVELIN.

Je te le rendrai mot pour mot, comme tu me l'as donné, quand tu voudras.

SCENE V.

LE CHEVALIER, TRIVELIN.

LE CHEVALIER.

APprochez ; comment vous appellez-vous ?

TRIVELIN.

Comme vous voudrez, Monsieur ; Bourguignon, Champagne, Poitevin, Picard, tout cela m'est indifférent ; le nom sous lequel j'aurai l'honneur de vous servir, sera toujours le plus beau nom du monde.

LE CHEVALIER.

Sans compliment : quel est le tien à toi ?

TRIVELIN.

Je vous avoue que je ferois quelque difficulté de le dire, parce que dans ma famille je suis le premier du nom qui n'ait pas disposé de la couleur de son habit : mais peut-on porter rien de plus galant que vos couleurs ? il me tarde d'en être chamaré sur toutes les coutures.

LE CHEVALIER, *à part.*

Qu'est-ce que c'est que ce langage-là ? Il m'inquiéte.

TRIVELIN.

Cependant, Monsieur, j'aurai l'honneur de vous dire que je m'appelle Trivelin. C'est un nom que j'ai reçu de pere en fils très-correctement, & dans la derniere fidélité ; & de tous les Trivelins qui furent jamais, votre serviteur en ce moment s'estime le plus heureux de tous.

LE CHEVALIER.

Laissez-là vos politesses ; un Maître ne demande à son Valet que l'attention dans ce à quoi il l'employe.

TRIVELIN.

Son Valet ! le terme est dur ; il frappe mes oreilles d'un son disgracieux : ne purgera-t'on jamais le discours de tous ces noms odieux ?

LE CHEVALIER.

La délicateſſe eſt ſinguliere !

TRIVELIN.

De grace, ajuſtons-nous, convenons d'une formule plus douce.

LE CHEVALIER, *à part.*

Il ſe moque de moi. (*haut*) Vous riez, je penſe.

TRIVELIN.

C'eſt la joie que j'ai d'être à vous, qui l'emporte ſur la petite mortification que je viens d'eſſuyer.

LE CHEVALIER.

Je vous avertis, moi, que je vous renvoye, & que vous ne m'êtes bon à rien.

TRIVELIN.

Je ne vous ſuis bon à rien; ah! ce que vous dites-là ne peut pas être ſérieux.

LE CHEVALIER.

A part. Cet homme-là eſt un extravagant. *A Trivelin.* Retirez-vous.

TRIVELIN.

Non, vous m'avez picqué; je ne vous quitterai point, que vous ne ſoyez convenu avec moi, que je vous ſuis bon à quelque choſe.

LE CHEVALIER.

Retirez-vous, vous dis-je.

TRIVELIN.

Où vous attendrai-je ?

LE CHEVALIER.

Nulle part.

TRIVELIN.

Ne badinons point le temps se passe, & nous ne décidons rien.

LE CHEVALIER.

Sçavez vous bien, mon ami, que vous risquez beaucoup ?

TRIVELIN.

Je n'ai pourtant qu'un écu à perdre.

LE CHEVALIER.

Ce coquin-là m'embarrasse. *Il fait comme s'il s'en alloit.* Il faut que je m'en aille. (*haut*) Tu me suis ?

TRIVELIN.

Vraiment oui, je soutiens mon caractere : ne vous ai-je pas dit que j'étois opiniâtre ?

LE CHEVALIER.

Insolent !

TRIVELIN.

Cruel !

LE CHEVALIER.

Comment, cruel !

TRIVELIN.

Oui, cruel ; c'est un reproche tendre que je vous fais ; continuez, vous n'y êtes

pas, j'en viendrai jusqu'aux soupirs, vos rigueurs me l'annoncent.

LE CHEVALIER.

Je ne sçais plus que penser de tout ce qu'il me dit.

TRIVELIN.

Ah, ah, ah! vous rêvez, mon Cavalier; vous délibérez; votre ton baisse, vous devenez traitable, & nous nous accommoderons; je le vois bien; la passion que j'ai de vous servir est sans quartier: premiérement cela est dans mon sang, je ne sçaurois me corriger.

LE CHEVALIER, *mettant la main sur la garde de son épée.*

Il me prend envie de te traiter comme tu le mérites.

TRIVELIN.

Fi! ne gesticulez point de cette maniere-là; ce geste-là n'est point de votre compétence; laissez-là cette arme qui vous est étrangere; votre œil est plus redoutable que ce fer inutile qui vous pend au côté.

LE CHEVALIER.

Ah! je suis trahie.

TRIVELIN.

Masque, venons au fait; je vous connois.

LE CHEVALIER.

Toi ?

TRIVELIN.

Oui, Frontin vous connoiſſoit pour nous deux.

LE CHEVALIER.

Le coquin ! Et t'a-t'il dit qui j'étois ?

TRIVELIN.

Il m'a dit que vous étiez une fille, & voilà tout ; & moi je l'ai crû, car je ne chicane pas ſur la qualité de perſonne.

LE CHEVALIER.

Puiſqu'il m'a trahie, il vaut autant que je t'inſtruiſe du reſte.

TRIVELIN.

Voyons ; pourquoi êtes-vous dans cet équipage-là ?

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt point pour faire du mal.

TRIVELIN.

Je le crois bien : ſi c'étoit pour cela, vous ne déguiſeriez pas votre ſexe ; ce ſeroit perdre vos commodités.

LE CHEVALIER.

A part. Il faut le tromper. *haut.* Je t'avoue que j'avois envie de te cacher la vérité, parce que mon déguiſement regarde une Dame de condition, ma Maîtreſſe, qui a des vûes ſur un M. Lelio, que tu verras, & qu'elle

qu'elle voudroit détacher d'une inclination qu'il a pour une Comteſſe à qui appartient ce Château.

TRIVELIN.

Eh ! quelle eſpece de commiſſion vous donne-t'elle auprès de ce Lelio ? l'emploi me paroît gaillard, Soubrette de mon ame.

LE CHEVALIER.

Point du tout. Ma charge ſous cet habit-ci, eſt d'attaquer le cœur de la Comteſſe ; je puis paſſer, comme tu vois, pour un aſſez joli Cavalier ; & j'ai déja vu les yeux de la Comteſſe s'arrêter plus d'une fois ſur moi. Si elle vient à m'aimer, je la ferai rompre avec Lelio ; il reviendra à Paris, on lui propoſera ma Maîtreſſe qui y eſt ; elle eſt aimable, il la connoît, & les nôces ſeront bientôt faites.

TRIVELIN.

Parlons à préſent à rez-de-chauſſée. As-tu le cœur libre ?

LE CHEVALIER.

Oui.

TRIVELIN.

Et moi auſſi ; ainſi de compte arrêté, cela fait deux cœurs libres, n'eſt-ce pas ?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

TRIVELIN.

Ergo, je conclus que nos deux cœurs soient désormais camarades.

LE CHEVALIER.

Bon.

TRIVELIN.

Et je conclus encore toujours aussi judicieusement, que comme deux amis doivent s'obliger en tout ce qu'ils peuvent, tu m'avances deux mois de récompense sur l'exacte discrétion que je promets d'avoir ; je ne parle point du service domestique que je te rendrai sur cet article, c'est à l'amour à me payer mes gages.

LE CHEVALIER, *lui donnant de l'argent.*

Tiens, voilà déja six louis d'or d'avance pour ta discrétion ; & en voilà déja trois pour tes services.

TRIVELIN, *d'un air indifférent.*

J'ai assez de cœur pour refuser ces trois derniers louis là : mais donnes ; la main qui me les présente, étourdit ma générosité.

LE CHEVALIER.

Voici Monsieur Lelio, retires-toi, & vas-t'en m'attendre à la porte de ce Château où nous logeons.

TRIVELIN.

Souviens-toi, ma friponne, à ton tour,

que je suis ton Valet sur la scène, & ton Amant dans les coulisses ; tu me donneras des ordres en public, & des sentimens dans le tête à tête.

Il se retire en arriere, quand Lelio entre avec Arlequin. Les Valets se rencontrant, se saluent.

SCENE VI.

LELIO, LE CHEVALIER, ARLEQUIN, TRIVELIN, *derriere leurs Maîtres.*

LELIO, *vient d'un air rêveur.*

LE CHEVALIER, *à part.*

LE voilà plongé dans une grande rêverie.

ARLEQUIN, *à Trivelin derriere eux.* Vous m'avez l'air d'un bon vivant.

TRIVELIN.

Mon air ne vous ment pas d'un mot, & vous êtes fort bon phisionomiste.

LELIO, *se retournant vers Arlequin, & appercevant le Chevalier.*

Arlequin.... Ah! Chevalier, je vous cherchois.

LE CHEVALIER.

Qu'avez-vous, Lelio? je vous vois en

veloppé dans une distraction qui m'inquiéte.

LELIO.

Je vous dirai ce que c'est. *A Arlequin.* Arlequin, n'oublies pas d'avertir les Musiciens de se rendre ici tantôt.

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur. *A Trivelin.* Allons boire, pour faire aller notre amitié plus vîte.

TRIVELIN.

Allons, la recette est bonne; j'aime assez votre maniere de hâter le cœur.

SCENE VII.

LELIO, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

EH bien! mon cher, de quoi s'agit-il? qu'avez-vous? puis-je vous être utile à quelque chose?

LELIO.

Très-utile.

LE CHEVALIER.

Parlez.

LELIO.

Etes-vous mon ami?

LE CHEVALIER.

Vous méritez que je vous dise non;

puiſque vous me faites cette queſtion-là.

LELIO.

Ne te fâches point, Chevalier, ta vivacité m'oblige : mais paſſes-moi cette queſtion-là, j'en ai encore une à te faire.

LE CHEVALIER.

Voyons.

LELIO.

Es-tu ſcrupuleux ?

LE CHEVALIER.

Je le ſuis raiſonnablement.

LELIO.

Voilà ce qu'il me faut : tu n'as pas un honneur mal entendu ſur une infinité de bagatelles qui arrêtent les ſots.

LE CHEVALIER, *à part.*

Fi ! voilà un vilain début.

LELIO.

Par exemple, un Amant qui dupe ſa Maîtreſſe pour ſe débarraſſer d'elle, en eſt-il moins honnête homme, à ton gré ?

LE CHEVALIER.

Quoi ! il ne s'agit que de tromper une femme ?

LELIO.

Non vraiment.

LE CHEVALIER.

De lui faire une perfidie ?

LELIO.

Rien que cela.

LE CHEVALIER.

Je croyois pour le moins que tu voulois mettre le feu à une Ville. Eh! comment donc! trahir une femme, c'eſt avoir une action glorieuſe par-devers ſoi.

LELIO, *gaiement.*

Oh! parbleu, puiſque tu le prends ſur ce ton-là, je te dirai que je n'ai rien à me reprocher; & ſans vanité, tu vois un homme couvert de gloire.

LE CHEVALIER, *étonné & comme charmé.*

Toi, mon ami? ah! je te prie, donnes-moi le plaiſir de te regarder à mon aiſe; laiſſes-moi contempler un homme chargé de crimes ſi honorables. Ah! petit traître, vous êtes bien heureux d'avoir de ſi brillantes indignités ſur votre compte.

LELIO, *riant.*

Tu me charmes de penſer ainſi; viens que je t'embraſſe: ma foi, à ton tour, tu m'as tout l'air d'avoir été l'écueil de bien des cœurs. Fripon, combien de réputations as-tu bleſſées à mort dans ta vie? combien as-tu déſeſpéré d'Arianes? dis.

LE CHEVALIER.

Hélas! tu te trompes: je ne connois point d'aventures plus communes que les miennes; j'ai toujours eu le malheur de ne

trouver que des femmes très-sages.

LELIO.

Tu n'as trouvé que des femmes très-sages! où diantre t'es-tu donc fourré? tu as fait là des découvertes bien singulieres. Après cela, qu'est-ce que ces femmes-là gagnent à être si sages? il n'en est ni plus, ni moins: sommes-nous heureux? nous le disons; ne le sommes-nous pas? nous mentons; cela revient au même pour elles: quant à moi, j'ai toujours dit plus de vérités que de mensonges.

LE CHEVALIER.

Tu traites ces matieres-là avec une légéreté qui m'enchante.

LELIO.

Revenons à mes affaires; quelque jour je te dirai de mes espiégleries, qui te feront rire. Tu es un cadet de maison, & par conséquent tu n'es pas extrêmement riche.

LE CHEVALIER.

C'est raisonner juste.

LELIO.

Tu es beau & bien fait: devines à quel dessein je t'ai engagé à nous suivre avec tous tes agrémens: c'est pour te prier de vouloir bien faire ta fortune.

LE CHEVALIER.

J'exauce ta priere. A présent dis-moi

la fortune que je vais faire.

LELIO.

Il s'agit de te faire aimer de la Comteſſe, & d'arriver à la conquête de ſa main par celle de ſon cœur.

LE CHEVALIER.

Tu badines; ne ſçais-je pas que tu l'aimes, la Comteſſe?

LELIO.

Non : je l'aimois ces jours paſſés; mais j'ai trouvé à propos de ne plus l'aimer.

LE CHEVALIER.

Quoi! lorſque tu as pris de l'amour, & que tu n'en veux plus, il s'en retourne comme cela ſans plus de façon; tu lui dis vas-t'en, & il s'en va? Mais, mon ami, tu as un cœur impayable!

LELIO.

En fait d'amour, j'en fais aſſez ce que je veux. J'aimois la Comteſſe, parce qu'elle eſt aimable; je devois l'épouſer, parce qu'elle eſt riche, & que je n'avois rien de mieux à faire : Mais derniérement, pendant que j'étois à ma Terre, on m'a propoſé en mariage une Demoiſelle de Paris, que je ne connois point, & qui me donne douze mille livres de rente; la Comteſſe n'en a que ſix. J'ai donc calculé que ſix valoient moins que douze. Oh! l'amour que j'a-

vois pour elle pouvoit-il honnêtement tenir bon contre un calcul si raisonnable ? Cela auroit été ridicule. Six doivent reculer devant douze, n'est-il pas vrai ? Tu ne me réponds rien.

LE CHEVALIER.

Et que diantre veux-tu que je réponde à une régle d'arithmétique ; il n'y a qu'à sçavoir compter pour voir que tu as raison.

LELIO.

C'est cela même.

LE CHEVALIER.

Mais qu'est-ce qui t'embarrasse là-dedans ? Faut-il tant de cérémonie pour quitter la Comtesse ? Il s'agit d'être infidéle ; d'aller la trouver, de lui porter ton calcul, de lui dire : Madame, comptez vous-même, voyez si je me trompe ; voilà tout. Peut-être qu'elle pleurera, qu'elle maudira l'arithmétique, qu'elle te traitera d'indigne, de perfide ; cela pourroit arrêter un poltron ; mais un brave homme comme toi, au-dessus des bagatelles de l'honneur, ce bruit-là l'amuse ; il écoute, s'excuse négligemment, & se retire en faisant une révérence très-profonde, en Cavalier poli, qui sçait avec quel respect il doit recevoir en pareil cas les titres de fourbe & d'ingrat.

LELIO.

Oh ! parbleu de ces titres-là, j'en ſuis fourni, & je ſçais faire la révérence. Madame la Comteſſe auroit déja reçu la mienne, s'il ne tenoit plus qu'à cette politeſſe : mais il y a une petite épine qui m'arrête ; c'eſt que, pour achever l'achat que j'ai fait d'une nouvelle Terre il y a quelque tems, Madame la Comteſſe m'a prêté dix mille écus, dont elle a mon billet.

LE CHEVALIER.

Ah ! tu as raiſon, c'eſt une autre affaire ; je ne ſçache point de révérence qui puiſſe acquitter ce billet-là. Le titre de débiteur eſt bien ſérieux, vois-tu ; celui d'infidéle n'expoſe qu'à des reproches, l'autre à des aſſignations ; cela eſt différent, & je n'ai point de recette pour ton mal.

LELIO.

Patience ; Madame la Comteſſe croit qu'elle va m'épouſer ; elle n'attend plus que l'arrivée de ſon frere ; & outre la ſomme de dix mille écus dont elle a mon billet, nous avons encore fait antérieurement à cela un dédit entr'elle & moi de la même ſomme : ſi c'eſt moi qui romps avec elle, je lui devrai le billet & le dédit ; & je voudrois bien ne payer ni l'un ni l'autre : m'entends-tu ?

LE CHEVALIER.

A part. Ah, l'honnête homme! *haut.* Oui, je commence à te comprendre. Voici ce que c'est : Si je donne de l'amour à la Comtesse, tu crois qu'elle aimera mieux payer le dédit, en te rendant ton billet de dix mille écus, que de t'épouser; de façon que tu gagneras dix mille écus avec elle : n'est-ce pas cela?

LELIO.

Tu entres, on ne peut pas mieux, dans mes idées.

LE CHEVALIER.

Elles sont très-ingénieuses, très-lucratives, & dignes de couronner ce que tu appelles tes espiégleries. En effet, l'honneur que tu as fait à la Comtesse en soupirant pour elle, vaut dix mille écus comme un sol.

LELIO.

Elle n'en donneroit pas cela, si je m'en fiois à son estimation.

LE CHEVALIER.

Mais crois-tu que je puisse surprendre le cœur de la Comtesse?

LELIO.

Je n'en doute pas.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je n'ai pas lieu d'en douter non plus.

LELIO.

Je me suis apperçu qu'elle aime ta com-

pagnie : elle te loue souvent, te trouve de l'esprit ; il n'y a qu'à suivre cela.

LE CHEVALIER.

Je n'ai pas une grande vocation pour ce mariage-là.

LELIO.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Par mille raisons ; parce que je ne pourrai jamais avoir de l'amour pour la Comtesse : si elle ne vouloit que de l'amitié, je serois à son service ; mais n'importe.

LELIO.

Eh ! qui est-ce qui te prie d'avoir de l'amour pour elle ? Est-il besoin d'aimer sa femme ? si tu ne l'aimes pas, tant pis pour elle ; ce sont ses affaires, & non pas les tiennes.

LE CHEVALIER.

Bon ! mais je croyois qu'il falloit aimer sa femme, fondé sur ce qu'on vivoit mal avec elle, quand on ne l'aimoit pas.

LELIO.

Eh ! tant mieux quand on vit mal avec elle, cela vous dispense de la voir ; c'est autant de gagné.

LE CHEVALIER.

Voilà qui est fait, me voilà prêt à exécuter ce que tu souhaites ; si j'épouse la Comtesse, j'irai me fortifier avec le brave Lelio

dans le dédain qu'on doit à son épouse.

LELIO.

Je t'en donnerai un vigoureux exemple, je t'en assure. Crois-tu, par exemple, que j'aimerai la Demoiselle de Paris, moi ? Une quinzaine de jours tout au plus, après quoi je crois que j'en serai bien las.

LE CHEVALIER.

Eh ! donnes-lui le mois tout entier à cette pauvre femme, à cause de ses douze mille livres de rente.

LELIO.

Tant que le cœur m'en dira.

LE CHEVALIER.

T'a-t'on dit qu'elle fût jolie ?

LELIO.

On m'écrit qu'elle est belle; mais de l'humeur dont je suis, cela ne l'avance pas de beaucoup. Si elle n'est pas laide, elle le deviendra, puisqu'elle sera ma femme; cela ne lui peut manquer.

LE CHEVALIER.

Mais, dis-moi, une femme se dépite quelquefois.

LELIO.

En ce cas-là, j'ai une Terre écartée qui est le plus beau désert du monde, où Madame iroit calmer son esprit de vengeance.

LE CHEVALIER.

Oh ! dès que tu as un désert, à la bonne heure ; voilà son affaire. Diantre ! l'ame se tranquillise beaucoup dans une solitude ; on y jouit d'une certaine mélancolie, d'une douce tristesse, d'un repos de toutes les couleurs ; elle n'aura qu'à choisir.

LELIO.

Elle en sera la maîtresse.

LE CHEVALIER.

L'heureux tempérament ! Mais j'apperçois la Comtesse ; je te recommande une chose ; feins toujours de l'aimer : si tu te montrois inconstant, cela intéresseroit sa vanité, elle courroit après toi, & me laisseroit là.

LELIO.

Je me gouvernerai bien ; je vais au-devant d'elle. *Il va au-devant de la Comtesse qui ne paroît pas encore.*

SCENE VIII.

LE CHEVALIER.

SI j'avois épousé le Seigneur Lelio, je serois tombée en de bonnes mains ! Donner douze mille livres de rente pour acheter le séjour d'un désert. Oh ! vous

êtes trop cher, Monsieur Lelio ; & j'aurai mieux que cela au même prix. Mais puisque je suis en train, continuons pour me divertir & punir ce fourbe-là, & pour en débarrasser la Comtesse.

SCENE IX.

LA COMTESSE, LELIO, LE CHEVALIER.

LELIO, *à la Comtesse, en entrant.*

J'Attendois nos Musiciens, Madame, & je cours les presser moi-même. Je vous laisse avec le Chevalier ; il veut nous quitter, son séjour ici l'embarrasse ; je crois qu'il vous craint, cela est de bon sens, & je ne m'en inquiéte point ; je vous connois, mais il est mon ami ; notre amitié doit durer plus d'un jour ; & il faut bien qu'il se fasse au danger de vous voir. Je vous prie de le rendre plus raisonnable ; je reviens dans l'instant.

SCENE X.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

QUoi! Chevalier, vous prenez de pareils prétextes pour nous quitter? Si vous nous disiez les véritables raisons qui pressent votre retour à Paris, on ne vous retiendroit peut-être pas.

LE CHEVALIER.

Mes véritables raisons, Comtesse? ma foi, Lelio vous les a dites.

LA COMTESSE.

Comment! que vous vous défiez de votre cœur auprès de moi?

LE CHEVALIER.

Moi, m'en défier! je m'y prendrois un peu tard; est-ce que vous m'en avez donné le temps? Non, Madame, le mal est fait; il ne s'agit plus que d'en arrêter le progrès.

LA COMTESSE, *riant.*

En vérité, Chevalier, vous êtes bien à plaindre; & je ne sçavois pas que j'étois si dangereuse.

LE CHEVALIER.

Oh! que si; je ne vous dis rien là dont tous

tous les jours votre miroir ne vous accuſe d'être capable : il doit vous avoir dit que vous aviez des yeux qui violeroient l'hoſpitalité avec moi, ſi vous m'ameniez ici.

LA COMTESSE.

Mon miroir ne me flatte pas, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Parbleu ! je l'en défie ; il ne vous prêtera jamais rien ; la nature y a mis bon ordre, & c'eſt elle qui vous a flattée.

LA COMTESSE.

Je ne vois point que ce ſoit avec tant d'excès.

LE CHEVALIER.

Comteſſe, vous m'obligeriez beaucoup de me donner votre façon de voir ; car avec la mienne, il n'y a pas moyen de vous rendre juſtice.

LA COMTESSE, *riant.*

Vous êtes bien galant.

LE CHEVALIER.

Ah ! je ſuis mieux que cela ; ce ne ſeroit-là qu'une bagatelle.

LA COMTESSE.

Cependant ne vous gênez point, Chevalier ; quelqu'inclination, ſans doute,

vous rappelle à Paris, & vous vous ennuyeriez avec nous.

LE CHEVALIER.

Non, je n'ai point d'inclination à Paris, ſi vous n'y venez pas. *Il lui prend la main.* A l'égard de l'ennui, ſi vous ſçaviez l'art de m'en donner auprès de vous, ne me l'épargnez pas, Comteſſe; c'eſt un vrai préſent que vous me ferez, ce ſera même une bonté; mais cela vous paſſe; & vous ne donnez que de l'amour: voilà tout ce que vous ſçavez faire.

LA COMTESSE.

Je le fais aſſez mal.

SCENE XI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER, LELIO, &c.

LELIO.

NOus ne pouvons avoir notre divertiſſement que tantôt, Madame; mais en revanche, voici une nôce de Village, dont tous les Acteurs viennent pour vous divertir. *Au Chevalier.* Ton Valet & le mien ſont à la tête, & menent le branle.

DIVERTISSEMENT.

LE CHANTEUR.

CHantons tous l'agriable emplette
Que Lucas a fait de Colette ;
Qu'il eſt heureux ce garçon-là !
J'aimerois bien le mariage,
Sans un petit défaut qu'il a.
Par lui la fille la plus ſage,
Zeſte, vous vient entre les bras ;
Et boute, & gare, allons, courage ;
Rien n'eſt ſi biau que le tracas
Des fins premiers jours du ménage ;
Mais morgué, ça ne dure pas,
Le cœur vous faille, & c'eſt dommage.

UN PAYSAN.

Que dis-tu, gente Mathurine,
De cette nôce que tu vois ?
T'agace-t'elle un peu ? Pour moi
Il me ſemble voir à ta mine
Que tu ſens un je ne ſçais quoi.
L'ami Lucas & la Couſine
Riront tant qu'ils pourront tous deux
En ſe gauſſant des médiſeux :
Dis la vérité, Mathurine,
Ne ferois-tu pas bien comme eux ?

MATHURINE.

Voyez le biau discours à faire,
De demander en pareil cas,
Que fais-tu, que ne fais-tu pas ?
Eh ! Colin, sans tant de mystere
Marions-nous, tu le sçauras ;
A présent si j'étois sincere,
Je vais souvent dans le vallon ;
Tu m'y suivrois, malin garçon :
On n'y trouve point de Notaire,
Mais on y trouve du gazon.

On danse.

BRANLE.

QU'on dise tout ce qu'on voudra ;
Tout ci, tout ça,
Je veux tâter du mariage ;
En arrive ce qui pourra,
Tout ci, tout ça ;
Par la sangué j'ons bon courage,
Ce courage, dit-on, s'en va,
Tout ci, tout ça ;
Morguenne il faut voir cela.

❀

Ma Claudine un jour me conta
Tout ci, tout ça ;
Que sa mere en courroux contr'elle,

Lui défendoit qu'elle m'aima,
Tout ci, tour ça;
Mais aussi-tôt me dit la belle,
Entrons dans ce bocage-là,
Tout ci, tout ça;
Nous verrons ce qu'il en sera.

❀

Quand elle y fut elle chanta
Tout ci, tout ça;
Berger, dis-moi que ton cœur m'aime;
Et le mien aussi te dira
Tout ci, tout ça;
Combien son amour est extrême;
Après elle me regarda
Tout ci, tout ça,
D'un doux regard qui m'acheva.

❀

Mon cœur à son tour lui chanta
Tout ci, tout ça,
Une chanson qui fut si tendre,
Que cent fois elle soupira
Tont ci, tout ça;
Du plaisir qu'elle eut de m'entendre;
Ma chanson tant recommença
Tout ci, tout ça;
Tant qu'enfin la voix me manqua.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

TRIVELIN, *seul.*

ME voici comme de moitié dans une intrigue assez douce, & d'un assez bon rapport, car il m'en revient déja de l'argent & une Maîtresse : ce beau commencement-là promet encore une plus belle fin. Or, moi qui suis un habile homme, est-il naturel que je reste ici les bras croisés ? ne ferai-je rien qui hâte le succès du projet de ma chere Suivante ? Si je disois au Seigneur Lelio que le cœur de la Comtesse commence à capituler pour le Chevalier, il se dépiteroit plus vîte, & partiroit pour Paris où on l'attend. Je lui ai déja témoigné que je souhaiterois avoir l'honneur de lui parler : mais le voilà qui s'entretient avec la Comtesse, attendons qu'il ait fait avec elle.

SCENE II.

LELIO, LA COMTESSE. *Ils entrent tous deux comme continuant de se parler.*

LA COMTESSE.

NOn, Monsieur, je ne vous comprens point : vous liez amitié avec le Chevalier, vous me l'amenez ; & vous voulez ensuite que je lui fasse mauvaise mine ? Qu'est-ce que c'est que cette idée-là ? Vous m'avez dit vous-même que c'étoit un homme aimable, amusant ; & effectivement j'ai jugé que vous aviez raison.

LELIO.

Effectivement. Cela est donc bien effectif ? Eh bien ! je ne sçais que vous dire : mais voilà un effectivement qui ne devroit pas se trouver là, par exemple.

LA COMTESSE.

Par malheur il s'y trouve.

LELIO.

Vous me raillez, Madame.

LA COMTESSE.

Voulez-vous que je respecte votre antipathie pour effectivement ? Est-ce qu'il

n'eſt pas bon François? l'a-t'on proſcrit de la langue?

LELIO.

Non, Madame; mais il marque que vous êtes un peu trop perſuadée du mérite du Chevalier.

LA COMTESSE.

Il marque cela? Oh! il a tort, & le procès que vous lui faites eſt raiſonnable; mais vous m'avouerez qu'il n'y a pas de mal à ſentir ſuffiſamment le mérite d'un homme, quand le mérite eſt réel; & c'eſt comme j'en uſe avec le Chevalier.

LELIO.

Tenez, ſentir eſt encore une expreſſion qui ne vaut pas mieux; ſentir eſt trop: c'eſt connoître qu'il faudroit dire.

LA COMTESSE.

Je ſuis d'avis de ne dire plus mot, & d'attendre que vous m'ayez donné la liſte des termes ſans reproches que je dois employer: je crois que c'eſt le plus court; il n'y a que ce moyen-là qui puiſſe me mettre en état de m'entretenir avec vous.

LELIO.

Eh! Madame, faites grace à mon amour.

LA COMTESSE.

Supportez donc mon ignorance; je ne ſçavois pas la différence qu'il y avoit entre

entre connoître & sentir.

LELIO.

Sentir, Madame, c'est le style du cœur; & ce n'est pas dans ce style-là que vous devez parler du Chevalier.

LA COMTESSE.

Ecoutez, le vôtre ne m'amuse point; il est froid, il me glace; & si vous voulez même, il me rebute.

LELIO, *à part.*

Bon! je retirerai mon billet.

LA COMTESSE.

Quittons-nous, croyez-moi; je parle mal, vous ne me répondez pas mieux; cela ne fait pas une conversation amusante.

LELIO.

Allez-vous rejoindre le Chevalier?

LA COMTESSE.

Lelio, pour prix des leçons que vous venez de me donner, je vous avertis, moi, qu'il y a des momens où vous feriez bien de ne pas vous montrer; entendez-vous?

LELIO.

Vous me trouvez donc bien insupportable?

LA COMTESSE.

Epargnez-vous ma réponse; vous auriez à vous plaindre de la valeur de

mes termes, je le sens bien.

LELIO.

Et moi, je sens que vous vous retenez; vous me diriez de bon cœur que vous me haïssez.

LA COMTESSE.

Non; mais je vous le dirai bientôt; si cela continue; & cela continuera sans doute.

LELIO.

Il semble que vous le souhaitiez.

LA COMTESSE.

Hum, vous ne feriez pas languir mes souhaits.

LELIO, *d'un air fâché & vif.*

Vous me désolez, Madame.

LA COMTESSE,

Je me retiens, Monsieur, je me retiens. *Elle veut s'en aller.*

LELIO.

Arrêtez, Comtesse, vous m'avez fait l'honneur d'accorder quelque retour à ma tendresse.

LA COMTESSE.

Ah! le beau détail où vous entrez-là.

LELIO.

Le dédit même qui est entre nous...

LA COMTESSE, *fâchée.*

Eh bien! ce dédit vous chagrine; il n'y

a qu'à le rompre ; que ne me disiez-vous cela sur le champ ? il y a une heure que vous biaisez pour arriver là.

LELIO.

Le rompre ! J'aimerois mieux mourir ; ne m'assure-t'il pas votre main ?

LA COMTESSE.

Et qu'est-ce que c'est que ma main sans mon cœur ?

LELIO.

J'espere avoir l'un & l'autre.

LA COMTESSE.

Pourquoi me déplaisez-vous donc ?

LELIO.

En quoi donc ai-je pu vous déplaire ? Vous aurez de la peine à le dire vous-même.

LA COMTESSE.

Vous êtes jaloux, premiérement.

LELIO.

Eh ! morbleu, Madame, quand on aime....

LA COMTESSE.

Ah ! quel emportement !

LELIO.

Peut-on s'empêcher d'être jaloux ? Autrefois vous me reprochiez que je ne l'étois pas assez ; vous me trouviez trop

tranquille : me voici inquiet ; & je vous déplais.

LA COMTESSE.

Achevez, Monsieur ; concluez que je suis une capricieuse : voilà ce que vous voulez dire, je vous entends bien ; le compliment que vous me faites, est digne de l'entretien dont vous me régalez depuis une heure : & après cela vous me demandez en quoi vous me déplaisez ? ah, l'étrange caractere !

LELIO.

Mais je ne vous appelle pas capricieuse, Madame ; je dis seulement que vous vouliez que je fusse jaloux : aujourd'hui je le suis, pourquoi le trouvez-vous mauvais ?

LA COMTESSE.

Eh bien ! vous direz encore que vous ne m'appellez pas fantasque ?

LELIO.

De grace, répondez.

LA COMTESSE.

Non, Monsieur, on n'a jamais dit à une femme ce que vous me dites-là ; & je n'ai vu que vous dans la vie qui m'ayiez trouvée si ridicule.

LELIO, *regardant autour de lui.*

Je chercherois volontiers à qui vous

parlez, Madame ; car ce discours-là ne peut pas s'adresser à moi.

LA COMTESSE.

Fort bien ! me voilà devenue visionnaire à présent : continuez, Monsieur, continuez ; vous ne voulez pas rompre le dédit, cependant c'est moi qui ne veux plus, n'est-il pas vrai ?

LELIO.

Que d'industrie pour vous sauver d'une question fort simple, à laquelle vous ne pouvez répondre !

LA COMTESSE.

Oh ! je n'y sçaurois tenir ; capricieuse, ridicule, visionnaire & de mauvaise foi ! le portrait est flatteur ! Je ne vous connoissois pas, Monsieur Lelio ; je ne vous connoissois pas ; vous m'avez trompée. Je vous passerois de la jalousie ; je ne parle pas de la vôtre, elle n'est pas supportable ; c'est une jalousie terrible, odieuse, qui vient du fond du tempérament, du vice de votre esprit ; ce n'est pas délicatesse chez vous ; c'est mauvaise humeur naturelle ; c'est précisément caractere. Oh ! ce n'est pas là la jalousie que je vous demandois ; je voulois une inquiétude douce, qui a sa source dans un cœur timide & bien touché, & qui n'est

qu'une louable méfiance de soi-même. Avec cette jalousie-là, Monsieur, on ne dit point d'invectives aux personnes que l'on aime; on ne les trouve ni ridicules, ni fourbes, ni fantasques; on craint seulement de n'être pas toujours aimé, parce qu'on ne croit pas être digne de l'être. Mais cela vous passe; ces sentimens-là ne sont pas du ressort d'une ame comme la vôtre. Chez vous, c'est des emportemens, des fureurs, ou par artifice; vous soupçonnez injurieusement; vous manquez d'estime, de respect, de soumission; vous vous appuyez sur un dédit; vous fondez vos droits sur des raisons de contrainte. Un dédit, Monsieur Lelio! des soupçons! & vous appellez cela de l'amour? C'est un amour à faire peur. Adieu.

LELIO.

Encore un mot, vous êtes en colere; mais vous reviendrez; car vous m'estimez dans le fond.

LA COMTESSE.

Soit; j'en estime tant d'autres. Je ne regarde pas cela comme un grand mérite d'être estimable; on n'est que ce qu'on doit être.

LELIO.

Pour nous accommoder, accordez-moi une grace; vous m'êtes chere, le Chevalier vous aime, ayez pour lui un peu plus de froideur; insinuez-lui qu'il nous laisse, qu'il s'en retourne à Paris.

LA COMTESSE.

Lui insinuer qu'il nous laisse; c'est-à-dire, lui glisser tout doucement une impertinence qui me fera tout doucement passer dans son esprit pour une femme qui ne sçait pas vivre. Non, Monsieur; vous m'en dispenserez, s'il vous plaît. Toute la subtilité possible n'empêchera pas un compliment d'être ridicule quand il l'est; vous me le prouvez par le vôtre. C'est un avis que je vous insinue tout doucement, pour vous donner un petit essai de ce que vous appellez maniere insinuante. *Elle se retire.*

SCENE III.

LELIO, TRIVELIN.

LELIO, *en riant.*

ALlons, allons, cela va très-rondement; j'épouserai les douze mille livres de rente. Mais voilà le Valet du

Chevalier. *A Trivelin.* Il m'a paru tantôt que tu avois quelque chose à me dire.

TRIVELIN.

Oui, Monsieur; pardonnez à la liberté que je prends. L'équipage où je suis ne prévient pas en ma faveur : cependant tel que vous me voyez, il y a là-dedans le cœur d'un honnête homme, avec une extrême inclination pour les honnêtes gens.

LELIO.

Je le crois.

TRIVELIN.

Moi-même, & je le dis avec un souvenir modeste, moi-même autrefois j'ai été du nombre de ces honnêtes gens; mais vous sçavez, Monsieur, à combien d'accidens nous sommes sujets dans la vie : le sort m'a joué; il en a joué bien d'autres : l'histoire est remplie du récit de ses mauvais tours : Princes, Héros il a tout mal mené : & je me console de mes malheurs avec de tels confreres.

LELIO.

Tu m'obligerois de retrancher tes réflexions, & de venir au fait.

TRIVELIN.

Les infortunés sont un peu babillards; Monsieur; ils s'attendrissent aisément sur

leurs aventures. Mais je coupe court; & ce petit préambule me servira, s'il vous plaît, à m'attirer un peu d'estime, & donnera du poids à ce que je vais vous dire.

LELIO.

Soit.

TRIVELIN.

Vous sçavez que je fais la fonction de Domestique auprès de Monsieur le Chevalier.

LELIO.

Oui.

TRIVELIN.

Je ne demeurerai pas long-temps avec lui, Monsieur; son caractere donne trop de scandale au mien.

LELIO.

Eh! que lui trouves-tu de mauvais?

TRIVELIN.

Que vous êtes différent de lui! A peine vous ai-je vu, vous ai-je entendu parler, que j'ai dit en moi même: Ah, quelle ame franche! que de netteté dans ce cœur-là!

LELIO.

Tu vas encore t'amuser à mon éloge; tu ne finiras point.

TRIVELIN.

Monsieur, la vertu vaut bien une petite parenthèse en sa faveur.

LELIO.

Venons donc au reste à présent.

TRIVELIN.

De grace, souffrez qu'auparavant nous convenions d'un petit article.

LELIO.

Parles.

TRIVELIN.

Je suis fier; mais je suis pauvre; qualités, comme vous jugez bien, très-difficiles à accorder l'une avec l'autre, & qui pourtant ont la rage de se trouver presque toujours ensemble; voilà ce qui me passe.

LELIO.

Poursuis. A quoi nous menent ta fierté & ta pauvreté?

TRIVELIN.

Elles nous menent à un combat qui se passe entr'elles. La fierté se défend d'abord à merveille; mais son ennemie est bien pressante: bientôt la fierté plie, recule, fuit, & laisse le champ de bataille à la pauvreté, qui ne rougit de rien, & qui sollicite en ce moment votre libéralité.

LELIO.

Je t'entends ; tu me demandes quelque argent pour récompense de l'avis que tu vas me donner.

TRIVELIN.

Vous y êtes : les ames généreuses ont cela de bon, qu'elles devinent ce qu'il vous faut, & vous épargnent la honte d'expliquer vos besoins : que cela est beau !

LELIO.

Je consens à ce que tu demandes, à une condition, à mon tour ; c'est que le secret que tu m'apprendras, vaudra la peine d'être payé ; & je serai de bonne foi là-dessus. Dis à présent.

TRIVELIN.

Pourquoi faut il que la rareté de l'argent ait ruiné la générosité de vos pareils ? Quelle misere ! Mais n'importe, votre équité me rendra ce que votre économie me retranche ; & je commence : Vous croyez le Chevalier votre intime & fidéle ami, n'est-ce pas ?

LELIO.

Oui, sans doute.

TRIVELIN.

Erreur.

LELIO.

En quoi donc ?

TRIVELIN.

Vous croyez que la Comteſſe vous aime toujours ?

LELIO.

J'en ſuis perſuadé.

TRIVELIN.

Erreur ; trois fois erreur.

LELIO.

Comment ?

TRIVELIN.

Oui, Monſieur, vous n'avez ni ami, ni Maîtreſſe. Quel brigandage dans ce monde ! La Comteſſe ne vous aime plus : le Chevalier vous a eſcamoté ſon cœur ; il l'aime ; il en eſt aimé : c'eſt un fait, je le ſçais, je l'ai vu, je vous en avertis ; faites-en votre profit & le mien.

LELIO.

Eh ! dis-moi, as-tu remarqué quelque choſe qui te rende sûr de cela ?

TRIVELIN.

Monſieur, on peut ſe fier à mes obſervations : tenez, je n'ai qu'à regarder une femme entre deux yeux, je vous dirai ce qu'elle ſent & ce qu'elle ſentira, le tout à une virgule près. Tout ce qui ſe paſſe dans ſon cœur, s'écrit ſur ſon viſage ; & j'ai tant étudié cette écriture-là, que je la lis tout auſſi couramment que

la mienne. Par exemple, tantôt pendant que vous vous amusiez dans le jardin à cueillir des fleurs pour la Comtesse, je raccommodois près d'elle une palissade, & je voyois le Chevalier sautillant, rire & folâtrer avec elle. Que vous êtes badin, lui disoit-elle, en souriant négligemment à ses enjouemens! Tout autre que moi n'auroit rien remarqué dans ce sourire-là, c'étoit un chiffre; sçavez-vous ce qu'il signifioit? Que vous m'amusez agréablement, Chevalier! que vous êtes aimable dans vos façons! ne sentez-vous pas que vous me plaisez?

LELIO.

Cela est bon: mais rapportes-moi quelque chose que je puisse expliquer, moi, qui ne suis pas si sçavant que toi.

TRIVELIN.

En voici qui ne demande nulle condition. Le Chevalier continuoit, lui voloit quelques baisers, dont on se fâchoit, & qu'on n'esquivoit pas. Laissez-moi donc, disoit-elle, avec un visage indolent, qui ne faisoit rien pour se tirer d'affaires, qui avoit la paresse de rester exposé à l'injure; mais en vérité vous n'y songez pas, ajoutoit-elle ensuite. Et moi tout en raccommodant ma palissade, j'ex-

pliquois ce *vous n'y ſongez pas*, & ce *laiſſez-moi donc*, & je voyois que cela vouloit dire : courage Chevalier, encore un baiſer ſur le même ton ; ſurprenez-moi toujours, afin de ſauver les bienſéances : je ne dois conſentir à rien ; mais ſi vous êtes adroit, je n'y ſçaurois que faire, ce ne ſera pas ma faute.

LELIO.

Oui-dà, c'eſt quelque choſe que des baiſers.

TRIVELIN.

Voici le plus touchant. Ah, la belle main ! s'écrie-t-il enſuite ; ſouffrez que je l'admire. Il n'eſt pas néceſſaire. De grace. Je ne veux point. Ce nonobſtant la main eſt priſe, admirée, careſſée, cela va tout de ſuite ; arrêtez-vous : point de nouvelles. Un coup d'éventail part là-deſſus, coup galant qui ſignifie, ne lâchez point ; l'éventail eſt ſaiſi : nouvelles pirateries ſur la main qu'on tient ; l'autre vient à ſon ſecours ; autant de pris encore par l'ennemi : mais je ne vous comprens point, finiſſez-donc. Vous en parlez bien à votre aiſe, Madame. Alors la Comteſſe de s'embarraſſer ; le Chevalier de la regarder tendrement ; elle de rougir ; lui de s'animer ; elle de ſe fâcher ſans

colere ; lui de se jetter à ses genoux sans repentance ; elle de pousser honteusement un demi-soupir ; lui de riposter effrontément par un tout entier ; & puis vient du silence, & puis des regards qui sont bien tendres, & puis d'autres qui n'osent pas l'être, & puis... qu'est-ce que cela signifie, Monsieur ? Vous le voyez bien, Madame : levez-vous donc : me pardonnez-vous ? ah ! je ne sçai. Le procès en étoit-là quand vous êtes venu ; mais je crois maintenant les parties d'accord : Qu'en dites-vous ?

LELIO.

Je dis que ta découverte commence à prendre forme.

TRIVELIN.

Commence à prendre forme ! & jusqu'où prétendez-vous donc que je la conduise pour vous persuader ? Je désespere de la pousser jamais plus loin ; j'ai vu l'amour naissant ; quand il sera grand garçon, j'aurai beau l'attendre auprès de la palissade, au diable s'il y vient badiner ; or il grandira s'il n'est déja grandi, car il m'a paru aller bon train, le gaillard.

LELIO.

Fort bon train, ma foi.

TRIVELIN.

Que dites-vous de la Comteſſe ? ne l'auriez-vous pas épouſée ſans moi ? Si vous aviez vu de quel air elle abandonnoit ſa main blanche au Chevalier !

LELIO.

En vérité, te paroiſſoit-il qu'elle y prît goût ?

TRIVELIN.

Oui, Monſieur. *A part.* On diroit qu'il en prend auſſi, lui. *A Lelio.* Eh bien, trouvez-vous que mon avis mérite ſalaire ?

LELIO.

Sans difficulté. Tu es un coquin.

TRIVELIN, *à part.*

Sans difficulté, tu es un coquin : voilà un prélude de reconnoiſſance bien bizarre !

LELIO.

Le Chevalier te donneroit cent coups de bâton, ſi je lui diſois que tu le trahis : oh ! ces coups de bâton que tu merites, ma bonté te les épargne. Je ne dirai mot. Adieu, tu dois être content, te voilà payé.

SCENE

SCENE IV.

TRIVELIN.

JE n'avois jamais vu de monnoie frappée à ce coin-là. Adieu, Monsieur; je suis votre serviteur; que le Ciel veuille vous combler des faveurs que je mérite. De toutes les grimaces que m'a fait la fortune, voilà certes la plus comique. Me payer en exemption de coups de bâton! c'est ce qu'on appelle faire argent de tout. Je n'y comprens rien: je lui dis que sa Maîtresse le plante là, il me demande si elle y prend goût. Est-ce que notre Chevalier m'en feroit accroire? & seroient-ils tous deux meilleurs amis que je ne pense.

SCENE V.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

TRIVELIN, *à part.*

INterrogeons un peu Arlequin là-dessus. *Haut.* Ah, te voilà! Où vas-tu?

ARLEQUIN.

Voir s'il y a des lettres pour mon Maître.

TRIVELIN.

Tu me parois occupé : à quoi eſt-ce que tu rêves ?

ARLEQUIN.

A des louis d'or.

TRIVELIN.

Diantre ! tes réflexions ſont de riche étoffe.

ARLEQUIN.

Et je te cherchois auſſi pour te parler.

TRIVELIN.

Et que veux-tu de moi ?

ARLEQUIN.

T'entretenir de louis d'or.

TRIVELIN.

Encore des louis d'or ! Mais tu as une mine d'or dans ta tête.

ARLEQUIN.

Dis-moi, mon ami, où as-tu pris toutes ces piſtoles que je t'ai vu tantôt tirer de ta poche pour payer la bouteille de vin que nous avons bue au cabaret du Bourg ? Je voudrois bien ſçavoir le ſecret que tu as pour en faire.

TRIVELIN.

Mon ami, je ne pourrai guères te donner le ſecret d'en faire ; je n'ai jamais poſſédé que le ſecret de les dépenſer.

ARLEQUIN.

Oh ! j'ai auſſi un ſecret qui eſt bon pour cela, moi ; je l'ai appris au cabaret en perfection.

TRIVELIN.

Oui-dà, on fait ſon affaire avec du vin, quoique lentement ; mais en y joignant une pincée d'inclination pour le beau ſexe, on y réuſſit bien autrement.

ARLEQUIN.

Ah, le beau ſexe ! on ne trouve point de cet ingrédient-là ici.

TRIVELIN.

Tu n'y demeureras pas toujours. Mais de grace, inſtruis-moi d'une choſe à ton tour : Ton Maître & Monſieur le Chevalier s'aiment-ils beaucoup ?

ARLEQUIN.

Oui.

TRIVELIN.

Fi ! Se témoignent-ils de grands empreſſemens ? ſe font-ils beaucoup d'amitié ?

ARLEQUIN.

Ils ſe diſent : Comment te portes-tu ; à ton ſervice ; & moi auſſi ; j'en ſuis bien aiſe : après cela ils dînent & ſoupent enſemble ; & puis : Bon ſoir ; je te ſouhaite une bonne nuit ; & puis ils ſe couchent, & puis

ils dorment, & puis le jour vient : eſt-ce que tu veux qu'ils ſe diſent des injures ?

TRIVELIN.

Non, mon ami ; c'eſt que j'avois quelque petite raiſon de te demander cela, par rapport à quelqu'aventure qui m'eſt arrivée ici.

ARLEQUIN.

Toi ?

TRIVELIN.

Oui, j'ai touché le cœur d'une aimable perſonne ; & l'amitié de nos Maîtres prolongera notre ſéjour ici.

ARLEQUIN.

Et où eſt-ce que cette rare perſonne-là habite avec ſon cœur ?

TRIVELIN.

Ici, te dis-je : malpeſte ! c'eſt une affaire qui m'eſt de conſéquence.

ARLEQUIN.

Quel plaiſir ! Elle eſt jeune ?

TRIVELIN.

Je lui crois dix-neuf à vingt ans.

ARLEQUIN.

Ah, le tendron ! Elle eſt jolie ?

TRIVELIN.

Jolie ! quelle maigre épithéte ! Vous lui manquez de reſpect : ſçachez qu'elle eſt charmante, adorable, digne de moi.

ARLEQUIN, *touché.*

Ah, mamour! friandise de mon ame!

TRIVELIN.

Et c'est de sa main mignonne que je tiens ces louis d'or dont tu parles, & que le don qu'elle m'en a fait me rend si précieux.

ARLEQUIN *à ce mot laisse aller ses bras.*

Je n'en puis plus.

TRIVELIN, *à part.*

Il me divertit, je veux le pousser jusqu'à l'évanouissement. *Haut.* Ce n'est pas le tout, mon ami; ses discours ont charmé mon cœur; de la maniere dont elle m'a peint, j'avois honte de me trouver si aimable. M'aimerez-vous, me disoit-elle? puis-je compter sur votre cœur?

ARLEQUIN, *transporté.*

Oui, ma Reine.

TRIVELIN.

A qui parles-tu?

ARLEQUIN

A elle; j'ai cru qu'elle m'interrogeoit.

TRIVELIN, *riant.*

Ah, ah, ah! Pendant qu'elle me parloit, ingénieuse à me prouver sa tendresse, elle fouilloit dans sa poche pour en tirer cet or qui fait mes délices. Prenez, m'a-t'elle dit, en me le glissant dans

la main ; & comme poliment j'ouvrois ma main avec lenteur : prenez-donc, s'eſt-elle écriée ; ce n'eſt-là qu'un échantillon du coffre-fort que je vous deſtine : alors je me ſuis rendu ; car un échantillon ne ſe refuſe point.

ARLEQUIN *jette ſa batte & ſa ceinture à terre, & ſe jettant à genoux, il dit :*

Ah ! mon ami, je tombe à tes pieds pour te ſupplier en toute humilité, de me montrer ſeulement la face royale de cette incomparable fille, qui donne un cœur & des louis d'or du Pérou avec : peut-être me fera-t'elle auſſi préſent de quelque échantillon : je ne veux que la voir : l'admirer, & puis mourir content.

TRIVELIN.

Cela ne ſe peut pas, mon enfant ; il ne faut pas régler tes eſpérances ſur mes aventures. Vois-tu bien, entre le Baudet & le Cheval d'Eſpagne, il y a quelque différence.

ARLEQUIN.

Hélas ! je te regarde comme le premier Cheval du monde.

TRIVELIN.

Tu abuſes de mes comparaiſons : je te permets de m'eſtimer, Arlequin, mais ne me loue jamais.

ARLEQUIN.

Montres-moi donc cette fille....

TRIVELIN.

Cela ne se peut pas ; mais je t'aime, & tu te sentiras de ma bonne fortune : dès aujourd'hui je te fonde une bouteille de Bourgogne pour autant de jours que nous serons ici.

ARLEQUIN, *demi-pleurant.*

Une bouteille par jour, cela fait trente bouteilles par mois : pour me consoler dans ma douleur, donnes-moi en argent la fondation du premier mois.

TRIVELIN.

Mon fils, je suis bien aise d'assister à chaque payement.

ARLEQUIN, *en s'en allant, & pleurant.*

Je ne verrai donc point ma Reine ? Où êtes-vous donc, petit louis d'or de mon ame ? Hélas ! je m'en vais vous chercher par-tout, hi, hi, hi, hi. *Et puis d'un ton net* : Veux-tu aller boire le premier mois de fondation ?

TRIVELIN.

Voilà mon Maître, je ne sçaurois ; mais vas m'attendre. *Arlequin s'en va, en recommençant, hi, hi, hi, hi.*

SCENE VI.

LE CHEVALIER, TRIVELIN.

TRIVELIN.

JE lui ai renverſé l'eſprit, ha, ha, ha, ha, le pauvre garçon! il n'eſt pas digne d'être aſſocié à notre intrigue.

Le Chevalier vient, & Trivelin dit :

Ah! vous voilà, Chevalier ſans pareil. Eh bien, notre affaire va-t'elle bien?

LE CHEVALIER, *comme en colere.*

Fort bien, Mons Trivelin : mais je vous cherchois pour vous dire que vous ne valez rien.

TRIVELIN.

C'eſt bien peu de choſe que rien : & vous me cherchiez tout exprès pour me dire cela?

LE CHEVALIER.

En un mot tu es un coquin.

TRIVELIN.

Vous voilà dans l'erreur de tout le monde.

LE CHEVALIER.

Un fourbe, de qui je me vengerai.

TRIVELIN.

Mes vertus ont cela de malheureux, qu'elles

qu'elles n'ont jamais été connues de perſonne.

LE CHEVALIER.

Je voudrois bien ſçavoir de quoi vous vous mêlez, d'aller dire à Monſieur Lelio que j'aime la Comteſſe ?

TRIVELIN.

Comment, il vous a rapporté ce que je lui ait dit ?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

TRIVELIN.

Vous me faites plaiſir de m'en avertir. Pour payer mon avis, il avoit promis de ſe taire ; il a parlé, la dette ſubſiſte.

LE CHEVALIER.

Fort bien ! C'étoit donc pour tirer de l'argent de lui, Monſieur le faquin ?

TRIVELIN.

Monſieur le faquin ! Retranchez ces petits agrémens-là de votre diſcours ; ce ſont des fleurs de Réthorique qui m'entêtent : Je voulois avoir de l'argent ; cela eſt vrai.

LE CHEVALIER.

Eh ! ne t'en avois-je pas donné ?

TRIVELIN.

Ne l'avois-je pas pris de bonne grace ? de quoi vous plaignez-vous ? votre argent eſt-il inſociable ? ne pouvoit-il pas s'ac-

commoder avec celui de Monsieur Lelio ?

LE CHEVALIER.

Prends-y garde, si tu retombes encore dans la moindre impertinence, j'ai une Maîtresse, qui aura soin de toi, je t'en assure.

TRIVELIN.

Arrêtez, ma discrétion s'affoiblit ; je l'avoue, je la sens infirme ; il sera bon de la rétablir par un baiser ou deux.

LE CHEVALIER.

Non.

TRIVELIN.

Convertissons donc cela en autre chose.

LE CHEVALIER.

Je ne sçaurois.

TRIVELIN.

Vous ne m'entendez point, je ne puis me résoudre à vous dire le mot de l'énigme. *Le Chevalier tire sa montre.* Ah, ah, tu la devineras ; tu n'y es plus ; le mot n'est pas une montre, la montre en approche pourtant, à cause du métal.

LE CHEVALIER.

Eh ! je vous entends à merveille ; qu'à cela ne tienne.

TRIVELIN.

J'aime pourtant mieux un baiser.

LE CHEVALIER.

Tiens ; mais observe ta conduite.

TRIVELIN.

Ah, friponne ! tu triches ma flamme ; tu t'esquives, mais avec tant de grace, qu'il faut me rendre.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, TRIVELIN, ARLEQUIN, *qui vient, a écouté la fin de la Scène par derriere ; dans le tems que le Chevalier donne de l'argent à Trivelin, d'une main il prend l'argent, & de l'autre il embrasse le Chevalier.*

ARLEQUIN.

AH, je la tiens ! ah, mamour ! je me meurs ! cher petit lingot d'or, je n'en puis plus. Ah, Trivelin ! je suis heureux.

TRIVELIN.

Et moi volé.

LE CHEVALIER.

Je suis au désespoir, mon secret est découvert.

ARLEQUIN.

Laissez-moi vous contempler, cassette de mon ame. Qu'elle est jolie ! mignarde, mon cœur s'en va, je me trouve mal,

vîte un échantillon pour me remettre, ah, ah, ah, ah !

LE CHEVALIER, *à Trivelin.*

Débarrasses-moi de lui; que veut-il dire avec son échantillon ?

TRIVELIN.

Bon, bon, c'est de l'argent qu'il demande.

LE CHEVALIER.

S'il ne tient qu'à cela pour venir à bout du dessein que je poursuis, emmenes-le, & engages-le au secret; voilà de quoi le faire taire. *A Arlequin.* Mon cher Arlequin, ne me découvres point, je te promets des échantillons tant que tu voudras; Trivelin va t'en donner; suis-le, & ne dis mot; tu n'aurois rien si tu parlois.

ARLEQUIN.

Malpeste ! je serai sage : m'aimerez-vous, petit homme ?

LE CHEVALIER.

Sans doute.

TRIVELIN.

Allons, mon fils, tu te souviens bien de la bouteille de fondation; allons la boire.

ARLEQUIN, *sans bouger.*

Allons.

TRIVELIN.

Viens donc, *au Chevalier.* Allez votre

chemin, & ne vous embarraſſez de rien.

ARLEQUIN, *en s'en allant.*

Ah! la belle trouvaille, la belle trouvaille!

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *ſeul un moment.*

A Tout hazard, continuons ce que j'ai commencé; je prends trop de plaiſir à mon projet pour l'abandonner; dût-il m'en coûter encore vingt piſtoles, je veux tâcher d'en venir à bout. Voici la Comteſſe; je la crois dans de bonnes diſpoſitions pour moi; achevons de la déterminer. Vous me paroiſſez bien triſte, Madame; qu'avez-vous?

LA COMTESSE, *à part.*

Eprouvons ce qu'il penſe. *Au Chevalier.* Je viens vous faire un compliment qui me déplaît; mais je ne ſçaurois m'en diſpenſer.

LE CHEVALIER.

Ah! notre converſation débute mal, Madame.

LA COMTESSE.

Vous avez pu remarquer que je vous voyois ici avec plaiſir; & s'il ne tenoit

qu'à moi, j'en aurois encore beaucoup à vous y voir.

LE CHEVALIER.

J'entends; je vous épargne le reſte; & je vais coucher à Paris.

LA COMTESSE.

Ne vous en prenez pas à moi, je vous le demande en grace.

LE CHEVALIER.

Je n'examine rien; vous ordonnez, j'obéis.

LA COMTESSE.

Ne dites point que j'ordonne.

LE CHEVALIER.

Eh! Madame, je ne vaux pas la peine que vous vous excuſiez; & vous êtes trop bonne.

LA COMTESSE.

Non, vous dis-je; & ſi vous voulez reſter, en vérité vous êtes le maître.

LE CHEVALIER.

Vous ne riſquez rien à me donner carte blanche; je ſçais le reſpect que je dois à vos véritables intentions.

LA COMTESSE.

Mais, Chevalier, il ne faut pas reſpecter des chimeres

LE CHEVALIER.

Il n'y a rien de plus poli que ce diſcours-là.

LA COMTESSE.

Il n'y a rien de plus désagréable que votre obstination à me croire polie ; car il faudra, malgré moi, que je la sois : je suis d'un sexe un peu fier. Je vous dis de rester, je ne sçaurois aller plus loin ; aidez-vous.

LE CHEVALIER, *à part.*

Sa fierté se meurt, je veux l'achever. *Haut.* Adieu, Madame, je craindrois de prendre le change ; je suis tenté de demeurer, & je fuis le danger de mal interpréter vos honnêtetés. Adieu ; vous renvoyez mon cœur dans un terrible état.

LA COMTESSE.

Vit-on jamais un pareil esprit, avec son cœur qui n'a pas le sens commun ?

LE CHEVALIER, *se retournant.*

Du moins, Madame, attendez que je sois parti, pour marquer un dégoût à mon égard.

LA COMTESSE.

Allez, Monsieur, je ne sçaurois attendre : allez à Paris chercher des femmes qui s'expliquent plus précisément que moi, qui vous prient de rester en termes formels, qui ne rougissent de rien : Pour moi, je me ménage ; je sçais ce que je me

dois ; & vous partirez, puiſque vous avez la fureur de prendre tout de travers.

LE CHEVALIER.

Vous ferai-je plaiſir de reſter ?

LA COMTESSE.

Peut-on mettre une femme entre le oui & le non ? Quelle bruſque alternative ! Y a-t'il rien de plus haïſſable qu'un homme qui ne ſçauroit deviner ? Mais allez-vous-en, je ſuis laſſe de tout faire.

LE CHEVALIER, *faiſant ſemblant de s'en aller.*

Je devine donc ; je me ſauve.

LA COMTESSE.

Il devine, dit-il ; il devine, & s'en va ; la belle pénétration ! Je ne ſçais pourquoi cet homme m'a plu. Lelio n'a qu'à le ſuivre ; je le congédie ; je ne veux plus de ces importuns-là chez moi. Ah ! que je hais les hommes à préſent ! qu'ils ſont inſupportables ! j'y renonce de bon cœur.

LE CHEVALIER, *comme revenant ſur ſes pas.*

Je ne ſongeois pas, Madame, que je vais dans un pays où je puis vous rendre quelques ſervices ; n'avez-vous rien à m'y commander ?

LA COMTESSE.

Oui-dà ; oubliez que je souhaitois que vous restassiez ici : voilà tout.

LE CHEVALIER.

Voilà une commission qui m'en donne une autre, c'est celle de rester ; & je m'en tiens à la derniere.

LA COMTESSE.

Comment ! vous comprenez cela ? quel prodige ! En vérité il n'y a pas moyen de s'étourdir sur les bontés qu'on a pour vous ; il faut se résoudre à les sentir, ou vous laisser-là.

LE CHEVALIER.

Je vous aime, & ne présume rien en ma faveur.

LA COMTESSE.

Je n'entends pas que vous présumiez rien non plus.

LE CHEVALIER.

Il est donc inutile de me retenir, Madame ?

LA COMTESSE.

Inutile ? Comme il prend tout ! mais il faut bien observer ce qu'on vous dit.

LE CHEVALIER.

Mais aussi, que ne vous expliquez-vous franchement ? Je pars, vous me retenez ; je crois que c'est pour quelque chose qui

en vaudra la peine : point du tout ; c'eſt pour me dire : Je n'entends pas que vous préſumiez rien non plus : n'eſt-ce pas-là quelque choſe de bien tentant ? Et moi, Madame, je n'entends point vivre comme cela ; je ne ſçaurois, je vous aime trop.

LA COMTESSE.

Vous avez-là un amour bien mutin ; il eſt bien preſſé.

LE CHEVALIER.

Ce n'eſt pas ma faute ; il eſt comme vous me l'avez donné.

LA COMTESSE.

Voyons donc. Que voulez-vous ?

LE CHEVALIER.

Vous plaire.

LA COMTESSE.

Hé bien il faut eſpérer que cela viendra.

LE CHEVALIER.

Moi, me jetter dans l'eſpérance ! Oh que non ! je ne donne pas dans un pays perdu ; je ne ſçaurois où je marche.

LA COMTESSE.

Marchez, marchez ; on ne vous égarera pas.

LE CHEVALIER.

Donnez-moi votre cœur pour compa-

gnon de voyage, & je m'embarque.

LA COMTESSE.

Hum, nous n'irons peut-être pas loin enſemble.

LE CHEVALIER.

Hé, par où devinez-vous cela?

LA COMTESSE.

C'eſt que je vous crois volage.

LE CHEVALIER.

Vous m'avez fait peur; j'ai cru votre ſoupçon plus grave : mais pour volage, s'il n'y a que cela qui vous retienne, partons; quand vous me connoîtrez mieux, vous ne me reprocherez pas ce défaut-là.

LA COMTESSE.

Parlons raiſonnablement; vous pourrez me plaire, je n'en diſconviens pas; mais eſt-il naturel que vous plaiſiez tout d'un coup.

LE CHEVALIER.

Non. Mais ſi vous vous réglez avec moi ſur ce qui eſt naturel, je ne tiens rien; je ne ſçaurois obtenir votre cœur que gratis : ſi j'attends que je l'aye gagné, nous n'aurons jamais fait; je connois ce que vous valez & ce que je vaux.

LA COMTESSE.

Fiez-vous à moi, je ſuis généreuſe, je vous ferai peut-être grace.

LE CHEVALIER.

Rayez le peut-être ; ce que vous dites en ſera plus doux.

LA COMTESSE.

Laiſſons-le, il n'eſt peut-être là que par bienſéance.

LE CHEVALIER.

Le voilà un peu mieux placé, par exemple.

LA COMTESSE.

C'eſt que j'ai voulu vous raccommoder avec lui.

LE CHEVALIER.

Venons au fait : M'aimerez-vous ?

LA COMTESSE.

Mais, au bout du compte, m'aimez-vous, vous-même ?

LE CHEVALIER.

Oui, Madame ; j'ai fait ce grand effort-là.

LA COMTESSE.

Il y a ſi peu de temps que vous me connoiſſez, que je ne laiſſe pas d'en être ſurpriſe.

LE CHEVALIER.

Vous ſurpriſe ! Il fait jour, le ſoleil nous luit, cela ne vous ſurprend-t'il pas auſſi ? car je ne ſçai que répondre à de pareils diſcours, moi. Eh ! Madame,

faut-il vous voir plus d'un moment pour apprendre à vous adorer ?

LA COMTESSE.

Je vous crois, ne vous fâchez point ; ne me chicanez pas davantage.

LE CHEVALIER.

Oui, Comteſſe, je vous aime ; & de tous les hommes qui peuvent aimer, il n'y en a pas un dont l'amour ſoit ſi pur, ſi raiſonnable ; je vous en fais ſerment ſur cette belle main, qui veut bien ſe livrer à mes careſſes. Regardez-moi, Madame ; tournez vos beaux yeux ſur moi ; ne me volez point le doux embarras que j'y fais naître. Ah, quels regards ! qu'ils ſont charmans ! Qui eſt-ce qui auroit jamais dit qu'ils tomberoient ſur moi ?

LA COMTESSE.

En voilà aſſez : rendez-moi ma main ; elle n'a que faire-là ; vous parlerez bien ſans elle.

LE CHEVALIER.

Vous me l'avez laiſſée prendre, laiſſez-moi la garder.

LA COMTESSE.

Courage ; j'attends que vous ayez fini.

LE CHEVALIER.

Je ne finirai jamais.

LA COMTESSE.

Vous me faites oublier ce que j'avois à vous dire : je suis venue tout exprès, & vous m'amusez toujours. Revenons : vous m'aimez, voilà qui va fort bien ; mais comment ferons-nous ? Lelio est jaloux de vous.

LE CHEVALIER.

Moi, je le suis de lui ; nous voilà quittes.

LA COMTESSE.

Il a peur que vous ne m'aimiez.

LE CHEVALIER.

C'est un nigaud d'en avoir peur ; il devroit en être sûr.

LA COMTESSE.

Il craint que je ne vous aime.

LE CHEVALIER.

Eh ! pourquoi ne m'aimeriez-vous pas ? je le trouve plaisant : il falloit lui dire que vous m'aimiez, pour le guérir de sa crainte.

LA COMTESSE.

Mais, Chevalier, il faut le penser pour le dire.

LE CHEVALIER.

Comment ! ne m'avez-vous pas dit tout-à-l'heure, que vous me ferez grace ?

LA COMTESSE.

Je vous ai dit peut-être.

LE CHEVALIER.

Ne sçavois-je pas bien que le maudit peut-être me joueroit un mauvais tour ? Eh ! que faites-vous donc de mieux, si vous ne m'aimez pas ? Est-ce encore Lelio qni triomphe ?

LA COMTESSE.

Lelio commence bien à me déplaire.

LE CHEVALIER.

Qu'il acheve donc, & nous laisse en repos.

LA COMTESSE.

C'est le caractere le plus singulier.

LE CHEVALIER.

L'homme le plus ennuyant.

LA COMTESSE.

Et brusque avec cela ; toujours inquiet ; je ne sçai quel parti prendre avec lui.

LE CHEVALIER.

Le parti de la raison.

LA COMTESSE.

La raison ne plaide plus pour lui, non plus que le cœur.

LE CHEVALIER.

Il faut qu'il perde son procès.

LA COMTESSE.

Me le conseillez-vous ? Je crois qu'effectivement il en faut venir là.

LE CHEVALIER.

Oui : mais de votre cœur, qu'en ferez-vous après ?

LA COMTESSE.

De quoi vous mêlez-vous ?

LE CHEVALIER.

Parbleu, de mes affaires.

LA COMTESSE.

Vous le sçaurez trop tôt.

LE CHEVALIER.

Morbleu !

LA COMTESSE.

Qu'avez-vous ?

LE CHEVALIER.

C'est que vous avez des longueurs qui me désespérent.

LA COMTESSE.

Mais vous êtes bien impatient, Chevalier ! personne n'est comme vous,

LE CHEVALIER.

Ma foi, Madame, on est ce que l'on peut quand on vous aime.

LA COMTESSE.

Attendez, je veux vous connoître mieux.

LE CHEVALIER.

Je suis vif, & je vous adore ; me voilà

là tout entier ; mais trouvons un expédient qui vous mette à votre aise. Si je vous déplais, dites-moi de partir, & je pars, il n'en sera plus parlé : Si je puis espérer quelque chose, ne me dites rien, je vous dispense de me répondre, votre silence fera ma joie, & il ne vous en coûtera pas une syllabe ; vous ne sçauriez prononcer à moins de frais.

LA COMTESSE.

Ah !

LE CHEVALIER.

Je suis content.

LA COMTESSE.

J'étois pourtant venue pour vous dire de nous quitter ; Lelio m'en avoit prié.

LE CHEVALIER.

Laissons-là Lelio, sa cause ne vaut rien.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE, LELIO *arrive en faisant au Chevalier des signes de joie.*

LELIO.

Tout beau, Monsieur le Chevalier, tout beau : Laissons-là Lelio, dites-vous ; vous le mépriſez bien. Ah ! graces

au Ciel, & à la bonté de Madame, il n'en ſera rien, s'il vous plaît; Lelio qui vaut mieux que vous, reſtera, & vous vous en irez. Comment morbleu? que dites-vous de lui, Madame? Ne ſuis-je pas entre les mains d'un ami bien ſcrupuleux? ſon procédé n'eſt-il pas édifiant?

LE CHEVALIER.

Eh! que trouvez-vous de ſi étrange à mon procédé, Monſieur? Quand je ſuis devenu votre ami, ai-je fait vœu de rompre avec la beauté, les graces & tout ce qu'il y a de plus aimable dans le monde? Non, parbleu; votre amitié eſt belle & bonne, mais je m'en paſſerai mieux que d'amour pour Madame. Vous trouvez un rival: eh bien! prenez patience; en êtes-vous étonné? Si Madame n'a pas la complaiſance de s'enfermer pour vous, vos étonnemens ont tout l'air d'être fréquens, & il faudra bien que vous vous y accoutumiez.

LELIO.

Je n'ai rien à vous répondre: Madame aura ſoin de me venger de vos louables entrepriſes. *A la Comteſſe.* Voulez-vous bien que je vous donne la main, Madame? car je ne vous crois pas extrêmement amuſée des diſcours de Monſieur.

LA COMTESSE *sérieuse & se retirant.*

Où voulez-vous que j'aille ? nous pouvons nous promener ensemble ; je ne me plains pas du Chevalier : s'il m'aime, je ne sçaurois me fâcher de la maniere dont il le dit, & je n'aurois tout au plus à lui reprocher que la médiocrité de son goût.

LE CHEVALIER.

Ah ! j'aurai plus de partisans de mon goût, que vous n'en aurez de vos reproches, Madame.

LELIO, *en colere.*

Cela va le mieux du monde, & je joue ici un fort aimable personnage : je ne sçais quelles sont vos vûes, Madame, mais....

LA COMTESSE.

Ah ! je n'aime pas les emportés ; je vous reverrai quand vous serez plus calme.

Elle sort.

SCENE X.

LE CHEVALIER, LELIO.

LELIO *regarde aller la Comteſſe : quand elle ne paroît plus, il ſe met à éclater de rire.*

AH, ah, ah, ah! Voilà une femme bien dupe! qu'en dis-tu? ai-je bonne grace à faire le jaloux? *La Comteſſe reparoît ſeulement pour voir ce qui ſe paſſe.*

LELIO *dit bas.*

Elle revient pour nous obſerver.... *Haut.* Nous verrons ce qu'il en ſera, Chevalier; nous verrons.

LE CHEVALIER.

Bas. Ah, l'excellent fourbe!... *Haut.* Adieu, Lelio; vous le prendrez ſur le ton qu'il vous plaira, je vous en donne ma parole. Adieu. *Ils s'en vont chacun de leur côté.*

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

LELIO, ARLEQUIN.

ARLEQUIN *entre en pleurant.*

HI, hi, hi, hi....

LELIO.

Dis-moi donc pourquoi tu pleures; je veux le ſçavoir abſolument.

ARLEQUIN, *plus fort.*

Hi, hi, hi, hi....

LELIO.

Mais quel eſt le ſujet de ton affliction ?

ARLEQUIN.

Ah ! Monſieur, voilà qui eſt fini, je ne ſerai plus gaillard.

LELIO.

Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Faute d'avoir envie de tire.

LELIO.

Et d'où vient que tu n'as plus envie de rire, imbécille ?

ARLEQUIN.

A cause de ma tristesse.

LELIO.

Je te demande ce qui te rend triste.

ARLEQUIN.

C'est un grand chagrin, Monsieur.

LELIO.

Il ne rira plus parce qu'il est triste, & il est triste à cause d'un grand chagrin : te plaira-t'il de t'expliquer mieux ? Sçais-tu bien que je me fâcherai à la fin.

ARLEQUIN.

Hélas ! je vous dis la vérité. *Il soupire.*

LELIO.

Tu me la dis si sottement, que je n'y comprens rien : t'a-t'on fait du mal ?

ARLEQUIN.

Beaucoup de mal.

LELIO.

Est-ce qu'on t'a battu ?

ARLEQUIN.

Pû ! bien pis que tout cela, ma foi.

LELIO.

Bien pis que tout cela ?

ARLEQUIN.

Oui, quand un pauvre homme perd de l'or, il faut qu'il meure ; & je mourrai aussi, je n'y manquerai pas.

LELIO.

Que veut dire de l'or ?

ARLEQUIN.

De l'or du Pérou ; voilà comme on dit qu'il s'appelle.

LELIO.

Eſt-ce que tu en avois ?

ARLEQUIN.

Eh, vraiment oui ! voilà mon affaire : je n'en ai plus, je pleure ; quand j'en avois, j'étois bien aiſe.

LELIO.

Qui eſt-ce qui te l'avoit donné, cet or ?

ARLEQUIN.

C'eſt Monſieur le Chevalier qui m'avoit fait préſent de cet échantillon-là.

LELIO.

De quel échantillon ?

ARLEQUIN.

Eh ! je vous le dis.

LELIO.

Quelle patience il faut avoir avec ce nigaud-là ! Sçachons pourtant ce que c'eſt. Arlequin, fais tréve à tes larmes ; ſi tu te plains de quelqu'un, j'y mettrai ordre ; mais éclaircis-moi la choſe. Tu me parles d'un or du Pérou ; après cela d'un échantillon : je n'entends point ; réponds-moi

préciſément : le Chevalier t'a-t'il donné de l'or.

ARLEQUIN.

Pas à moi ; mais il l'avoit donné devant moi à Trivelin pour me le rendre en main propre : mais cette main propre n'en a point tâté ; le fripon a tout gardé dans la ſienne, qui n'étoit pas plus propre que la mienne.

LELIO.

Cet or étoit-il en quantité ? Combien de louis y avoit-il ?

ARLEQUIN.

Peut-être quarante ou cinquante ; je ne les ai pas comptés.

LELIO.

Quarante ou cinquante ! Et pourquoi le Chevalier te faiſoit-il ce préſent-là ?

ARLEQUIN.

Parce que je lui avois demandé un échantillon.

LELIO.

Encore un échantillon ?

ARLEQUIN.

Eh, vraiment oui ! Monſieur le Chevalier en avoit auſſi donné à Trivelin.

LELIO.

Je ne ſçaurois débrouiller ce qu'il veut dire : il y a cependant quelque choſe là-dedans

dedans qui peut me regarder. Réponds-moi : Avois-tu rendu au Chevalier quelque service qui l'engageât à te récompenser ?

ARLEQUIN.

Non ; mais j'étois jaloux de ce qu'il aimoit Trivelin, de ce qu'il avoit charmé son cœur, & mis de l'or dans sa bourse ; & moi, je voulois aussi avoir le cœur charmé & la bourse pleine.

LELIO.

Quel étrange galimatias me fais-tu-là ?

ARLEQUIN.

Il n'y a pourtant rien de plus vrai que tout cela.

LELIO.

Quel rapport y a-t'il entre le cœur de Trivelin & le Chevalier ? Le Chevalier a-t'il de si grands charmes ? Tu parles de lui comme d'une femme.

ARLEQUIN.

Tant y a qu'il est ravissant, & qu'il fera aussi rafle de votre cœur quand vous le connoîtrez. Allez pour voir lui dire : Je vous connois, & je garderai le secret ; vous verrez si ce n'est pas un échantillon qui vous viendra sur le champ ; & vous me direz si je suis fou.

LELIO.

Je n'y comprends rien. Mais qui eſt-il, le Chevalier ?

ARLEQUIN.

Voilà juſtement le ſecret qui fait avoir un préſent quand on le garde.

LELIO.

Je prétends que tu me le diſes, moi.

ARLEQUIN.

Vous me ruineriez, Monſieur ; il ne me donneroit plus rien, ce charmant petit ſemblant d'homme ; & je l'aime trop pour le fâcher.

LELIO.

Ce petit ſemblant d'homme ! Que veut-il dire ? & que ſignifie ſon tranſport ? En quoi le trouves-tu donc plus charmant qu'un autre ?

ARLEQUIN.

Ah, Monſieur ! on ne voit point d'homme comme lui ; il n'y en a point dans le monde ; c'eſt folie que d'en chercher : mais ſa maſcarade empêche de voir cela.

LELIO.

Sa maſcarade ! ce qu'il me dit là me fait naître une penſée que toutes mes réflexions fortifient : le Chevalier a de certains traits, un certain minois . . . Mais voici Trivelin ; je veux le forcer à me dire

la vérité, s'il la ſçait ; j'en tirerai meilleure raiſon que de ce butor-là. *A Arlequin.* Vas-t'en ; je tâcherai de te faire ravoir ton argent. *Arlequin part en lui baiſant la main & ſe plaignant.*

SCENE II.

LELIO, TRIVELIN.

TRIVELIN *entre en rêvant ; & voyant Lelio, il dit à part :*

VOici ma mauvaiſe paye : la phyſionomie de cet homme-là m'eſt devenue fâcheuſe ; promenons-nous d'un autre côté.

LELIO *l'appelle.*

Trivelin, je voudrois bien te parler.

TRIVELIN.

A moi, Monſieur ? ne pourriez-vous pas remettre cela ? j'ai actuellement un mal de tête qui ne me permet de converſation avec perſonne.

LELIO.

Bon, bon ; c'eſt bien à toi à prendre garde à un petit mal de tête : approche.

TRIVELIN.

Je n'ai ma foi rien de nouveau à vous apprendre au moins.

LELIO *va à lui, & le prenant par le bras.*

Viens donc.

TRIVELIN.

Eh bien! de quoi s'agit-il? Vous reprocheriez-vous la récompense que vous m'avez donnée tantôt? Je n'ai jamais vu de bienfait dans ce goût-là; voulez-vous rayer ce petit trait-là de votre vie? tenez ce n'est qu'une vétille, mais les vétilles gâtent tout.

LELIO.

Ecoutes, ton verbiage me déplaît.

TRIVELIN.

Je vous disois bien que je n'étois pas en état de paroître en compagnie.

LELIO.

Et je veux que tu répondes positivement à ce que je te demanderai: je réglerai mon procédé sur le tien.

TRIVELIN.

Le vôtre sera donc court; car le mien sera bref. Je n'ai vaillant qu'une replique, qui est, que je ne sçais rien: vous voyez bien que je ne vous ruinerai pas en interrogations.

LELIO.

Si tu me dis la vérité, tu n'en seras pas fâché.

TRIVELIN.

Sçauriez-vous encore quelques coups debâton à m'épargner ?

LELIO, *fiérement.*

Finissons.

TRIVELIN, *en s'en allant.*

J'obéis.

LELIO.

Où vas-tu ?

TRIVELIN.

Pour finir une conversation, il n'y a rien de mieux que de la laisser-là ; c'est le plus court, ce me semble.

LELIO.

Tu m'impatientes, & je commence à me fâcher. Tiens-toi là ; écoutes, & me répons.

TRIVELIN, *à part.*

A qui en a ce diable d'homme-là ?

LELIO.

Je crois que tu jures entre tes dents ?

TRIVELIN.

Cela m'arrive quelquefois par distraction.

LELIO.

Crois-moi, traitons avec douceur ensemble, Trivelin ; je t'en prie.

TRIVELIN.

Oui-dà, comme il convient à d'honnêtes gens.

LELIO.

Y a-t'il long-temps que tu connois le Chevalier ?

TRIVELIN.

Non ; c'eſt une nouvelle connoiſſance ; la vôtre & la mienne ſont de la même date.

LELIO.

Sçais-tu qui il eſt ?

TRIVELIN.

Il ſe dit cadet d'un aîné Gentilhomme ; mais les titres de cet aîné, je ne les ai point vus : ſi je les vois jamais, je vous en promets copie.

LELIO.

Parles-moi à cœur ouvert.

TRIVELIN.

Je vous la promets, vous dis-je, je vous en donne ma parole ; il n'y a point de ſûreté de cette force-là nulle part.

LELIO.

Tu me caches la vérité ; le nom de Chevalier qu'il porte eſt un faux nom.

TRIVELIN.

Seroit-il l'aîné de ſa famille ? Je l'ai cru réduit à une légitime : voyez ce que c'eſt.

LELIO.

Tu bats la campagne : ce Chevalier mal nommé, avoue-moi que tu l'aimes.

TRIVELIN.

Eh ! je l'aime par la régle générale qu'il faut aimer tout le monde : voilà ce qui le tire d'affaire auprès de moi.

LELIO.

Tu t'y ranges avec plaisir, à cette régle-là.

TRIVELIN.

Ma foi, Monsieur, vous vous trompez ; rien ne me coûte tant que mes devoirs : plein de courage pour les vertus inutiles, je suis d'une tiédeur pour les nécessaires qui passe l'imagination : qu'est-ce que c'est que nous ! N'êtes vous pas comme moi, Monsieur ?

LELIO, *avec dépit.*

Fourbe, tu as de l'amour pour ce faux Chevalier.

TRIVELIN.

Doucement, Monsieur : diantre ! ceci est sérieux.

LELIO.

Tu sçais quel est son sexe.

TRIVELIN.

Expliquons-nous : de sexe, je n'en connois que deux ; l'un qui se dit raisonnable, l'autre qui nous prouve que cela n'est pas vrai : duquel des deux le Chevalier est-il ?

LELIO, *le prenant par le bouton.*

Puisque tu m'y forces, ne perds rien de ce que je vais te dire. Je te ferai périr sous le bâton, si tu me joues davantage : m'entends-tu ?

TRIVELIN.

Vous êtes clair.

LELIO.

Ne m'irrite point ; j'ai dans cette affaire-ci un intérêt de la derniere conséquence ; il y va de ma fortune : & tu parleras, ou je te tue.

TRIVELIN.

Vous me tuerez si je ne parle ? Hélas ! Monsieur, si les babillards ne mouroient point, je serois éternel, ou personne ne le seroit.

LELIO.

Parles donc.

TRIVELIN.

Donnez-moi un sujet ; quelque petit qu'il soit, je m'en contente, & j'entre en matiere.

LELIO, *tirant son épée.*

Ah, tu ne veux pas ! voici qui te rendra plus docile.

TRIVELIN, *faisant l'effrayé.*

Fi donc ! Scavez-vous bien que vous

me feriez peur, sans votre physionomie d'honnête homme.

LELIO, *le regardant.*

Coquin que tu es !

TRIVELIN.

C'est mon habit qui est un coquin ; pour moi je suis un brave homme : mais avec cet équipage-là, on a de la probité en pure perte ; cela ne fait ni honneur, ni profit.

LELIO, *remettant son épée.*

Va, je tâcherai de me passer de l'aveu que je te demandois : mais je te trouverai ; & tu me répondras de ce qui m'arrivera de fâcheux.

TRIVELIN.

En quelqu'endroit que nous nous rencontrions, Monsieur, je sçais ôter mon chapeau de bonne grace, je vous en garantis la preuve ; & vous serez content de moi.

LELIO, *en colere.*

Retires-toi.

TRIVELIN, *s'en allant.*

Il y a une heure que je vous l'ai proposé.

SCENE III.

LE CHEVALIER, LELIO *rêveur.*

LE CHEVALIER,

EH bien mon ami, la Comteſſe écrit actuellement des lettres pour Paris : elle deſcendra bientôt, & veut ſe promener avec moi, m'a-t'elle dit. Sur cela, je viens t'avertir de ne nous pas interrompre quand nous ſerons enſemble, & d'aller bouder d'un autre côté, comme il appartient à un jaloux. Dans cette converſation-ci, je vais mettre la derniere main à notre grand œuvre, & achever de la réſoudre. Mais je voudrois que toutes tes eſpérances fuſſent remplies : & j'ai ſongé à une choſe ; le dédit que tu as d'elle eſt-il bon ? il y a des dédits mal conçus & qui ne ſervent de rien : montres-moi le tien, je m'y connois ; en cas qu'il y manquât quelque choſe, on pourroit prendre des meſures.

LELIO, *à part.*

Tâchons de le démaſquer.

LE CHEVALIER.

Réponds-moi donc : A qui en as-tu ?

LELIO.

Je n'ai point le dédit sur moi : Mais parlons d'autre chose.

LE CHEVALIER.

Qu'y a-t'il de nouveau ? Songes-tu encore à me faire épouser quelqu'autre femme avec la Comtesse ?

LELIO.

Non. Je pense à quelque chose de plus sérieux ; je veux me couper la gorge.

LE CHEVALIER.

Diantre ! quand tu te mêles du sérieux, tu le traites à fond : & que t'a fait ta gorge, pour la couper ?

LELIO.

Point de plaisanterie.

LE CHEVALIER.

A part. Arlequin auroit-il parlé ! *A Lelio.* Si ta résolution tient, tu me feras ton légataire, peut-être ?

LELIO.

Vous ferez de la partie dont je parle.

LE CHEVALIER.

Moi ! je n'ai rien à reprocher à ma gorge ; & sans vanité, je suis content d'elle.

LELIO.

Et moi, je ne suis point content de vous ; & c'est avec vous que je veux m'égorger.

LE CHEVALIER.

Avec moi ?

LELIO.

Vous-même ?

LE CHEVALIER, *riant & le pouſſant de la main.*

Ah, ah, ah, ah ! Vas te mettre au lit & te faire ſaigner ; tu es malade.

LELIO.

Suivez-moi.

LE CHEVALIER, *lui tâtant le pouls.*

Voilà un pouls qui dénote un tranſport au cerveau ; il faut que tu ayes reçu un coup de ſoleil.

LELIO.

Point tant de raiſons ; ſuivez-moi, vous dis-je.

LE CHEVALIER.

Encore un coup, va te coucher, mon ami.

LELIO.

Je vous regarde comme un lâche, ſi vous ne marchez.

LE CHEVALIER, *avec pitié.*

Pauvre homme ! après ce que tu me dis-là, tu es du moins heureux de n'avoir plus le bons ſens.

LELIO.

Oui, vous êtes auſſi poltron qu'une femme.

LE CHEVALIER.

A part. Tenons ferme. *A Lelio.* Lelio, je vous crois malade ; tant pis pour vous, si vous ne l'êtes pas.

LELIO, *avec dédain.*

Je vous dis que vous manquez de cœur, & qu'une quenouille siéroit mieux à votre côté qu'une épée.

LE CHEVALIER.

Avec une quenouille mes pareils vous battroient encore.

LELIO.

Oui, dans une ruelle.

LE CHEVALIER.

Par-tout. Mais ma tête s'échauffe. ; vérifions un peu votre état. Regardez-moi entre deux yeux : je crains encore que ce ne soit un accès de fiévre. Voyons. *Lelio le regarde.* Oui, vous avez quelque chose de fou dans le regard ; & je n'ai pu m'y tromper. Allons, allons : mais que je sçache du moins en vertu de quoi je vais vous rendre sage.

LELIO.

Non ; passons dans ce petit bois, je vous le dirai là.

LE CHEVALIER.

Hâtons-nous donc. *A part.* S'il me voit résolue, il sera peut-être poltron. *Ils mar-*

chent tous deux. Quand ils sont prets de sortir du Théâtre, LELIO *se retourne, regarde le Chevalier, & dit :*

Vous me suivez donc ?

LE CHEVALIER.

Qu'appellez-vous, je vous suis! qu'est-ce que cette réflexion ? Est-ce qu'il vous plairoit à présent de prendre le transport au cerveau pour excuse. Oh! il n'est plus tems : raisonnable ou fou, malade ou sain, marchez, je veux filer ma quenouille; je vous arracherois morbleu d'entre les mains des Médecins, voyez-vous. Poursuivons.

LELIO, *le regardant avec attention.*

C'est donc tout de bon ?

LE CHEVALIER.

Ne nous amusons point, vous dis-je; vous devriez être expédié.

LELIO, *revenant au Théâtre.*

Doucement, mon ami; expliquons-nous à présent.

LE CHEVALIER, *lui serrant la main.*

Je vous regarde comme un ladre, si vous hésitez davantage.

LELIO, *à part.*

Je me suis ma foi trompé; c'est un Chevalier, & des plus résolus.

LE CHEVALIER.

Vous êtes plus poltron qu'une femme.

LELIO.

Parbleu, Chevalier, je t'en ai cru une; voilà la vérité. De quoi t'aviſes-tu auſſi d'avoir un viſage à toilette? il n'y a point de femme à qui ce viſage-là n'allât comme un charme: tu es maſqué en coquette.

LE CHEVALIER.

Maſque vous-même: vîte au bois.

LELIO.

Non: je ne voulois faire qu'une épreuve. Tu as chargé Trivelin de donner de l'argent à Arlequin, je ne ſçai pourquoi.

LE CHEVALIER, *ſérieuſement.*

Parce qu'étant ſeul, il m'avoit entendu dire quelque choſe de notre projet qu'il pouvoit rapporter à la Comteſſe; voilà pourquoi, Monſieur....

LELIO.

Je ne devinois pas. Arlequin m'a tenu auſſi des diſcours qui ſignifioient que tu étois fille; ta beauté me l'a fait d'abord ſoupçonner: mais je me rends. Tu es beau, & encore plus brave: embraſſons-nous, & reprenons notre intrigue.

LE CHEVALIER.

Quand un homme comme moi eſt en train, il a de la peine à s'arrêter.

LELIO.

Tu as encore cela de commun avec la femme.

LE CHEVALIER.

Quoi qu'il en soit, je ne suis curieux de tuer personne : je vous passe votre mépriſe ; mais elle vaut bien une excuſe.

LELIO.

Je suis ton serviteur, Chevalier ; & je te prie d'oublier mon incartade.

LE CHEVALIER.

Je l'oublie, & suis ravi que notre réconciliation m'épargne une affaire épineuſe, & sans doute un homicide : notre duel étoit positif ; & si j'en fais jamais un, il n'aura rien à démêler avec les Ordonnances.

LELIO.

Ce ne sera pas avec moi, je t'en assure.

LE CHEVALIER.

Non, je te le promets.

LELIO, *lui donnant la main.*

Touches-là : je t'en garantis autant.

Arlequin arrive & se trouve là.

SCENE IV.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, LELIO ARLEQUIN.

JE vous demande pardon, si je vous suis importun, Monsieur le Chevalier; mais ce larron de Trivelin ne veut pas me rendre l'argent que vous lui avez donné pour moi : j'ai pourtant été bien discret. Vous m'avez ordonné de ne pas dire que vous étiez fille : demandez à Monsieur Lelio si je lui en ai dit un mot. Il n'en sçait rien; & je ne lui apprendrai jamais.

LE CHEVALIER, *étonné.*

Peste soit du faquin ! je n'y sçaurois plus tenir.

ARLEQUIN, *tristement.*

Comment, Faquin ! c'est donc comme cela que vous m'aimez ? *A Lelio.* Tenez, Monsieur, écoutez mes raisons : Je suis venu tantôt, que Trivelin lui disoit : Que tu es charmante, ma poule ! Baises-moi; Non; Donnes moi donc de l'argent. Ensuite il a avancé la main pour prendre cet argent : mais la mienne étoit là; & il est tombé dedans. Quand le Chevalier a vu

que j'étois là : Mon fils, m'a-t'il dit, n'apprends pas au monde que je suis une fillette. Non, mamour ; mais donnez-moi votre cœur. Prends, a-t'elle repris. Ensuite elle a dit à Trivelin de me donner de l'or. Nous avons été boire ensemble, le cabaret en est témoin ; & je reviens exprès pour avoir l'or & le cœur ; & voilà qu'on m'appelle un faquin ! *Le Chevalier rêve.*

LELIO.

Va-t'en, laisses-nous, & ne dis mot à personne.

ARLEQUIN *sort.*

Ayez donc soin de mon bien. Hé, hé, hé !

SCENE V.

LE CHEVALIER, LELIO.

LELIO.

EH bien, Monsieur le Duéliste, qui se battra sans blesser les Ordonnances, je vous crois ; qu'avez-vous à me répondre ?

LE CHEVALIER.

Rien. Il ne ment pas d'un mot.

LELIO.

Vous voilà bien déconcertée, ma mie

LE CHEVALIER.

Moi déconcertée ! pas un petit brin ; graces au ciel : Je suis une femme ; & je soutiendrai mon caractere.

LELIO.

Ah, ah, il s'agit de sçavoir à qui vous en voulez ici.

LE CHEVALIER.

Avouez que j'ai du guignon. J'avois bien conduit tout cela ; rendez-moi justice : je vous ai fait peur avec mon minois de coquette ; c'est le plus plaisant.

LELIO.

Venons au fait : j'ai eu l'imprudence de vous ouvrir mon cœur.

LE CHEVALIER.

Qu'importe, je n'ai rien vu dedans qui me fasse envie.

LELIO.

Vous sçavez mes projets.

LE CHEVALIER.

Qui n'avoient pas besoin d'un confident comme moi, n'est-il pas vrai ?

LELIO.

Je l'avoue.

LE CHEVALIER.

Ils sont pourtant beaux : J'aime sur-tout cet hermitage & cette laideur immanquable dont vous gratifierez votre épouse

quinze jours après votre mariage ; il n'y a rien de tel.

LELIO.

Votre mémoire eſt fidéle : mais paſſons. Qui êtes-vous ?

LE CHEVALIER.

Je ſuis fille, aſſez jolie comme vous voyez, & dont les agrémens ſeront de quelque durée, ſi je trouve un mari qui me ſauve le déſert & le terme des quinze jours : voilà ce que je ſuis ; & par-deſſus le marché, preſqu'auſſi méchante que vous.

LELIO.

Oh ! pour celui-là, je vous le céde.

LE CHEVALIER.

Vous avez tort ; vous méconnoiſſez vos forces.

LELIO.

Qu'êtes-vous venu faire ici ?

LE CHEVALIER.

Tirer votre portrait, afin de le porter à certaine Dame qui l'attend pour ſçavoir ce qu'elle fera de l'original.

LELIO.

Belle miſſion.

LE CHEVALIER.

Pas trop laide : Par cette miſſion-là, c'eſt une tendre brebis qui échappe au loup, & douze mille livres de rente de ſauvées.

qui prendront parti ailleurs : petites bagatelles, qui valoient bien la peine d'un déguisement.

LELIO, *intrigué.*

Qu'est-ce que c'est que tout cela signifie ?

LE CHEVALIER.

Je m'explique : La brebis, c'est ma Maîtresse ; les douze mille livres de rente, c'est son bien qui produit ce calcul si raisonnable de tantôt ; & le loup qui eût dévoré tout cela, c'est vous, Monsieur.

LELIO.

Ah ! je suis perdu.

LE CHEVALIER.

Non : vous manquez votre proye, voilà tout : il est vrai qu'elle étoit assez bonne ; mais aussi pourquoi êtes-vous loup ? ce n'est pas ma faute. On a sçu que vous étiez à Paris incognito ; on s'est défié de votre conduite. Là-dessus on vous suit ; on sçait que vous êtes au bal, j'ai de l'esprit & de la malice, on m'y envoye ; on m'équipe comme vous me voyez pour me mettre à portée de vous connoître : j'arrive, je fais ma charge, je deviens votre ami, je vous connois, je trouve que vous ne valez rien : j'en rendrai compte ; il n'y a pas un mot à redire.

LELIO.

Vous êtes donc la femme de chambre de la Demoiselle en queſtion ?

LE CHEVALIER.

Et votre très-humble ſervante.

LELIO.

Il faut avouer que je ſuis bien malheureux !

LE CHEVALIER.

Et moi bien adroite. Mais, dites-moi ; vous repentez-vous du mal que vous vouliez faire, ou de celui que vous n'avez pas fait ?

LELIO.

Laiſſons cela. Pourquoi votre malice m'a-t'elle encore ôté le cœur de la Comteſſe ? Pourquoi conſentir à jouer auprès d'elle le perſonnage que vous y faites ?

LE CHEVALIER.

Pour d'excellentes raiſons. Vous cherchiez à gagner dix mille écus avec elle, n'eſt-ce pas ? Pour cet effet, vous réclamiez mon induſtrie : & quand j'aurois conduit l'affaire près de ſa fin, avant de terminer je comptois de vous rançonner un peu, & d'avoir ma part au pillage, ou bien de tirer finement le dédit d'entre vos mains, ſous prétexte de le voir, pour vous le revendre une centaine de piſtoles

payées comptant, ou en billets payables au porteur, sans quoi j'aurois menacé de vous perdre auprès des douze mille livres de rente, & de réduire votre calcul à zéro. Oh! mon projet étoit fort bien entendu: Moi payée, crac, je décampois avec mon petit gain, & le portrait qui m'auroit encore valu quelque petit revenant-bon auprès de ma Maîtresse: tout cela joint à mes petites économies, tant sur mon voyage que sur mes gages, je devenois, avec mes agrémens, un petit parti d'assez bonne défaite, sauf le loup. J'ai manqué mon coup, j'en suis bien fâchée; cependant vous me faites pitié, vous.

LELIO.

Ah! si tu voulois....

LE CHEVALIER.

Vous vient-il quelqu'idée? cherchez.

LELIO.

Tu gagnerois encore plus que tu n'espérois.

LE CHEVALIER.

Tenez, je ne fais point l'hypocrite ici; je ne suis pas, non plus que vous, à un tour de fourberie près; je vous ouvre aussi mon cœur; je ne crains pas de scandaliser le vôtre; & nous ne nous soucierons pas

de nous estimer ; ce n'est pas la peine entre gens de notre caractere. Pour conclusion, faites ma fortune ; & je dirai que vous êtes un honnête homme. Mais convenons de prix pour l'honneur que je vous fournirai : il vous en faut beaucoup.

LELIO.

Eh ! demandes-moi ce qu'il te plaira, je te l'accorde.

LE CHEVALIER.

Motus au moins ; gardez-moi un secret éternel. Je veux deux mille écus, je n'en rabattrois pas un sol ; moyennant quoi, je vous laisse ma Maîtresse, & j'acheve avec la Comtesse. Si nous nous accommodons dès ce soir, j'écris une lettre à Paris, que vous dicterez vous-même : vous vous y ferez tout aussi beau qu'il vous plaira, je vous mettrai à même. Quand le mariage sera fait, devenez ce que vous pourrez, je serai nantie & vous aussi, les autres prendront patience.

LELIO.

Je te donne les deux mille écus, avec mon amitié.

LE CHEVALIER.

Oh ! pour cette nippe-là, je vous la troquerai contre cinquante pistoles, si vous voulez.

LELIO.

LELIO.

Contre cent, ma chere fille.

LE CHEVALIER.

C'eſt encore mieux; j'avoue même qu'elle ne les vaut pas.

LELIO.

Allons, ce ſoir nous écrirons.

LE CHEVALIER.

Oui. Mais mon argent, quand me le donnerez-vous?

LELIO *tire une bague.*

Voici une bague pour les cent piſtoles du troc d'abord.

LE CHEVALIER.

Bon. Venons aux deux mille écus.

LELIO.

Je te ferai mon billet tantôt.

LE CHEVALIER.

Oui, tantôt! Madame la Comteſſe va venir; & je ne veux point finir avec elle que je n'aye toutes mes ſûretés. Mettez-moi le dédit en main, je vous le rendrai tantôt pour votre billet.

LELIO *le tirant.*

Tiens, le voilà.

LE CHEVALIER.

Ne me trahiſſez jamais.

LELIO.

Tu es folle.

LE CHEVALIER.

Voici la Comteſſe. Quand j'aurai été quelque tems avec elle, revenez en colere la preſſer de décider hautement entre vous & moi; & allez vous-en, de peur qu'elle ne nous voye enſemble.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

J'Allois vous trouver, Comteſſe.

LA COMTESSE.

Vous m'avez inquiétée, Chevalier : J'ai vu de loin Lelio vous parler; c'eſt un homme emporté; n'ayez point d'affaire avec lui, je vous prie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, c'eſt un original. Sçavez-vous qu'il ſe vante de vous obliger à me donner mon congé ?

LA COMTESSE.

Lui ! s'il ſe vantoit d'avoir le ſien, cela ſeroit plus raiſonnable.

LE CHEVALIER.

Je lui ai promis qu'il l'auroit, & vous dégagerez ma parole : il eſt encore de bonne heure; il peut gagner Paris, & y

arriver au soleil couchant : expédions-le, ma chere ame.

LA COMTESSE.

Vous n'êtes qu'un étourdi, Chevalier ; vous n'avez pas de raison.

LE CHEVALIER.

De la raison ! que voulez-vous que j'en fasse avec de l'amour ? Il va trop son train pour elle. Est-ce qu'il vous en reste encore de la raison, Comtesse ? me feriez-vous ce chagrin-là ? Vous ne m'aimeriez guères.

LA COMTESSE.

Vous voilà dans vos petites folies ; vous sçavez qu'elles sont aimables ; & c'est ce qui vous rassure : il est vrai que vous m'amusez. Quelle différence de vous à Lelio, dans le fond !

LE CHEVALIER.

Oh ! vous ne voyez rien. Mais revenons à Lelio : Je vous disois de le renvoyer aujourd'hui ; l'amour vous y condamne ; il parle, il faut obéir.

LA COMTESSE.

Eh bien, je me révolte : qu'en arrivera-t'il ?

LE CHEVALIER.

Non : vous n'oseriez.

LA COMTESSE.

Je n'oserois ? Mais voyez avec quelle

hardieſſe, il me dit cela !

LE CHEVALIER.

Non, vous dis-je, je ſuis ſûr de mon fait ; car vous m'aimez ; votre cœur eſt à moi ; j'en ferai ce que je voudrai, comme vous ferez du mien ce qu'il vous plaira : c'eſt la régle ; & vous l'obſerverez, c'eſt moi qui vous le dis.

LA COMTESSE.

Il faut avouer que voilà un fripon bien ſûr de ce qu'il vaut. Je l'aime ; mon cœur eſt à lui ! Il vous dit cela avec une aiſance admirable : on ne peut pas être plus perſuadé qu'il l'eſt.

LE CHEVALIER.

Je n'ai pas le moindre petit doute ; c'eſt une confiance que vous m'avez donnée ; & j'en uſe ſans façon, comme vous voyez ; & je conclus toujours que Lelio partira.

LA COMTESSE.

Eh ! vous n'y ſongez pas. Dire à un homme qu'il s'en aille !

LE CHEVALIER.

Me refuſer ſon congé, à moi qui le demande, comme s'il ne m'étoit pas dû ?

LA COMTESSE.

Badin !

LE CHEVALIER.

Tiéde amante !

LA COMTESSE.

Petit tyran !

LE CHEVALIER.

Cœur révolté, vous rendrez-vous ?

LA COMTESSE.

Je ne ſçaurois, mon cher Chevalier ; j'ai quelques raiſons pour en agir plus honnêtement avec lui.

LE CHEVALIER.

Des raiſons, Madame, des raiſons ! & qu'eſt-ce que c'eſt que cela ?

LA COMTESSE.

Ne vous alarmez point ; c'eſt que je lui ai prêté de l'argent.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! vous en auroit-il fait une reconnoiſſance qu'on n'oſe montrer en Juſtice ?

LA COMTESSE.

Point du tout ; j'en ai ſon billet.

LE CHEVALIER.

Joignez-y un Sergent, vous voilà payée.

LA COMTESSE.

Il eſt vrai ; mais....

LE CHEVALIER.

Hay ! hay ! voilà un mais qui a l'air honteux.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc que je vous diſe ?

Pour m'assurer de cet argent-là, j'ai consenti que nous fissions lui & moi un dédit de la somme.

LE CHEVALIER.

Un dédit, Madame! Ah! c'est un vrai transport d'amour que ce dédit-là; c'est une faveur. Il me pénétre; il me trouble; je n'en suis pas le maître.

LA COMTESSE.

Ce misérable dédit, pourquoi faut-il que je l'aye fait? Voilà ce que c'est que ma facilité pour un homme haïssable, que j'ai toujours deviné que je haïrois: j'ai toujours eu certaine antipathie pour lui; & je n'ai jamais eu l'esprit d'y prendre garde.

LE CHEVALIER.

Ah, Madame! il s'est bien accommodé de cette antipathie-là: il en a fait un amour bien tendre! Tenez, Madame, il me semble que je le vois à vos genoux; que vous l'écoutez avec plaisir; qu'il vous jure de vous adorer toujours; que vous le payez du même serment; que sa bouche cherche la vôtre, & que la vôtre se laisse trouver, car voilà ce qui arrive: enfin je vous vois soupirer, je vois vos yeux s'arrêter sur lui, tantôt vifs, tantôt languissans, toujours pénétrés d'amour, & d'un

amour qui croît toujours ; & moi je me meurs. Ces objets-là me tuent ; comment ferai-je pour les perdre de vue ? Cruel dédit ! te verrai-je toujours ? qu'il me va coûter de chagrins, *à part.* & qu'il me fait dire de folies ! LA COMTESSE.

Courage, Monsieur, rendez-nous tous deux la victime de vos chimeres. Que je suis malheureuse, d'avoir parlé de ce maudit dédit ! Pourquoi faut-il que je vous aye cru raisonnable ? Pourquoi vous ai-je vu ? Est-ce que je mérite tout ce que vous me dites ? Pouvez-vous vous plaindre de moi ? ne vous aimai-je pas assez ? Lelio doit-il vous chagriner ? l'ai-je aimé autant que je vous aime ? Où est l'homme plus chéri que vous l'êtes ? plus sûr, plus digne de l'être toujours ? Et rien ne vous persuade ; & vous vous chagrinez ; vous n'entendez rien ; vous me désolez : que voulez-vous que nous devenions ? comment vivre avec cela ? dites-moi donc.

LE CHEVALIER, *à part.*

Le succès de mes impertinences me surprend. *Haut.* C'en est fait, Comtesse, votre douleur me rend mon repos & ma joye : combien de choses tendres ne venez-vous pas de me dire ? Cela est inconcevable : je suis charmé : reprenons notre humeur gaie ;

allons, oublions tout ce qui s'eſt paſſé.

LA COMTESSE.

Mais pourquoi eſt-ce que je vous aime tant ? qu'avez-vous fait pour cela ?

LE CHEVALIER.

Hélas ! moins que rien ; tout vient de votre bonté.

LA COMTESSE.

C'eſt que vous êtes plus aimable qu'un autre apparemment.

LE CHEVALIER.

Pour tout ce qui n'eſt pas comme vous, je le ſerois peut-être aſſez ; mais je ne ſuis rien pour ce qui vous reſſemble : non, je ne pourrai jamais payer votre amour ; en vérité je n'en ſuis pas digne.

LA COMTESSE.

Comment donc faut-il être fait pour le mériter ?

LE CHEVALIER.

Oh ! voilà ce que je ne vous dirai pas.

LA COMTESSE.

Aimez-moi toujours ; & je ſuis contente.

LE CHEVALIER.

Pourrez-vous ſoutenir un goût ſi ſobre ?

LA COMTESSE.

Ne m'affligez plus ; tout ira bien.

LE CHEVALIER.

Je vous le promets : mais que Lelio s'en aille.

LA COMTESSE.

J'aurois souhaité qu'il prît son parti de lui-même, à cause du dédit ; ce seroit dix mille écus que je vous sauverois, Chevalier ; car enfin, c'est votre bien que je ménage.

LE CHEVALIER.

Périssent tous les biens du monde, & qu'il parte : rompez avec lui la premiere ; voilà mon bien.

LA COMTESSE.

Faites-y réflexion.

LE CHEVALIER.

Vous hésitez encore ; vous avez peine à me le sacrifier ? Est-ce-là comme on aime ? Oh ! qu'il vous manque encore de choses, pour ne laisser rien à souhaiter à un homme comme moi !

LA COMTESSE.

Eh bien ! il ne me manquera plus rien ; consolez-vous.

LE CHEVALIER.

Il vous manquera toujours pour moi.

LA COMTESSE.

Non, je me rends ; je renverrai Lelio ; & vous dicterez son congé.

LE CHEVALIER.

Lui direz-vous qu'il se retire sans cérémonie ?

LA COMTESSE.

Oui.

LE CHEVALIER.

Non, ma chere Comtesse, vous ne le renverrez pas ; il me suffit que vous y consentiez ; votre amour est à toute épreuve, & je dispense votre politesse d'aller plus loin ; c'en seroit trop : c'est à moi à avoir soin de vous, quand vous vous oubliez pour moi.

LA COMTESSE.

Je vous aime : cela veut tout dire.

LE CHEVALIER.

M'aimer, cela n'est pas assez, Comtesse : distinguez moi un peu de Lelio, à qui vous l'avez dit peut-être aussi.

LA COMTESSE.

Que voulez-vous donc que je vous dise ?

LE CHEVALIER.

Un je vous adore, aussi-bien il vous échappera demain : avancez-le moi d'un jour ; contentez ma petite fantaisie : dites.

LA COMTESSE.

Je veux mourir s'il ne me donne envie de le dire. Vous devriez être hon-

teux d'exiger cela au moins.

LE CHEVALIER.

Quand vous me l'aurez dit, je vous en demanderai pardon.

LA COMTESSE.

Je crois qu'il me persuadera.

LE CHEVALIER.

Allons, mon cher amour, régalez ma tendresse de ce petit trait-là; vous ne risquez rien avec moi: laissez sortir ce mot-là de votre belle bouche; voulez-vous que je lui donne un baiser pour l'encourager?

LA COMTESSE.

Ah, çà! laissez-moi: ne serez-vous jamais content? Je ne vous plaindrai rien quand il en sera tems.

LE CHEVALIER.

Vous êtes attendrie, profitez de l'instant; je ne veux qu'un mot: voulez-vous que je vous aide; dites comme moi: Chevalier, je vous adore.

LA COMTESSE.

Chevalier, je vous adore. Il me fait faire tout ce qu'il veut.

LE CHEVALIER, *à part.*

Mon sexe n'est pas mal foible. *Haut.* Ah! que j'ai de plaisir, mon cher amour! Encore une fois.

LA COMTESSE.

Soit : mais ne me demandez plus rien après.

LE CHEVALIER.

Hé, que craignez-vous que je vous demande ?

LA COMTESSE.

Que ſçai-je, moi ? Vous ne finiſſez point. Taiſez-vous.

LE CHEVALIER.

J'obéis, je ſuis de bonne compoſition ; & j'ai pour vous un reſpect que je ne ſçaurois violer.

LA COMTESSE.

Je vous épouſe : en eſt-ce aſſez ?

LE CHEVALIER.

Bien plus qu'il ne me faut, ſi vous me rendez juſtice.

LA COMTESSE.

Je ſuis prête à vous jurer une fidélité éternelle ; & je perds les dix mille écus de bon cœur.

LE CHEVALIER.

Non, vous ne les perdrez point, ſi vous faites ce que je vais vous dire. Lelio viendra certainement vous preſſer d'opter entre lui & moi ; ne manquez pas de lui dire que vous conſentez à l'épouſer ; je veux que vous le connoiſſiez à fond ; laiſſez-moi

vous conduire, & sauvons le dédit : vous verrez ce que c'est que cet homme-là. Le voici ; je n'ai pas le temps de m'expliquer davantage.

LA COMTESSE.

J'en agirai comme vous le souhaitez.

SCENE VII.

LELIO, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LELIO.

PErmettez, Madame, que j'interrompe pour un moment votre entretien avec Monsieur. Je ne viens point me plaindre ; & je n'ai qu'un mot à vous dire. J'aurois cependant un assez beau sujet de parler : & l'indifférence avec laquelle vous vivez avec moi, depuis que Monsieur, qui ne me vaut pas....

LE CHEVALIER.

Il a raison.

LELIO.

Finissons. Mes reproches sont raisonnables, mais je vous déplais ; je me suis promis de me taire, & je me tais quoi qu'il m'en coûte. Que ne pourrois-je pas vous dire ? pourquoi me trouvez-vous

haïssable ? pourquoi me fuyez-vous ? que vous ai-je fait ? Je suis au désespoir.

LE CHEVALIER.

Ah, ah, ah, ah, ah !

LELIO.

Vous riez, Monsieur le Chevalier ; mais vous prenez mal votre temps, & je prendrai le mien pour vous répondre.

LE CHEVALIER.

Ne te fâches point, Lelio. Tu n'avois qu'un mot à dire, qu'un petit mot ; & en voilà plus de cent de bon compte, & rien ne s'avance : cela me réjouit.

LA COMTESSE.

Remettez-vous, Lelio, & dites-moi tranquillement ce que vous voulez ?

LELIO.

Vous prier de m'apprendre qui de nous deux il vous plaît de conserver, de Monsieur ou de moi : prononcez, Madame, mon cœur ne peut plus souffrir d'incertitude.

LA COMTESSE.

Vous êtes vif, Lelio ; mais la cause de votre vivacité est pardonnable, & je vous veux plus de bien que vous ne pensez. Chevalier, nous avons jusqu'ici plaisanté ensemble, il est temps que cela finisse ; vous m'avez parlé de votre amour,

je ſerois fâchée qu'il fût ſérieux : je dois ma main à Lelio, & je ſuis prête à recevoir la ſienne. Vous plaindrez-vous encore ?

LELIO.

Non, Madame, vos réflexions ſont à mon avantage, & ſi j'oſois ....

LA COMTESSE.

Je vous diſpenſe de me remercier, Lelio ; je ſuis ſûre de la joie que je vous donne. *A part.* Sa contenance eſt plaiſante.

UN VALET.

Voilà une lettre qu'on vient d'apporter de la poſte, Madame.

LA COMTESSE.

Donnez ; voulez-vous bien que je me retire un moment pour la lire ? c'eſt de mon frere.

SCENE VIII.

LELIO, LE CHEVALIER.

LELIO.

QUe diantre ſignifie cela ? elle me prend au mot : que dites-vous de ce qui ſe paſſe-là ?

LE CHEVALIER.

Ce que j'en dis ? rien : je crois que je

rêve, & je tâche de me réveiller.

LELIO.

Me voilà en belle posture, avec sa main qu'elle m'offre, que je lui demande avec fracas, & dont je ne me soucie point. Mais ne me trompez-vous point ?

LE CHEVALIER.

Ah ! que dites-vous-là ? Je vous sers loyalement, ou je ne suis pas soubrette ; ce que nous voyons-là, peut venir d'une chose : pendant que nous nous parlions, elle me soupçonnoit d'avoir quelqu'inclination à Paris, je me suis contenté de lui répondre galamment là-dessus ; elle a tout d'un coup pris son sérieux, vous êtes entré sur le champ ; & ce qu'elle en fait, n'est sans doute qu'un reste de dépit, qui va se passer ; car elle m'aime.

LELIO.

Me voilà fort embarrassé.

LE CHEVALIER.

Si elle continue à vous offrir sa main ; tout le remède que j'y trouve, c'est de lui dire que vous l'épouserez, quoique vous ne l'aimiez plus. Tournez-lui cette impertinence-là d'une maniere polie : ajoutez que si elle ne le veut pas, le dédit sera son affaire.

LELIO.

LELIO.

Il y a bien du bizarre dans ce que tu me proposes-là.

LE CHEVALIER.

Du bizarre ; depuis quand êtes-vous si délicat ? Est-ce que vous reculez pour un mauvais procédé de plus qui vous sauve dix mille écus ? Je ne vous aime plus, Madame ; cependant je veux vous épouser : ne le voulez-vous pas ? payez le dédit, donnez-moi votre main ou de l'argent : Voilà tout.

SCENE DERNIERE.

LELIO, LA COMTESSE, LE CHEVALIER.

LA COMTESSE.

LElio, mon frere ne viendra pas si-tôt ; ainsi il n'est plus question de l'attendre ; & nous finirons quand vous voudrez.

LE CHEVALIER, *bas à Lelio.*

Courage, encore une impertinence ; & puis c'est tout.

LELIO.

Ma foi, Madame, oserai-je vous parler franchement ? je ne trouve plus mon cœur dans sa situation ordinaire.

LA COMTESSE.

Comment donc ? expliquez-vous, ne m'aimez-vous plus ?

LELIO.

Je ne dis pas cela tout-à-fait ; mais mes inquiétudes ont un peu rebuté mon cœur.

LA COMTESSE.

Et que signifie donc ce grand étalage de transports que vous venez de me faire ? Qu'est devenu votre désespoir ? n'étoit-ce qu'une passion de Théâtre ? Il sembloit que vous alliez mourir, si je n'y avois mis ordre. Expliquez-vous, Madame, je n'en puis plus, je souffre ....

LELIO.

Ma foi, Madame, c'est que je croyois que je ne risquerois rien ; & que vous me refuseriez.

LA COMTESSE,

Vous êtes un excellent Comédien. Et le dédit, qu'en ferons-nous, Monsieur ?

LELIO.

Nous le tiendrons, Madame ; j'aurai l'honneur de vous épouser.

LA COMTESSE.

Quoi donc ! vous m'épouserez, & vous ne m'aimez plus ?

LELIO.

Cela n'y fait de rien, Madame; cela ne doit pas vous arrêter.

LA COMTESSE.

Allez, je vous mépriſe, & ne veux point de vous.

LELIO.

Et le dédit, Madame, vous voulez donc bien l'acquitter?

LA COMTESSE.

Qu'entends-je, Lelio, où eſt la probité?

LE CHEVALIER.

Monſieur ne pourra guères vous en dire des nouvelles, je ne crois pas qu'elle ſoit de ſa connoiſſance; mais il n'eſt pas juſte qu'un miſérable dédit vous brouille enſemble: tenez, ne vous gênez plus ni l'un ni l'autre, le voilà rompu. Ha, ha, ha.

LELIO.

Ah, fourbe!

LE CHEVALIER.

Ha, ha, ha! conſolez-vous, Lelio, il vous reſte une Demoiſelle de douze mille livres de rente, ha, ha! on vous a écrit qu'elle étoit belle, on vous a trompé; car la voilà, mon viſage eſt l'original du ſien.

LA COMTESSE.

Ah ! juſte ciel !

LE CHEVALIER.

Ma métamorphoſe n'eſt pas du goût de vos tendres ſentimens, ma chere Comteſſe; je vous aurois menée aſſez loin, ſi j'avois pu vous tenir compagnie : voilà bien de l'amour de perdu; mais en revanche voilà une bonne ſomme de ſauvée : je vous conterai le joli petit tour qu'on vouloit vous jouer.

LA COMTESSE.

Je n'en connois point de plus triſte que celui que vous me jouez vous-même.

LE CHEVALIER.

Conſolez-vous, vous perdez d'aimables eſpérances; je ne vous les avois données que pour votre bien. Regardez le chagrin qui vous arrive comme une petite punition de votre inconſtance : vous avez quitté Lelio moins par raiſon que par légéreté, & cela mérite un peu de correction. A votre égard, Seigneur Lelio, voici votre bague, vous me l'avez donnée de bon cœur, & j'en diſpoſe en faveur de Trivelin & d'Arlequin. Tenez, mes enfans, vendez cela, & partagez-en l'argent.

TRIVELIN & ARLEQUIN.

Grand merci.

TRIVELIN.

Voici les Musiciens qui viennent vous donner la fête qu'ils ont promise.

LE CHEVALIER.

Voyez-la, puisque vous êtes ici : vous partirez après ; ce sera toujours autant de pris.

DIVERTISSEMENT.

CEt amour dont nos cœurs se laissent enflammer,
Ce charme si touchant, ce doux plaisir d'aimer,
Est le plus grand des biens que le Ciel nous dispense.
Livrons-nous donc sans résistance
A l'objet qui vient nous charmer.
Au milieu des transports dont il remplit notre ame,
Jurons-lui mille fois une éternelle flamme :
Mais n'inspire-t'il plus ces aimables transports ?
Trahissons aussi-tôt nos sermens sans remords.
Ce n'est plus à l'objet qui cesse de nous plaire,
Que doivent s'adresser les sermens qu'on a faits ;
C'est à l'Amour qu'on les vit faire,
C'est lui qu'on a juré de ne quitter jamais.

PREMIER COUPLET.

JUrer d'aimer toute sa vie,
N'est pas un rigoureux tourment.
Sçavez-vous ce qu'il signifie
Ce n'est ni Philis, ni Sylvie,
Que l'on doit aimer constamment,
C'est l'objet qui nous fait envie.

DEUXIEME COUPLET.

Amans, si votre caractere,
Tel qu'il est, se montroit à nous,
Quel parti prendre, & comment faire ?
Le célibat est bien austere;
Faudroit-il se passer d'Epoux?
Mais il nous est trop nécessaire.

TROISIEME COUPLET.

Mesdames, vous allez conclure,
Que tous les hommes sont maudits:
Mais doucement & point d'injure;
Quand nous ferons votre peinture
Elle est, je vous en avertis,
Cent fois plus drôle, je vous jure.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, une Comédie qui a pour titre : *La Fausse Suivante*, ou *le Traître puni*, & j'ai cru que l'impression en seroit agréable au Public. Fait à Paris, ce sixiéme Août mil sept cent vingt-quatre.

DANCHET.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux : *Le Nouveau Théâtre Italien* ; j'ai examiné en particulier les différentes piéces qui le composent, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris, ce 3 Novembre mil sept cent vingt-huit.

DANCHET.

L'ISLE DES ESCLAVES.

COMÉDIE,

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens du Roi, le Lundi 5 Mars 1725.

A PARIS,
Chez BARROIS aîné, Quai des Augustins, près le Pont S. Michel.

M. DCC. LXXXI.

LISTE

Des Pieces de M. DE MARIVAUX,

Pour le Théâtre Italien.

ARLEQUIN poli par l'Amour,	Com.
La Surprise de l'Amour,	Com.
La Double Inconstance,	Com.
Le Prince travesti,	Com.
La Fausse-Suivante,	Com.
L'Isle des Esclaves,	Com.
L'Héritier de Village,	Com.
Le Jeu de l'Amour & du Hasard,	Com.

On trouvera toutes ces Pieces chez le Libraire qui débite cette Comédie, chez qui l'on trouve aussi le Théâtre Italien de Gherardi, 6 vol. *in*-8°, le Nouveau Théâtre Italien, 10 vol. *in*-12, & les Parodies, 4 vol. avec les airs gravés.

Théâtre de Mlle. Barbier, *in*-12.
Théâtre de Brueys 3 vol. *in*-12.
Théâtre de Brueys & Palaprat, 5 vol *in*-12.
Théâtre Espagnol par Linguet, 4 vol *in*-12.
Théâtre Espagnol par de Castera, *in*-12.
Œuvres de Dufresny, 4 vol. *in*-12, avec la musique.
Œuvres de Nadal, 3 vol. *in*-12.
Œuvres d'Autreau, 4 vol. *in*-12.
Théâtre de Quinault, 5 vol. *in*-12.

ACTEURS.

IPHICRATE.
ARLEQUIN.
EUPHROSINE.
CLEANTHIS.
TRIVELIN.
DES HABITANS DE L'ISLE.

La Scene eſt dans l'Iſle des Eſclaves.

L'ISLE DES ESCLAVES.

COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente une Mer & des Rochers d'un côté, & de l'autre quelques Arbres & des Maiſons.

SCENE PREMIERE.

IPHICRATE, *s'avance triſtement ſur le Théâtre avec* ARLEQUIN.

IPHICRATE, *après avoir ſoupiré.*

ARLEQUIN!

ARLEQUIN (*avec une bouteille d'eau-de-vie qu'il a à ſa ceinture*).

Mon Patron.

IPHICRATE.

Que deviendrons-nous dans cette Isle ?

ARLEQUIN.

Nous deviendrons maigres, étiques, & puis morts de faim : voilà mon sentiment & notre histoire.

IPHICRATE.

Nous sommes seuls échappés du naufrage ; tous nos camarades ont péri, & j'envie maintenant leur sort.

ARLEQUIN.

Hélas ! ils sont noyés dans la mer & nous avons la même commodité.

IPHICRATE.

Dis-moi : Quand notre vaisseau s'est brisé contre le rocher, quelques-uns des nôtres ont eu le tems de se jetter dans la chaloupe : il est vrai que les vagues l'ont enveloppée ; je ne sais ce qu'elle est devenue : mais peut-être auront-ils eu le bonheur d'aborder en quelque endroit de l'Isle, & je suis d'avis que nous les cherchions.

ARLEQUIN.

Cherchons, il n'y a pas de mal à cela ; mais reposons-nous auparavant pour boire un petit coup d'eau-de vie ; j'ai sauvé ma pauvre bouteille ; la voilà, j'en boirai les deux tiers, comme de raison, & puis je vous donnerai le reste.

IPHICRATE.

Eh ! ne perdons point de tems : suis-moi : ne négligeons rien pour nous tirer d'ici ; si je ne me sauve, je suis perdu, je ne reverrai jamais Athènes, car nous sommes dans l'Isle des Esclaves.

ARLEQUIN.

Oh ! oh ! queſt-ce que c'est que cette race-là ?

IPHICRATE.

Ce sont des Esclaves de la Grece révoltés contre leurs Maîtres, & qui depuis cent ans sont venus s'établir dans une Isle, & je crois que c'est ici : tiens, voici sans doute quelques-unes de leurs cases ; & leur coutume, mon cher Arlequin, est de tuer tous les Maîtres qu'ils rencontrent, ou de les jetter dans l'esclavage.

ARLEQUIN.

Eh ! chaque pays a sa coutume : ils tuent les Maîtres à la bonne-heure ; je l'ai entendu dire aussi : mais on dit qu'ils ne font rien aux Esclaves comme moi.

IPHICRATE.

Cela est vrai.

ARLEQUIN.

Eh ! encore vit-on.

IPHICRATE.

Mais je suis en danger de perdre la li-

berté, & peut-être la vie : Arlequin, cela ne suffit-il pas pour me plaindre ?

ARLEQUIN *prenant sa bouteille pour boire.*

Ah ! je vous plains de tout mon cœur, cela est juste.

IPHICRATE.

Suis-moi donc.

ARLEQUIN *siffle.*

Hu, hu, hu.

IPHICRATE.

Comment donc ! que veux tu dire ?

ARLEQUIN, *distrait, chante.*

Tala ta lara.

IPHICRATE.

Parle donc, as-tu perdu l'esprit ? à quoi penses-tu ?

ARLEQUIN, *riant.*

Ah, ah, ah, Monsieur Iphicrate, la drôle d'aventure ! je vous plains, par ma foi ! mais je ne saurois m'empêcher d'en rire.

IPHICRATE, *à part les premiers mots.*

(Le coquin abuse de ma situation, j'ai mal fait de lui dire où nous sommes.) Arlequin ta gaieté ne vient pas à propos, marchons de ce côté.

ARLEQUIN.

J'ai les jambes si engourdies....!

IPHICRATE.

Avançons, je t'en prie.

ARLEQUIN

Je t'en prie, je t'en prie : comme vous êtes civil & poli ; c'eſt l'air du pays qui fait cela.

IPHICRATE.

Allons, hâtons-nous, faiſons ſeulement une demi-lieue ſur la côte pour chercher notre chaloupe, que nous trouverons peut-être avec une partie de nos gens ; & en ce cas-là nous nous rembarquerons avec eux.

ARLEQUIN *en badinant.*

Badin ! comme vous tournez cela.

(*Il chante.*)

L'embarquement eſt divin,
Quand on vogue, vogue, vogue ;
L'embarquement eſt divin,
Quand on vogue avec Catin.

IPHICRATE *retenant ſa colere.*

Mais je ne te comprens point, mon cher Arlequin.

ARLEQUIN.

Mon cher patron, vos compliments me charment, vous avez coutume de m'en faire à coups de gourdin qui ne valent pas ceux-la ; & le gourdin eſt dans la chaloupe.

IPHICRATE.

Eh ? ne ſais-tu pas que je t'aime ?

ARLEQUIN.

Oui ; mais les marques de votre amitié tombent toujours ſur mes épaules, & cela

est mal placé. Ainsi, tenez, pour ce qui est de nos gens, que le Ciel les bénisse ; s'ils sont morts, en voilà pour long-tems ; s'ils sont en vie, cela se passera, & je m'en goberge.

IPHICRATE *un peu ému.*

Mais j'ai besoin d'eux, moi.

ARLEQUIN *indifféremment.*

Oh ! cela se peut bien, chacun a ses affaires : que je ne vous dérange pas.

IPHICRATE.

Esclave insolent !

ARLEQUIN *riant.*

Ah ! ah ! vous parlez la langue d'Athènes ; mauvais jargon que je n'entens plus.

IPHICRATE.

Méconnois-tu ton Maître ; & n'es-tu plus mon Esclave ?

ARLEQUIN *se reculant d'un air sérieux.*

Je l'ai été, je le confesse à ta honte ; mais, va, je te le pardonne, les hommes ne valent rien. Dans le pays d'Athènes j'étois ton esclave, tu me traitois comme un pauvre animal, & tu disois que cela étoit juste, parceque tu étois le plus fort : Eh bien, Iphicrate, tu vas trouver ici plus fort que toi, on va te faire esclave à ton tour ; on te dira aussi que cela est juste ; & nous verrons ce que tu penseras de cette justice-là : tu m'en diras ton sentiment, je t'attens-

là. Quand tu auras souffert, tu seras plus raisonnable, tu sauras mieux ce qu'il est permis de faire souffrir aux autres. Tout en iroit mieux dans le monde, si ceux qui te ressemblent recevoient la même leçon que toi. Adieu, mon ami : je vais trouver mes camarades & tes Maîtres.

(Il s'éloigne).

IPHICRATE, *au désespoir, courant après lui l'épée à la main.*

Juste Ciel ! peut-on être plus malheureux & plus outragé que je le suis ! misérable ! tu ne mérites pas de vivre.

ARLEQUIN.

Doucement, tes forces sont bien diminuées, car je ne t'obéis plus, prens-y garde.

SCENE II.

Trivelin avec cinq ou six Insulaires arrive conduisant une Dame & la Suivante ; & ils accourent à Iphicrate qu'ils voient l'épée à la main.

TRIVELIN *faisant saisir & désarmer Iphicrate par ses gens.*

ARRÊTEZ, que voulez-vous faire ?

IPHICRATE.

Punir l'insolence de mon esclave.

TRIVELIN.

Votre eſclave ! vous vous trompez, & l'on vous apprendra à corriger vos termes. (*Il prend l'épée d'Iphicrate & la donne à Arlequin*).

Prenez cette épée, mon camarade ; elle eſt à vous.

ARLEQUIN.

Que le Ciel vous tienne gaillard, brave camarade que vous êtes.

TRIVELIN.

Comment vous appellez-vous ?

ARLEQUIN.

Eſt-ce mon nom que vous demandez ?

TRIVELIN.

Oui vraiment.

ARLEQUIN.

Je n'en ai point, mon camarade.

TRIVELIN.

Quoi donc ! vous n'en avez pas ?

ARLEQUIN.

Non, mon camarade : je n'ai que des ſobriquets qu'il m'a donnés : il m'appelle quelquefois Arlequin, quelquefois, Hé.

TRIVELIN.

Hé : le terme eſt ſans façon ; je reconnois ces Meſſieurs à de pareilles licences ; & lui, comment s'appelle-t-il ?

ARLEQUIN.

Oh diantre ! il s'appelle par un nom, lui ; c'eſt le Seigneur Iphicrate.

TRIVELIN.

Eh bien ! changez de nom à préſent ; ſoyez le Seigneur Iphicrate à votre tour, & vous, Iphicrate, appellez-vous Arlequin, ou bien, Hé.

ARLEQUIN, *ſautant de joie, à ſon Maître.*

Oh ! oh ! que nous allons rire, Seigneur Hé !

TRIVELIN *à Arlequin.*

Souvenez-vous en prenant ſon nom, mon cher ami, qu'on vous le donne bien moins pour réjouir votre vanité, que pour le corriger de ſon orgueil.

ARLEQUIN.

Oui, oui, corrigeons, corrigeons.

IPHICRATE *regardant Arlequin.*

Maraut !

ARLEQUIN.

Parlez-donc, mon bon ami, voilà encore une licence qui lui prend : cela eſt-il du jeu?

TRIVELIN *à Arlequin.*

Dans ce moment-ci il peut vous dire tout ce qu'il voudra. (*à Iphicrate*) Arlequin, votre aventure vous afflige ; & vous êtes outré contre Iphicrate & contre nous. Ne vous gênez point, ſoulagez-vous par l'emportement le plus vif : traitez-le de miſérable & nous auſſi, tout vous eſt permis à préſent :

mais, ce moment-ci passé, n'oubliez pas que vous êtes Arlequin, que voici Iphicrate, & que vous êtes auprès de lui ce qu'il étoit auprès de vous: ce sont-là nos loix; & ma charge dans la République est de les faire observer en ce canton-ci.

ARLEQUIN.

Ah! la belle charge!

IPHICRATE.

Moi, l'esclave de ce misérable!

TRIVELIN.

Il a bien été le vôtre.

ARLEQUIN.

Hélas! il n'a qu'à être bien obéissant, j'aurai mille bontés pour lui.

IPHICRATE.

Vous me donnez la liberté de lui dire ce qu'il me plaira; ce n'est pas assez, qu'on m'accorde encore un bâton.

ARLEQUIN.

Camarade, il demande à parler à mon dos; je le mets sous la protection de la République, au moins.

TRIVELIN.

Ne craignez rien.

CLEANTHIS *à Trivelin.*

Monsieur, je suis esclave aussi moi, & du même vaisseau, ne m'oubliez pas, s'il vous plaît.

TRIVELIN.

Non, ma belle enfant, j'ai bien connu votre condition à votre habit, & j'allois vous parler de ce qui vous regarde, quand je l'ai vu l'épée à la main. Laissez-moi achever ce que j'avois à dire. Arlequin.

ARLEQUIN *croyant qu'on l'appelle.*

Eh .... à propos je m'appelle Iphicrate.

TRIVELIN, *continuant.*

Tâchez de vous calmer : vous savez qui nous sommes, sans doute ?

ARLEQUIN.

Oh morbleu ! d'aimables gens :

CLEANTHIS.

Et raisonnables.

TRIVELIN.

Ne m'interrompez point, mes enfans. Je pense donc que vous savez qui nous sommes. Quand nos Peres, irrités de la cruauté de leurs Maîtres, quitterent la Grece & vinrent s'établir ici ; dans le ressentiment des outrages qu'ils avoient reçus de leurs Patrons, la premiere loi qu'ils y firent, fut d'ôter la vie à tous les Maîtres que le hasard ou le naufrage conduiroit dans leur Isle, & conséquemment de rendre la liberté à tous les esclaves : la vengeance avoit dicté cette loi : vingt ans après la raison l'abolit, & en dicta une plus douce. Nous ne nous vengeons plus de vous, nous vous corrigeons ;

ce n'eſt plus votre vie que nous pourſuivons, c'eſt la barbarie de vos cœurs que nous voulons détruire : nous vous jettons dans l'eſclavage, pour vous rendre ſenſibles aux maux qu'on y éprouve ; nous vous humilions, afin que nous trouvant ſuperbes vous vous reprochiez de l'avoir été. Votre eſclavage, ou plutôt votre cours d'humanité dure trois ans, au bout deſquels on vous renvoie, ſi vos Maîtres ſont contens de vos progrès ; & ſi vous ne devenez pas meilleurs, nous vous retenons par charité pour les nouveaux malheureux que vous iriez faire encore ailleurs ; & par bonté pour vous nous vous marions avec une de nos citoyennes. Ce ſont là nos loix à cet égard, mettez à profit leur rigueur ſalutaire, remerciez le ſort qui vous conduit ici : il vous remet en nos mains, durs, injuſtes & ſuperbes. Vous voilà en mauvais état ; nous entreprenons de vous guérir ; vous êtes moins nos eſclaves que notre malade, & nous ne prenons que trois ans pour vous rendre ſains ; c'eſt-à-dire, humains, raiſonnables, & généreux pour toute votre vie.

ARLEQUIN.

Et le tout *gratis*, ſans purgation ni ſaignée. Peut-on de la ſanté à meilleur compte ?

TRIVELIN.

Au reſte, ne cherchez point à vous ſau-

ver de ces lieux, vous le tenteriez ſans ſuccès, & vous feriez votre fortune plus mauvaiſe : commencez votre nouveau régime de vie par la patience.

ARLEQUIN.

Dès que c'eſt pour ſon bien, qu'y a-t-il à dire?

TRIVELIN *aux eſclaves.*

Quant à vous, mes enfans, qui devenez libres & Citoyens, Iphicrate habitera cette caſe avec le nouvel Arlequin, & cette belle Fille demeurera dans l'autre : vous aurez ſoin de changer d'habit enſemble ; c'eſt l'ordre. (*à Arlequin*) Paſſez maintenant dans une maiſon qui eſt à côté, où l'on vous donnera à manger, ſi vous en avez beſoin. Je vous apprens, au reſte, que vous avez huit jours à vous réjouir du changement de votre état ; après quoi l'on vous donnera, comme à tout le monde, une occupation convenable. Allez, je vous attens ici. (*aux Inſulaires*) Qu'on les conduiſe. (*aux Femmes*) Et vous autres, reſtez.

Arlequin en s'en allant fait de grandes révérences à Cleanthis.

SCENE III.

TRIVELIN, CLEANTHIS, *Eſclave*, EUPHROSINE, *ſa Maîtreſſe.*

TRIVELIN.

Ah ça, ma compatriote; car je regarde déſormais notre Iſle comme votre Patrie; dites-moi auſſi votre nom.

CLEANTHIS, *ſaluant.*

Je m'appelle Cleanthis, & elle Euphroſine.

TRIVELIN.

Cleanthis; paſſe pour cela.

CLEANTHIS.

J'ai auſſi des ſurnoms; vous plaît-il de les ſavoir?

TRIVELIN.

Oui-dà. Et quels ſont ils?

CLEANTHIS.

J'en ai une liſte: Sotte, Ridicule, Bête, Butorde, Imbécille, &c.

EUPROSINE, *en ſoupirant.*

Impertinente que vous êtes!

CLEANTHIS.

Tenez, tenez, en voilà encore un que j'oublios.

TRIVELIN.

Effectivement, elle vous prend sur le fait. Dans votre pays, Euphrosine, on a bientôt dit des injures à ceux à qui l'on en peut dire impunément.

EUPHROSINE.

Hélas que voulez-vous que je lui réponde, dans l'étrange aventure où je me trouve?

CLEANTHIS.

Oh Dame! il n'est plus si aisé de me répondre: autrefois il n'y avoit rien de si commode; on n'avoit affaire qu'à de pauvres gens: falloit-il tant de cérémonies? (faites cela, je le veux; taisez-vous, sotte), voilà qui étoit fini. Mais à présent il faut parler raison: c'est un langage étranger pour Madame, elle l'apprendra avec le tems; il faut se donner patience: je ferai de mon mieux pour l'avancer.

TRIVELIN *à Cleanthis.*

Modérez-vous, Euphrosine. (*à Euphrosine*). Et vous, Cleanthis, ne vous abandonnez point à votre douleur. Je ne puis changer nos loix, ni vous en affranchir: je vous ai montré combien elles étoient louables & salutaires pour vous.

CLEANTHIS.

Hum. Elle me trompera bien si elle amende.

TRIVELIN.

Mais comme vous êtes d'un sexe naturellement assez foible, & que par là vous avez dû céder plus facilement qu'un homme aux exemples de hauteur, de mépris & de dureté qu'on vous a donnés chez vous contre leurs pareils; tout ce que je puis faire pour vous, c'est de prier Euphrosine de peser avec bonté les torts que vous avez avec elle, afin de les peser avec justice.

CLEANTHIS.

Oh! tenez, tout cela est trop savant pour moi, je n'y comprens rien; j'irai le grand chemin, je peserai comme elle pesoit; ce qui viendra, nous le prendrons.

TRIVELIN.

Doucement, point de vengeance.

CLEANTHIS.

Mais, notre bon ami, au bout du compte, vous parlez de son sexe; elle a le défaut d'être foible, je lui en offre autant; je n'ai pas la vertu d'être forte. S'il faut que j'excuse toutes ses mauvaises manieres à mon égard, il faudra donc qu'elle excuse aussi la rancune que j'en ai contre elle; car je suis femme autant qu'elle, moi: voyons qui est-ce qui décidera? ne suis-je pas la Maîtresse, une fois? Eh bien! qu'elle commence toujours par excuser ma rancune; & puis, moi, je lui pardonnerai quand je pourrai ce qu'elle m'a fait: qu'elle attende.

EUPHROSINE *à Trivelin.*

Quels discours ! faut-il que vous m'exposiez à les entendre !

CLEANTHIS.

Souffrez-les, Madame ; c'est le fruit de vos œuvres.

TRIVELIN.

Allons, Euphrosine, modérez-vous.

CLEANTHIS.

Que voulez-vous que je vous dise ; quand on a de la colere, il n'y a rien de tel pour la passer, que de la contenter un peu, voyez-vous ; quand je l'aurai querellée à mon aise une douzaine de fois seulement, elle en sera quitte : mais il me faut cela.

TRIVELIN, *à part à Euphrosine.*

Il faut que ceci ait son cours : mais consolez-vous, cela finira plutôt que vous ne pensez. (*à Cleanthis*). J'espere Euphrosine, que vous perdrez votre ressentiment, & je vous y exhorte en ami. Venons maintenant à l'examen de son caractere : il est nécessaire que vous m'en donniez un portrait qui se doit faire devant la personne qu'on peint, afin qu'elle se connoisse, qu'elle rougisse de ses ridicules, si elle en a, & qu'elle se corrige. Nous avons-là de bonnes intentions, comme vous voyez. Allons, commençons.

CLEANTHIS.

Oh ! que cela est bien inventé ! allons, me

voilà prête ; interrogez-moi, je suis dans mon fort.

EUPHROSINE, *doucement.*

Je vous prie, monsieur, que je me retire, & que je n'entende point ce qu'elle va dire.

TRIVELIN.

Hélas ! ma chere Dame, cela n'est fait que pour vous ; il faut que vous soyez présente.

CLEANTHIS.

Restez, restez, un peu de honte est bientôt passé.

TRIVELIN.

Vaine, minaudiere & coquette, voilà d'abord à-peu-près sur quoi je vais vous interroger au hasard. Cela la regarde-t-il ?

CLEANTHIS.

Vaine, minaudiere & coquette, si cela la regarde ? Eh voilà ma chere Maîtresse ! cela lui ressemble comme son visage.

EUPRHOSINE.

N'en voilà-t-il pas assez, Monsieur ?

TRIVELIN.

Ah ! je vous félicite du petit embarras que cela vous donne ; vous sentez, c'est bon signe, & j'en augure bien pour l'avenir : mais ce ne sont encore là que les grands traits ; détaillons un peu cela. En quoi donc, par exemple, lui trouvez-vous les défauts dont nous parlons ?

CLEANTHIS.

En quoi ! par-tout, à toute heure, en tous lieux, je vous ai dit de m'interroger ; mais par où commencer ; je n'en sais rien, je m'y perds : il y a tant de choses, j'en ai tant vu, tant remarqué de toutes les especes, que cela me brouille. Madame se tait, Madame parle : elle regarde, elle est triste, elle est gaie : silence, discours, regards, tristesse, & joie : c'est tout un ; il n'y a que la couleur de différente : c'est vanité muette, contente ou fâchée : c'est coquetterie babillarde, jalouse ou curieuse : c'est Madame toujours vaine ou coquette l'un après l'autre, ou tous les deux à la fois : voilà ce que c'est, voilà par où je débute, rien que cela.

EUPHROSINE.

Je n'y saurois tenir.

TRIVELIN.

Attendez-donc, ce n'est qu'un début.

CLEANTHIS.

Madame se leve : a-t-elle bien dormi ? le sommeil l'a-t-il rendue belle ? se sent-elle du vif, du sémillant dans les yeux ? vîte sur les armes, la journée sera glorieuse : Qu'on m'habille. Madame verra du monde aujourd'hui ; elle ira aux spectacles, aux promenades, aux assemblées ; son visage peut se manifester, peut soutenir le grand jour, il fera plaisir à voir, il n'y a qu'à le prome-

ner hardiment, il est en état, il n'y a rien à craindre.

TRIVELIN *à Euphrosine.*

Elle développe assez bien cela.

CLEANTHIS.

Madame, au contraire, a-t-elle mal reposé : Ah ! qu'on m'apporte un miroir ! comme me voilà faite, que je suis mal bâtie, Cependant on se mire, on éprouve son visage de toutes les façons, rien ne réussit ; des yeux battus, un teint fatigué, voilà qui est fini, il faut envelopper ce visage-là, nous n'aurons que du négligé, Madame ne verra personne aujourd'hui, pas même le jour, si elle peut ; du moins fera-t-il sombre dans la chambre. Cependant il vient compagnie, on entre : que va-t-on penser du visage de Madame ? on croira qu'elle enlaidit : donnera-t-elle ce plaisir-là à ses bonnes amies ? Non, il y a remede à tout : vous allez voir. Comment vous portez-vous, Madame ? très mal, Madame : jai perdu le sommeil ; il y a huit jours que je n'ai fermé l'œil ; je n'ose pas me montrer, je fais peur. Et cela veut dire, Messieurs, figurez-vous que ce n'est point moi, au moins ; ne me regardez pas ; remettez à me voir ; ne me jugez pas aujourd'hui ; attendez que j'aie dormi. J'entendois tout cela, moi, car nous autres esclaves, nous sommes doués contre nos Maîtres

Maîtres d'une pénétration... Oh! ce sont de pauvres gens pour nous.

TRIVELIN *à Euphrosine.*

Courage, Madame, profitez de cette peinture-là, car elle me paroît fidele.

EUPHROSINE.

Je ne sais où j'en suis.

CLEANTHIS.

Vous en êtes aux deux tiers, & j'achèverai, pourvu que cela ne vous ennuie pas.

TRIVELIN.

Achevez, achevez; Madame soutiendra bien le reste.

CLEANTHIS.

Vous souvenez-vous d'un soir où vous étiez avec ce Cavalier si bien fait? j'étois dans la chambre : vous vous entreteniez bas; mais j'ai l'oreille fine : vous vouliez lui plaire sans faire semblant de rien; vous parliez d'une femme qu'il voyoit souvent. Cette femme-là est aimable, disiez-vous; elle a les yeux petits, mais très doux : & là-dessus vous ouvriez les vôtres; vous vous donniez des tons, des gestes de tête, de petites contorsions, des vivacités. Je riois. Vous réussîtes pourtant, le Cavalier s'y prit; il vous offrit son cœur. A moi, lui dites-vous : Oui, Madame, à vous-même, à tout ce qu'il y a de plus aimable au monde. Continuez, folâtre, continuez, dites-vous en ôtant vos gants, sous prétexte de m'en demander

d'autres : mais vous avez la main belle ; il la vit, il la prit, il la baisa, cela anima sa déclaration ; & c'étoient-là les gants que vous demandiez. Eh bien ! y suis-je ?

TRIVELIN *à Euphrosine.*

En vérité, elle a raison.

CLEANTHIS.

Ecoutez, écoutez, voici le plus plaisant. Un jour qu'elle pouvoit m'entendre, & qu'elle croyoit que je ne m'en doutois pas, je parlois d'elle, & je dis : Oh ! pour cela, il faut l'avouer, Madame est une des plus belles femmes du monde ! Que de bontés pendant huit jours ce petit mot-là ne me valut-il pas ? J'essayai en pareille occasion de dire que Madame étoit une femme très raisonnable : oh ! je n'eus rien, cela ne prit point ; & c'étoit bien fait, car je la flattois.

EUPHROSINE.

Monsieur, je ne resterai point, ou l'on me fera rester par force ; je ne puis en souffrir davantage.

TRIVELIN.

En voilà donc assez pour à présent.

CLEANTHIS.

J'allois parler des vapeurs de mignardise auxquelles Madame est sujette à la moindre odeur. Elle ne sait pas qu'un jour je mis à son insu des fleurs dans la ruelle de son lit pour voir ce qu'il en seroit. J'attendois une vapeur, elle est encore à venir. Le lende-

main en compagnie une rose parut, crac, la vapeur arrive.

TRIVELIN.

Cela suffit; Euphrosine, promenez-vous un moment à quelques pas de nous, parceque j'ai quelque chose à lui dire; elle ira vous rejoindre ensuite.

CLEANTHIS, *s'en allant.*

Recommandez-lui d'être docile, au moins. Adieu, notre bon ami, je vous ai diverti, j'en suis bien-aise; une autre fois je vous dirai comme quoi Madame s'abstient souvent de mettre de beaux habits, pour en mettre un négligé qui lui marque tendrement la taille. C'est encore une finesse que cet habit-là; on diroit qu'une femme qui le met ne se soucie pas de paroître: mais à d'autres; on s'y ramasse dans un corset appétissant, on y montre sa bonne façon naturelle, on y dit aux gens: regardez mes graces, elles sont à moi celles-là; & d'un autre côté on veut leur dire aussi: voyez comme je m'habille, quelle simplicité; il n'y a point de coquetterie dans mon fait.

TRIVELIN.

Mais je vous ai prié de nous laisser.

CLEANTHIS.

Je sors, & tantôt nous reprendrons le discours, qui sera fort divertissant; car vous verrez aussi comme quoi Madame entre dans une Loge au spectacle; quelle avec

emphase, avec quel air imposant, quoique d'un air distrait & sans y penser ; car c'est la belle éducation qui donne cet orgueil-là. Vous verrez comme dans la Loge on y jette un regard indifférent & dédaigneux sur des femmes qui sont à côté & qu'on ne connoît pas. Bon jour, notre bon ami, je vais à notre Auberge.

SCENE IV.

TRIVELIN, EUPHROSINE.

TRIVELIN.

CETTE Scene-ci vous a un peu fatiguée ; mais cela ne vous nuira pas.

EUPHROSINE.

Vous êtes des Barbares.

TRIVELIN.

Nous sommes d'honnêtes gens, qui vous instruisons ; voilà tout : il vous reste encore à satisfaire à une petite formalité.

EUPHROSINE.

Encore des formalités !

TRIVELIN.

Celle-ci est moins que rien ; je dois faire rapport de tout ce que je viens d'entendre, & de tout ce que vous m'allez répondre. Convenez-vous de tous les sentiments coquets, de toutes les singeries d'amour-pro-

pre qu'elle vient de vous attribuer ?

EUPHROSINE.

Moi, j'en conviendrois ! quoi ! de pareilles fauſſetés ſont-elles croyables ?

TRIVELIN.

Oh ! très croyables, prenez-y garde. Si vous en convenez, cela contribuera à rendre votre condition meilleure : je ne vous en dis pas davantage ... On eſpérera que, vous étant reconnue, vous abjurerez un jour toutes ces folies qui font qu'on n'aime que ſoi, & qui ont diſtrait votre bon cœur d'une infinité d'attentions plus louables. Si au contraire vous ne convenez pas de ce quelle a dit, on vous regardera comme incorrigible, & cela reculera votre délivrance. Voyez, conſultez-vous.

EUPHROSINE.

Ma délivrance ! Eh ! puis-je l'eſpérer !

TRIVELIN.

Oui, je vous la garantis aux conditions que je vous dis.

EUPHROSINE.

Bientôt ?

TRIVELIN.

Sans doute.

EUPHROSINE.

Monſieur, faites donc comme ſi j'étois convenue de tout.

TRIVELIN.

Quoi ! vous me conſeillez de mentir !

EUPHROSINE.

En vérité, voilà d'étranges conditions, cela révolte.

TRIVELIN.

Elles humilient un peu, mais cela eſt fort bon. Déterminez vous, une liberté très prochaine eſt le prix de la vérité. Allons, ne reſſemblez-vous pas au portrait qu'on a fait!

EUPHROSINE.

Mais.....

TRIVELIN.

Quoi?

EUPHROSINE.

Il y a du vrai, par-ci, par-là.

TRIVELIN.

Par-ci, par-là, n'eſt point notre compte : avouez-vous tous les faits? en a-t-elle trop dit? n'a-t-elle dit que ce qu'il faut? hâtez-vous, j'ai autre choſe à faire.

EUPHROSINE.

Vous faut-il une réponſe ſi exacte?

TRIVELIN.

Eh oui, Madame, & le tout pour votre bien.

EUPHROSINE.

Eh bien....

TRIVELIN.

Après!

EUPHROSINE.

Je ſuis jeune.

TRIVELIN.

Je ne vous demande pas votre âge.

EUPHROSINE.

On eſt d'un certain rang, on aime à plaire.

TRIVELIN.

Et c'eſt ce qui fait que le portrait vous reſſemble.

EUPHROSINE.

Je crois qu'oui.

TRIVELIN.

Et voilà ce qu'il nous falloit. Vous trouvez auſſi le portrait un peu riſible, n'eſt-ce pas?

EUPHROSINE.

Il faut bien l'avouer.

TRIVELIN.

A merveille : je ſuis content, ma chere Dame, allez rejoindre Cleanthis : je lui rends déjà ſon véritable nom, pour vous donner encore des gages de ma parole. Ne vous impatientez point, montrez un peu de docilité, & le moment eſpéré arrivera.

EUPHROSINE.

Je m'en fie à vous.

SCENE V.

ARLEQUIN, IPHICRATE, *qui ont changé d'habits*, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

TIRLAN, tirlan, tirlantaine, tirlanton; gai, Camarade, le vin de la République est merveilleux, j'en ai bu bravement ma pinte; car je suis si altéré depuis que je suis Maître, que tantôt j'aurai encore soif pour pinte. Que le Ciel conserve la vigne, le vigneron, la vendange & les caves de notre admirable République.

TRIVELIN.

Bon, réjouissez-vous, mon camarade. Êtes-vous content d'Arlequin.

ARLEQUIN.

Oui, c'est un bon enfant, j'en ferai quelque chose. Il soupire par fois, & je lui ai défendu cela sous peine de désobéissance, & lui ordonne de la joie.

(*Il prend son Maître par la main, & danse.*)

Tala rara la la....

TRIVELIN.

Vous me réjouissez moi-même.

ARLEQUIN.

Oh ! quand je ſuis gai, je ſuis de bonne humeur.

TRIVELIN.

Fort bien. Je ſuis charmé de vous voir ſatisfait d'Arlequin. Vous n'aviez pas beaucoup à vous plaindre de lui dans ſon pays, apparemment ?

ARLEQUIN.

Hé ! là-bas ? je lui voulois ſouvent un mal de Diable, car il étoit quelquefois inſupportable : mais à cette heure que je ſuis heureux, tout eſt payé, je lui ai donné quittance.

TRIVELIN.

Je vous aime de ce caractere, & vous me touchez. C'eſt-à-dire que vous jouirez modeſtement de votre bonne fortune, & que vous ne lui ferez point de peine ?

ARLEQUIN.

De la peine ! ah ! le pauvre homme ! peut-être que je ſerai un petit brin inſolent à cauſe que je ſuis le Maître : voilà tout.

TRIVELIN.

A cauſe que je ſuis le Maître, vous avez raiſon.

ARLEQUIN.

Oui, car quand on eſt le Maître, on y va tout rondement ſans façon, & ſi peu de façon mene quelquefois un honnête homme à des impertinences.

TRIVELIN.

Oh! n'importe, je vois bien que vous n'êtes point méchant.

ARLEQUIN.

Hélas! je ne suis que mutin.

TRIVELIN, *à Iphicrate.*

Ne vous épouvantez point de ce que je vais dire. (*A Arlequin*) Instruisez moi d'une chose. Comment se gouvernoit-il là-bas? avoit-il quelque défaut d'humeur, de caractere?

ARLEQUIN *riant.*

Ah! mon camarade, vous avez de la malice, vous demandez la Comédie.

TRIVELIN.

Ce caractere-là est donc bien plaisant?

ARLEQUIN.

Ma foi! c'est une farce.

TRIVELIN.

N'importe, nous en rirons.

ARLEQUIN, *à Iphicrate.*

Arlequin, me promets-tu d'en rire aussi?

IPHICRATE, *bas.*

Veux-tu achever de me désespérer, que vas-tu lui dire?

ARLEQUIN.

Laisse-moi faire; quand je t'aurai offensé, je te demanderai pardon après.

TRIVELIN.

Il ne s'agit que d'une bagatelle; j'en ai demandé autant à la jeune fille que vous

avez vue, sur le chapitre de sa Maîtresse.

ARLEQUIN

Eh bien ! tout ce qu'elle vous a dit, c'étoient des folies qui faisoient pitié, des miseres : gageons.

TRIVELIN.

Cela est encore vrai.

ARLEQUIN.

Eh bien ! je vous en offre autant ; ce pauvre jeune garçon n'en fournira pas davantage, extravagance & misere, voilà son paquet, n'est-ce pas là de belles guenilles pour les étaler ? étourdi par nature, étourdi par singerie, parceque les femmes les aiment comme cela ; un dissipe-tout : vilain quand il faut être libéral, libéral quand il faut être vilain : bon emprunteur, mauvais payeur : honteux d'être sage, glorieux d'être fou : un petit brin moqueur des bonnes gens : un petit brin hableur, avec tout plein de Maîtresses qu'il ne connoît pas : voilà mon homme. Est ce la peine d'en tirer le portrait ? (*à Iphicrate*) Non je n'en ferai rien, mon ami, ne crains rien.

TRIVELIN.

Cette ébauche me suffit. (*à Iphicrate*) Vous n'avez plus maintenant qu'à certifier pour véritable ce qu'il vient de dire.

IPHICRATE.

Moi ?

TRIVELIN.

Vous même. La Dame de tantôt en a fait autant; elle vous dira ce qui l'y a déterminée. Croyez-moi, il y va du plus grand bien que vous puissiez souhaiter.

IPHICRATE.

Du plus grand bien? Si cela est, il y a là quelque chose qui pourroit assez me convenir d'une certaine façon.

ARLEQUIN.

Prends tout, c'est un habit fait sur ta taille.

TRIVELIN.

Il me faut tout ou rien.

IPHICRATE.

Voulez-vous que je m'avoue un ridicule?

ARLEQUIN.

Qu'importe, quand on l'a été!

TRIVELIN.

N'avez vous que cela à me dire?

IPHICRATE.

Va donc pour la moitié, pour me tirer d'affaire.

TRIVELIN.

Va du tout.

IPHICRATE.

Soit.

(*Arlequin rit de toute sa force*).

TRIVELIN.

Vous avez fort bien fait; vous n'y per-

drez rien. Adieu, vous saurez bientôt de mes nouvelles.

SCENE VI.

CLEANTHIS, IPHICRATE, ARLEQUIN, EUPHROSINE.

CLEANTHIS.

SEIGNEUR Iphicrate, peut-on vous demander de quoi vous riez?

ARLEQUIN.

Je ris de mon Arlequin qui a confessé qu'il étoit un ridicule.

CLEANTHIS.

Cela me surprend, car il a la mine d'un homme raisonnable. Si vous voulez voir une coquette de son propre aveu, regardez ma Suivante.

ARLEQUIN *la regardant.*

Malepeste, quand ce visage-là fait le fripon, c'est bien son métier; mais parlons d'autres choses, ma belle damoiselle: Qu'est-ce que nous ferons à cette heure que nous sommes gaillards?

CLEANTHIS.

Eh mais! la belle conversation.

ARLEQUIN.

Je crains que cela ne vous fasse bâiller; j'en bâille déjà. Si je devenois amoureux

de vous, cela amuseroit davantage.

CLEANTHIS.

Eh bien! faites. Soupirez pour moi, poursuivez mon cœur, prenez-le si vous pouvez, je ne vous en empêche pas; c'est à vous à faire vos diligences, me voilà, je vous attends: mais traitons l'amour à la grande maniere, puisque nous sommes devenus Maîtres: allons-y poliment, & comme le grand monde.

ARLEQUIN.

Oui-dà, nous n'en irons que meilleur train.

CLEANTHIS.

Je suis d'avis d'une chose, que nous disions qu'on nous apporte des sieges pour prendre l'air assis, & pour écouter les discours galans que vous m'allez tenir; il faut bien jouir de notre état, en goûter le plaisir.

ARLEQUIN.

Votre volonté vaut une ordonnance. (*à Iphicrate*) Arlequin, vîte des sieges pour moi, & des fauteuils pour Madame.

IPHICRATE.

Peux-tu m'employer à cela!

ARLEQUIN.

La République le veut.

CLEANTHIS.

Tenez, tenez, promenons-nous plutôt de cette maniere-là, &, tout en conversant,

vous ferez adroitement tomber l'entretien sur le penchant que mes yeux vous ont inspiré pour moi. Car encore une fois nous sommes d'honnêtes-gens à cette heure; il faut songer à cela, il n'est plus question de familiarité domestique. Allons, procédons noblement, n'épargnez ni compliments, ni révérences.

ARLEQUIN.

Et vous, n'épargnez point les mines. Courage! quand ce ne seroit que pour nous moquer de nos Patrons. Garderons-nous nos gens?

CLEANTHIS.

Sans difficulté: pouvons-nous être sans eux, c'est notre suite; qu'ils s'éloignent seulement.

ARLEQUIN, *à Iphicrate.*

Qu'on se retire à dix pas.

Iphicrate & Euphrosine s'éloignent en faisant des gestes d'étonnement & de douleur: Cleanthis regarde aller Iphicrate, & Arlequin Euphrosine.

ARLEQUIN, *se promenant sur le Théâtre avec Cleanthis.*

Remarquez-vous, Madame, la clarté du jour.

CLEANTHIS.

Il fait le plus beau tems du monde, on appelle cela un jour tendre.

ARLEQUIN.

Un jour tendre ! je reſſemble donc au jour, Madame ?

CLEANTHIS.

Comment ! vous lui reſſemblez ?

ARLEQUIN.

Et palſembleu ! le moyen de n'être pas tendre, quand on ſe trouve tête à tête avec vos graces ? (*à ce mot il ſaute de joie*). Oh, oh, oh, oh.

CLEANTHIS.

Qu'avez-vous donc ? vous défigurez notre converſation.

ARLEQUIN.

Oh : ce n'eſt rien ! c'eſt que je m'applaudis.

CLEANTHIS.

Rayez ces applaudiſſemens, ils nous dérangent. (*Continuant*) Je ſavois bien que mes graces entreroient pour quelque choſe ici, Monſieur. Vous êtes galant, vous vous promenez avec moi, vous me dites des douceurs ; mais finiſſons, en voilà aſſez. Je vous diſpenſe des complimens.

ARLEQUIN.

Et moi, je vous remercie de vos diſpenſes.

CLEANTHIS.

Vous m'allez dire que vous m'aimez, je le vois bien : dites, Monſieur, dites : heureuſement on n'en croira rien : vous êtes

aimable, mais coquet, & vous ne persuaderez pas.

ARLEQUIN, *l'arrêtant par le bras, & se mettant à genoux.*

Faut-il m'agenouiller, Madame, pour vous convaincre de mes flammes, & de la sincérité de mes feux?

CLEANTHIS.

Mais ceci devient sérieux : laissez-moi je ne veux point d'affaire ; levez-vous. Quelle vivacité ! faut-il vous dire qu'on vous aime ? ne peut-on en être quitte à moins? cela est étrange !

ARLEQUIN, *riant à genoux.*

Ah, ah, ah, que cela va bien ! nous sommes aussi bouffons que nos Patrons; mais nous sommes plus sages.

CLEANTHIS.

Oh ! vous riez ; vous gâtez tout.

ARLEQUIN.

Ah ! ah ! par ma foi vous êtes bien aimable, & moi aussi. Savez-vous bien ce que je pense ?

CLEANTHIS.

Quoi ?

ARLEQUIN.

Premièrement, vous ne m'aimez pas ; sinon par coquetterie, comme le grand monde.

CLEANTHIS.

Pas encore ; mais il ne s'en falloit plus

que d'un mot, quand vous m'avez interrompue. Et vous, m'aimez-vous?

ARLEQUIN.

J'y allois aussi quand il m'est venu une pensée. Comment trouvez-vous mon Arlequin?

CLEANTHIS.

Fort à mon gré. Mais que dites-vous de ma Suivante?

ARLEQUIN.

Qu'elle est fripponne.

CLEANTHIS.

J'entrevois votre pensée.

ARLEQUIN.

Voilà ce que c'est, devenez amoureuse d'Arlequin, & moi de votre Suivante, nous sommes assez forts pour soutenir cela.

CLEANTHIS.

Cette imagination-là me rit assez; ils ne sauroient mieux faire que de nous aimer, dans le fond.

ARLEQUIN.

Ils n'ont jamais rien aimé de si raisonnable, & nous sommes d'excellens partis pour eux.

CLEANTHIS.

Soit. Inspirez à Arlequin de s'attacher à moi, faites-lui sentir l'avantage qu'il y trouvera dans la situation où il est; qu'il m'épouse, il sortira tout-d'un-coup d'esclavage; cela est bien aisé, au bout du compte. Je

n'étois ces jours passés qu'une esclave, mais enfin me voilà Dame & Maîtresse d'aussi bon jeu qu'une autre : je la suis par hasard ; n'est-ce pas le hasard qui fait tout ? qu'y a-t-il à dire à cela ? j'ai même un visage de condition, tout le monde me l'a dit.

ARLEQUIN.

Pardi! je vous prendrois bien, moi, si je n'aimois pas votre Suivante un petit brin plus que vous. Conseillez-lui aussi de l'amour pour ma petite personne, qui, comme vous voyez, n'est pas désagréable.

CLEANTHIS.

Vous allez être content ; je vais appeller Cléanthis, je n'ai qu'un mot à lui dire : éloignez-vous un instant, & revenez. Vous parlerez ensuite à Arlequin pour moi, car il faut qu'il commence : mon sexe, la bienséance, & ma dignité, le veulent.

ARLEQUIN.

Oh ! ils le veulent si vous voulez ; car, dans le grand monde, on n'est pas si façonnier ; & sans faire semblant de rien, vous pourriez lui jetter quelque petit mot bien clair à l'aventure pour lui donner courage, à cause que vous êtes plus que lui : c'est l'ordre.

CLEANTHIS.

C'est assez bien raisonner : effectivement dans le cas où je suis, il pourroit y avoir de la petitesse à m'assujettir à de certaines

formalités qui ne me regardent plus ; je comprends cela à merveille : mais parlez-lui toujours ; je vais dire un mot à Cléanthis ; tirez-vous à quartier pour un moment.

ARLEQUIN.

Vantez mon mérite ; prêtez-m'en un peu, à charge de revanche.

CLEANTHIS.

Laissez-moi faire. (*Elle appelle Euphrosine*) Cléanthis !

SCENE VII.

CLEANTHIS, & EUPHROSINE *qui vient doucement.*

CLEANTHIS.

APPROCHEZ ; & accoutumez-vous à aller plus vîte, car je ne saurois attendre.

EUPHROSINE.

De quoi s'agit-il ?

CLEANTHIS.

Venez-ça, écoutez-moi : Un honnête homme vient de me témoigner qu'il vous aime ; c'est Iphicrate.

EUPHROSINE.

Lequel ?

CLEANTHIS.

Lequel ? Y en a-t-il deux ici ? c'est celui qui vient de me quitter.

EUPHROSINE.

Eh! que veut il que je faſſe de ſon amour?

CLEANTHIS.

Eh! qu'avez vous fait de l'amour de ceux qui vous aimoient? vous voilà bien étourdie : eſt-ce le mot d'amour qui vous effarouche? vous le connoiſſez tant, cet amour: vous n'avez juſqu'ici regardé les gens que pour leur en donner : vos beaux yeux n'ont fait que cela; dédaignent-ils la conquête du Seigneur Iphicrate : il ne vous fera pas de révérences penchées, vous ne lui trouverez point de contenance ridicule, d'air évaporé : ce n'eſt point une tête légere, un petit badin, un petit perfide, un joli volage, un aimable indiſcret : ce n'eſt point tout cela : ces graces-là lui manquent à la vérité : ce n'eſt qu'un homme franc, qu'un homme ſimple dans ſes manieres, qui n'a pas l'eſprit de ſe donner des airs, qui vous dira qu'il vous aime, ſeulement parceque cela ſera vrai : enfin ce n'eſt qu'un bon cœur, voilà tout. Et cela eſt facheux, cela ne pique point. Mais vous avez l'eſprit raiſonnable, je vous deſtine à lui, il fera votre fortune ici; & vous aurez la bonté d'eſtimer ſon amour, & vous y ſerez ſenſible, entendez-vous : vous vous conformerez à mes intentions, je l'eſpere; imaginez-vous même que je le veux.

EUPROSINE.

Où ſuis-je ! & quand cela finira-t-il ?
(*elle rêve*).

SCENE VIII.

ARLEQUIN, EUPHROSINE.

ARLEQUIN *arrive en ſaluant Cleanthis qui ſort. Il va tirer Euphroſine par la manche.*

EUPHROSINE.

QUE me voulez-vous ?

ARLEQUIN, *riant.*

Eh ! eh ! eh ! ne vous a t'on pas parlé de moi ?

EUPHROSINE.

Laiſſez-moi, je vous prie.

ARLEQUIN.

Eh ! la la, regardez-moi dans l'œil pour deviner ma penſée.

EUPHROSINE.

Eh ! penſez ce qu'il vous plaira.

ARLEQUIN.

M'entendez-vous un peu ?

EUPHROSINE.

Non.

ARLEQUIN.

C'eſt que je n'ai encore rien dit.

EUPHROSINE *impatiente.*

Ahi !

ARLEQUIN.

Ne mentez point ; on vous a communiqué les sentiments de mon ame, rien n'est plus obligeant pour vous.

EUPRHOSINE.

Quel état !

ARLEQUIN.

Vous me trouvez un peu nigaud, n'est-il pas vrai ? mais cela se passera ; c'est que je vous aime, & que je ne sais comment vous le dire.

EUPHROSINE.

Vous ?

ARLEQUIN.

Eh pardi oui : qu'est-ce qu'on peut faire de mieux. Vous êtes si belle : il faut bien vous donner son cœur, aussi-bien vous le prendriez de vous-même.

EUPHROSINE.

Voici le comble de mon infortune.

ARLEQUIN, *lui regardant les mains.*

Quelles mains ravissantes ! les jolis petits doigts ! que je serois heureux avec cela ! mon petit cœur en feroit bien son profit. Reine, je suis bien tendre ; mais vous ne voyez rien : si vous aviez la charité d'être tendre aussi, oh ! je deviendrois fou tout-à-fait.

EUPHROSINE.

Tu ne l'es déjà que trop.

ARLEQUIN.

Je ne le ſerai jamais tant que vous en êtes digne.

EUPHROSINE.

Je ne ſuis digne que de pitié, mon enfant.

ARLEQUIN.

Bon, bon, à qui eſt-ce que vous contez cela? vous êtes digne de toutes les dignités imaginables : un Empereur ne vous vaut pas, ni moi non plus : mais me voilà, moi, & un Empereur n'y eſt pas : & un rien qu'on voit vaut mieux que quelque choſe qu'on ne voit pas. Qu'en dites-vous?

EUPHROSINE.

Arlequin, il me ſemble que tu n'as pas le cœur mauvais.

ARLEQUIN

Oh! il ne s'en fait plus de cette pâte-là, je ſuis un mouton.

EUPHROSINE.

Reſpecte donc le malheur que j'éprouve.

ARLEQUIN.

Hélas! je me mettrois à genoux devant lui.

EUPHROSINE.

Ne perſécute point une infortunée, parceque tu peux la perſécuter impunément.

Vois

Vois l'extrémité où je suis réduite : & si tu n'as point d'égard au rang que je tenois dans le monde, à ma naissance, à mon éducation ; du moins que mes disgraces, que mon esclavage, que ma douleur, t'attendrisse. Tu peux ici m'outrager autant que tu le voudras ; je suis sans asyle & sans défense ; je n'ai que mon désespoir pour tout secours : j'ai besoin de la compassion de tout le monde, de la tienne même, Arlequin. Voilà l'état où je suis ; ne le trouves-tu pas assez misérable ; tu es devenu libre & heureux ; cela doit-il te rendre méchant ? Je n'ai pas la force de t'en dire davantage : je ne t'ai jamais fait de mal, n'ajoute rien à celui que je souffre.

ARLEQUIN *abattu, les bras abaissés, & comme immobile.*

J'ai perdu la parole.

SCENE IX.

IPHICRATE, ARLEQUIN.

IPHICRATE.

CLÉANTHIS m'a dit que tu voulois t'entretenir avec moi ; que me veux-tu ? as-tu encore quelques nouvelles insultes à me faire ?

ARLEQUIN.

Autre personnage qui va me demander encore ma compassion. Je n'ai rien à te dire, mon ami, sinon que je voulois te faire commandement d'aimer la nouvelle Euphrosine : voilà tout. A qui diantre en as-tu ?

IPHICRATE.

Peux-tu me le demander, Arlequin ?

ARLEQUIN.

Eh pardi oui ! je le peux, puisque je le fais.

IPHICRATE.

On m'avoit promis que mon esclavage finiroit bientôt ; mais on me trompe, & c'en est fait, je succombe : je me meurs, Arlequin, & tu perdras bientôt ce malheureux Maître qui ne te croyoit pas capable des indignités qu'il a souffertes de toi.

ARLEQUIN.

Ah ! il ne nous manquoit plus que cela, & nos amours auront bonne mine. Ecoute, je te défends de mourir par malice : par maladie, passe, je te le permets.

IPHICRATE.

Les Dieux te puniront, Arlequin.

ARLEQUIN.

Eh, de quoi veux-tu qu'ils me punissent, d'avoir eu du mal toute ma vie ?

IPHICRATE.

De ton audace & de tes mépris envers

ton Maître : rien ne m'a été si sensible, je l'avoue. Tu es né, tu as été élevé avec moi dans la maison de mon Pere, le tien y est encore ; il t'avoit recommandé ton devoir en partant ; moi-même, je t'avois choisi par un sentiment d'amitié, pour m'accompagner dans mon voyage : je croyois que tu m'aimois, & cela m'attachoit à toi.

ARLEQUIN.

Et qui est-ce qui te dit que je ne t'aime plus ?

IPHICRATE.

Tu m'aimes ; & tu me fais mille injures.

ARLEQUIN.

Parceque je me moque un petit brin de toi, cela empêche-t-il que je ne t'aime ? Tu disois bien que tu m'aimois, toi, quand tu me faisois battre : est-ce que les étrivieres sont plus honnêtes que les moqueries ?

IPHICRATE.

Je conviens que j'ai pu quelquefois te maltraiter sans trop de sujet.

ARLEQUIN.

C'est la vérité.

IPHICRATE.

Mais par combien de bontés ai-je réparé cela !

ARLEQUIN.

Cela n'est pas de ma connoissance.

IPHICRATE.

D'ailleurs ne falloit-il pas te corriger de tes défauts?

ARLEQUIN.

J'ai plus pâti des tiens que des miens: mes plus grands défauts, c'étoient ta mauvaise humeur, ton autorité, & le peu de cas que tu faisois de ton pauvre Esclave.

IPHICRATE.

Va, tu n'es qu'un ingrat; au lieu de me secourir ici, de partager mon affliction, de montrer à tes Camarades l'exemple d'un attachement qui les eût touchés, qui les eût engagés peut-être à renoncer à leur coutume, ou à m'en affranchir, & qui m'eût pénétré moi-même de la plus vive reconnoissance.

ARLEQUIN.

Tu as raison, mon ami, tu me remontres bien mon devoir ici pour toi; mais tu n'as jamais su le tien pour moi, quand nous étions dans Athènes. Tu veux que je partage ton affliction, & jamais tu n'as partagé la mienne. Eh bien! va, je dois avoir le cœur meilleur que toi; car il y a plus long-temps que je souffre, & que je sais ce que c'est que de la peine: tu m'as battu par amitié, puisque tu le dis, je te le pardonne; je t'ai raillé par bonne humeur, prends-le en bonne part, & fais-en ton profit. Je parlerai en ta faveur à

mes Camarades, je les prierai de te renvoyer; & s'ils ne veulent pas, je te regarderai comme mon ami; car je ne te reſſemble pas, moi, je n'aurai point le courage d'être heureux à tes dépens.

IPHICRATE, *s'approchant d'Arlequin.*

Mon cher Arlequin, faſſe le Ciel, après ce que je viens d'entendre, que j'aie la joie de te montrer un jour les ſentiments que tu me donnes pour toi! Va, mon cher Enfant, oublie que tu fus mon Eſclave, & je me reſſouviendrai toujours que je ne méritois pas d'être ton Maître.

ARLEQUIN.

Ne dites donc point comme cela, mon cher Patron: ſi j'avois été votre pareil je n'aurois peut-être pas mieux valu que vous: c'eſt à moi à vous demander pardon du mauvais ſervice que je vous ai toujours rendu. Quand vous n'étiez pas raiſonnable, c'étoit ma faute.

IPHICRATE *l'embraſſant.*

Ta généroſité me couvre de confuſion.

ARLEQUIN.

Mon pauvre Patron, qu'il y a de plaiſir à bien faire!

(*Après quoi il déshabille ſon Maître.*)

IPHICRATE.

Que fais-tu, mon cher ami!

ARLEQUIN.

Rendez-moi mon habit & reprenez le

vôtre, je ne suis pas digne de le porter.

IPHICRATE.

Je ne saurois retenir mes larmes : faites ce que tu voudras.

SCENE X.

CLÉANTHIS, EUPRHOSINE, IPHICRATE, ARLEQUIN.

CLEANTHIS, *en entrant avec Euphrosine qui pleure.*

LAISSEZ-MOI, je n'ai que faire de vous entendre gémir. (*& plus près d'Arlequin*) Qu'est ce que cela signifie, Seigneur Iphicrate ? pourquoi avez-vous repris votre habit ?

ARLEQUIN.

C'est qu'il est trop petit pour mon cher ami, & que le sien est trop grand pour moi.

(*Il embrasse les genoux de son Maître.*)

CLEANTHIS.

Expliquez-moi donc ce que je vois ; il semble que vous lui demandiez pardon.

ARLEQUIN.

C'est pour me châtier de mes insolences.

CLEANTHIS.

Mais enfin, notre projet ?

ARLEQUIN

Mais enfin, je veux être homme de bien : n'eſt ce pas là un beau projet ? Je me repens de mes ſottiſes, lui des ſiennes : repentez-vous des vôtres ; Madame Euphroſine ſe repentira auſſi : & vive l'honneur après cela : cela fera quatre beaux repentirs, qui nous feront pleurer tant que nous voudrons.

EUPHROSINE.

Ah ! ma chere Cleanthis, quel exemple pour vous !

IPHICRATE.

Dites plutôt quel exemple pour nous, Madame, vous m'en voyez pénétré.

CLEANTHIS.

Ah vraiment, nous y voilà, avec vos beaux exemples : voilà de nos gens qui nous mépriſent dans le monde, qui font les fiers, qui nous maltraitent, qui nous regardent comme des vers de terre, & puis qui ſont trop heureux dans l'occaſion de nous trouver cent fois plus honnêtes gens qu'eux. Fi, que cela eſt vilain, de n'avoir eu pour tout mérite que de l'or, de l'argent & des dignités : c'étoit bien la peine de faire tant les glorieux ; où en ſeriez-vous aujourd'hui, ſi nous n'avions pas d'autre mérite que cela pour vous ! Voyons, ne ſeriez-vous pas bien attrapés ? Il s'agit de vous pardonner ; & pour avoir

cette bonté-là, que faut-il être s'il vous plaît? Riche, non; Noble? non; grand Seigneur? point du tout. Vous étiez tout cela, en valiez-vous mieux? Et que faut-il donc? Ah! nous y voici. Il faut avoir le cœur bon, de la vertu & de la raison: voilà ce qu'il faut; voilà ce qui est estimable, ce qui distingue, ce qui fait qu'un homme est plus qu'un autre. Entendez-vous, Messieurs les honnêtes gens du monde? Voilà avec quoi l'on donne les beaux exemples que vous demandez & qui vous passent. Et à qui les demandez-vous? A de pauvres gens que vous avez toujours offensés, maltraités, accablés, tout riches que vous êtes, & qui ont aujourd'hui pitié de vous, tout pauvres qu'ils sont. Estimez-vous à cette heure, faites les superbes, vous aurez bonne grace: allez, vous devriez rougir de honte.

ARLEQUIN.

Allons, ma Mie, soyons bonnes gens sans le reprocher; faisons du bien sans dire d'injures. Ils sont contrits d'avoir été méchants: cela fait qu'ils nous valent bien: car quand on se repent, on est bon, & quand on est bon, on est aussi avancé que nous. Approchez, Madame Euphrosine, elle vous pardonne. Voici qu'elle pleure, la rancune s'en va, & votre affaire est faite.

CLEANTHIS.

Il eſt vrai que je pleure, ce n'eſt pas le bon cœur qui me manque.

EUPHROSINE, *triſtement.*

Ma chere Cléanthis, j'ai abuſé de l'autorité que j'avois ſur toi, je l'avoue.

CLEANTHIS.

Hélas! comment en aviez-vous le courage? Mais voilà qui eſt fait, je veux bien oublier tout, faites comme vous voudrez; ſi vous m'avez fait ſouffrir, tant pis pour vous; je ne veux pas avoir à me reprocher la même choſe; je vous rends la liberté; & s'il y avoit un vaiſſeau, je partirois tout-à-l'heure avec vous: voilà tout le mal que je vous veux: ſi vous m'en faites encore, ce ne ſera pas ma faute.

ARLEQUIN.

Ah! la brave Fille! ah! le charitable naturel!

IPHICRATE.

Êtes-vous contente, Madame?

EUPHROSINE.

Viens, que je t'embraſſe, ma chere Cléanthis.

ARLEQUIN.

Mettez-vous à genoux pour être encore meilleure qu'elle.

EUPHROSINE.

La reconnoiſſance me laiſſe à peine la force de te répondre. Ne parle plus de

ton esclavage, & ne songe plus désormais qu'à partager avec moi tous les biens que les Dieux m'ont donnés, si nous retournons à Athènes.

SCENE DERNIERE.

TRIVELIN

& les Acteurs précédents.

TRIVELIN.

QUE vois-je! vous pleurez, mes Enfants, vous vous embrassez?

ARLEQUIN.

Ah! vous ne voyez rien, nous sommes admirables; nous sommes des Rois & des Reines: enfin finale, la paix est conclue; la Vertu a arrangé tout cela; il ne nous faut plus qu'un bateau & un batelier pour nous en aller: & si vous nous les donnez, vous serez presque aussi honnêtes gens que nous.

TRIVELIN.

Et vous, Cléanthis, êtes-vous du même sentiment?

CLEANTHIS, *baisant les mains de sa Maîtresse.*

Je n'ai que faire de vous en dire davantage, vous voyez ce qu'il en est.

ARLEQUIN *baisant les mains de son Maître.*

Voilà aussi mon dernier mot, qui vaut bien des paroles.

TRIVELIN.

Vous me charmez; embrassez-moi aussi mes chers enfants, c'est là ce que j'attendois. Si cela n'étoit pas arrivé, nous aurions puni vos vengeances comme nous avons puni leurs duretés. Et vous, Iphicrate, vous Euphrosine, je vous vois attendris, je n'ai rien à ajouter aux leçons que vous donne cette aventure; vous avez été leurs Maîtres, & vous en avez mal agi: ils sont devenus les vôtres, & ils vous pardonnent; faites vos réflexions là-dessus. La différence des conditions n'est qu'une épreuve que les Dieux font sur nous. Je ne vous en dis pas davantage. Vous partirez dans deux jours, & vous reverrez Athènes. Que la joie à présent, & que les plaisirs succedent aux chagrins que vous avez sentis, & célebrent le jour de votre vie le plus profitable.

FIN.

PIÉCES DU THÉATRE ITALIEN

de M. DE MARIVAUX, qui ſe vendent chez le même Libraire :

Arlequin poli par l'Amour, Comédie.
La Surpriſe de l'Amour, Comédie.
La double Inconſtance, Comédie.
Le Prince traveſti, Comédie.
La fauſſe Suivante, Comédie.
L'Iſle des Eſclaves, Comédie.
L'Héritier de Village, Comédie.
Le Jeu de l'Amour & du Hazard, Comédie.

Le même Libraire vend auſſi :

Le Théatre Italien, ou Recueil général de toutes les Comédies & Scènes françoiſes repréſentées par les Comédiens Italiens du Roi, avec les airs gravés, & les figures à chaque Comédie, par Gherardi. 1741, 6 *vol. figures. in*-12.

Le nouveau Théatre Italien, ou Recueil des Piéces repréſentées par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, depuis leur établiſſement en 1716, juſqu'à préſent ; avec les airs des Vaudevilles gravés à la fin de chaque Volume. 1753, 10 *vol. in*-12.

Les Parodies du Théatre Italien, avec les airs gravés. 1738, 4 *vol. in*-12.

Le Théatre de Regnard. 4 *vol. in*-12.
Les Œuvres de Dancourt. 12 *vol. in*-12.
Le Théatre de Baron. 3 *vol. in*-12.
Le Théatre d'Autreau. 4 *vol. in*-12.
Le Theatre de Mlle Barbier. 1745. *in*-12.
Le Théatre de Brueys & Palaprat. 5 *vol. in*-12.
Les Œuvres de du Freſny. 4 *vol. in*-12.

ACTEURS.

Madame DAMIS.
LE CHEVALIER.
BLAISE, *Payſan.*
CLAUDINE, *femme de Blaiſe.*
COLIN, *fils de Blaiſe.*
COLETTE, *fille de Blaiſe.*
ARLEQUIN, *valet de Blaiſe.*
GRIFFET, *clerc de Procureur.*

La Scène eſt dans un Village.

L'HÉRITIER DE VILLAGE, COMÉDIE.

SCÈNE PREMIERE.

BLAISE, CLAUDINE, ARLEQUIN.

Blaise entre suivi d'Arlequin en guêtres & portant un paquet : Claudine entre d'un autre côté.

CLAUDINE.

EH ! je pense que vela Blaise.

BLAISE.

Eh oui, noute femme, c'est li-même en parsonne.

CLAUDINE.

Voirement, noute homme, vous prenez bian de la peine de revenir ; queu libertinage ! être quatre jours à Paris, demandez-moi à quoi faire ?

BLAISE.

Eh à voir mourir mon frere, & je n'y allois que pour çà.

CLAUDINE.

Eh bian, que ne finit-il donc, ſans nous coûter tant d'allées & de venues ? toujours il meurt, & jamais ça n'eſt fait : vela deux ou trois fois qu'il lanterne.

BLAISE.

Oh bian, il ne lanternera plus. (*Il pleure*) Le pauvre homme à pris ſa ſecouſſe.

CLAUDINE.

Hélas ! il eſt donc trépaſſé ce coup-ci ?

BLAISE.

Oh ! il eſt encore pis que ça.

CLAUDINE.

Comment pis ?

BLAISE.

Il eſt entarré.

CLAUDINE.

Eh ! il n'y a rien de nouveau à ça : ce

ſera qu'euſſi qu'eumi. Il faut conſidérer qu'il étoit bian vieux, qu'il avoit biaucoup travaillé, bian épargné, bian chipoté ſa pauvre vie.

BLAISE.

T'as raiſon, femme : il aimoit trop l'uſure & l'avarice ; il ſe plaignoit trop le vivre, & j'ons opinion que cela l'a tué.

CLAUDINE.

Bref, enfin le vela défunt : Parlons des vivans. T'es ſon unique hériquier ; qu'as-tu trouvé ?

BLAISE, *riant.*

Eh ! eh ! eh ! baille-moi cinq ſols de monnoie, je n'ons que de groſſes piéces.

CLAUDINE, *le contrefaiſant.*

Eh ! eh ! eh ! dis donc, Nicaiſe, avec tes cinq ſols de monnoie, qu'eſt-ce que t'en veux faire ?

BLAISE.

Eh ! eh ! eh ! baille-moi cinq ſols de monnoie, te dis-je.

CLAUDINE.

Pourquoi donc, Nicodeme ?

BLAISE.

Pour ce garçon qui apporte mon paquet depis la voiture juſqu'à cheux nous, pendant que je marchois tout bellement & à mon aiſe.

CLAUDINE.

T'es venu dans la voiture !

BLAISE.

Oui, parce que cela eſt plus commode.

CLAUDINE.

T'as baillé un écu ?

BLAISE.

Oh bian noblement. Combien faut-il ? ai-je fait. Un écu, ce m'a-t-on fait. Tenez, le vela, prenez. Tout comme ça.

CLAUDINE.

Et tu dépenſe cinq ſols en porteus de paquets ?

BLAISE.

Oui, par maniere de récréation.

ARLEQUIN.

Eſt-ce pour moi les cinq ſols, Monſieur Blaiſe ?

BLAISE.

Oui, mon ami.

ARLEQUIN.

Cinq ſols! un héritier, cinq ſols ! un homme de votre étoffe ! & où eſt la grandeur d'ame ?

BLAISE.

Oh ! qu'à ça ne tienne, il n'y a qu'à dire. Allons femme, boute un ſou de plus, comme s'il en pleuvoit. (*Arlequin prend, & fait la révérence.*)

CLAUDINE, *à part.*

Ah! mon homme eſt devenu fou.

BLAISE, *à part.*

Morgué queu plaiſir! alle enrage, alle ne ſçait pas le tu autem. (*Tout haut.*) Femme, cent mille francs.

CLAUDINE.

Queu coqualane: vela cent mille francs avec cinq ſols à cette heure!

ARLEQUIN.

C'eſt que M. Blaiſe m'a dit par les chemins, qu'il avoit hérité d'autant de ſon frere le Mercier.

CLAUDINE.

Eh! que dites-vous? le défunt a laiſſé cent mille francs, maître Blaiſe? es-tu dans ton bon ſens? ça eſt-il vrai?

BLAISE.

Oui, Madame, ça eſt çartain.

CLAUDINE, *joyeuſe.*

Ça eſt çartain? Mais ne rêves-tu pas? N'as-tu pas le çarviau renvarſé?

BLAISE.

Doucement: ſoyons civils envers nos parſonnes.

CLAUDINE.

Mais les as-tu vus?

BLAISE.

Je leur ons quasiment parlé, j'ons été chez le maltotier qui les avoit de mon frere, & qui les fait aller & venir pour noute profit : & je les ons laissé-là ; car par le moyen de son tricotage, ils rapportont encore d'autres écus ; & ces autres écus qui venons de la manigance, engendront d'autres petits magots d'argent, qu'il boutra avec le grand magot, qui par ce moyen, devianra encore pu grand. Et j'apportons le papier comme quoi ce morciau du petit & du grand m'appartiant, & comme quoi il me fera délivrance, à ma volonté, du principal, & de la rente de tout ça, dont il a été parlé dans le papier qui en rend témoignage en la présence de mon Procureur, qui m'assistoit pour agencer l'affaire.

CLAUDINE.

Ah ! mon homme, tu me ravis l'ame, ça m'attendrit, ce pauvre biau-frere ! je le pleurons de bon cœur.

BLAISE.

Hélas ! je l'ons tant pleuré d'abord, que j'en ons prin ma suffisance.

CLAUDINE.

Cent mille francs, sans compter le tricotage ! mais où boutrons-je tout ça ?

ARLEQUIN, *contrefaisant leur langage.*

Voila déjà six sols que vous boutez dans ma poche, & j'attends que vous les boutiez.

BLAISE.

Boute, boute donc, femme.

CLAUDINE.

Oh! cela est juste; tenez mon bel ami, faites itou manigancer cela par un maltotier.

ARLEQUIN.

Aussi ferai-je; je le manigancerai au cabaret. Je vous rends graces, Madame.

BLAISE.

Madame! vois-tu comme il te porte respect?

CLAUDINE.

Ça est bian agriable.

ARLEQUIN.

N'avez-vous plus rien à m'ordonner, Monsieur?

BLAISE.

Monsieur! ce garçon-là sçait vivre avec les gens de noute sorte. J'aurons besoin de laquais, retenons d'abord ceti-là; je bariolerons nos casaques de la couleur de son habit.

CLAUDINE.

Prenons, retenons, bariolons; c'est fort bian fait, mon poulet.

BLAISE.

Voulez-vous me ſarvir, mon ami? Et avez-vous ſarvi de gros Seigneurs?

ARLEQUIN.

Bon, il y a huit ans que je ſuis à la Cour.

BLAISE.

A la Cour? vela bian noute affaire : je l'y baillerons ma fille pour apprentie, il la fera Courtiſanne.

ARLEQUIN, *à part.*

Ils ſont encore plus bêtes que moi, profitons en. (*Tout haut.*) Oh! laiſſez-moi faire, Monſieur : je ſuis admirable pour élever une fille; je ſçais lire & écrire dans le latin, dans le françois; je chante gros comme un orgue; je fais des complimens; d'ailleurs, je verſe à boire comme un robinet de fontaine; j'ai des perfections charmantes. J'allois à mon Village voir ma ſœur; mais ſi vous me prenez, je lui ferai mes excuſes par lettres.

BLAISE.

Je vous prends, vela qu'eſt fait : je ſis votre maître, & vous êtes mon ſarviteur.

ARLEQUIN.

Serviteur très-humble, très-obéiſſant, & très-gaillard Arlequin; c'eſt le nom du perſonnage.

CLAUDINE.

Le nom eſt drôle. Parlons des gages à préſent. Combian voulez-vous gagner ?

ARLEQUIN.

Oh ! peu de choſe, une bagatelle, cent écus pour avoir des épingles.

CLAUDINE.

Diantre ! vous en voulez donc lever une boutique ?

BLAISE.

Eh ! morgué ſouvians-toi de la nichée des cent mille francs : n'avons-je pas des écus qui nous font des petits ? c'eſt comme un colombier. Ça, allons, mon ami, c'eſt marché fait : tenez, vela noute maiſon. Allez-vous-en dire à nos enfans de venir. Si vous ne les trouvez pas, vous irez les charcher là où ils font, ſtapendant que je convarſerons moi & noute femme.

ARLEQUIN.

Converſez, Monſieur ; j'obéis, & j'y cours.

SCÈNE II.

BLAISE, CLAUDINE.

BLAISE.

AH! ça, Claudine, j'ons passé dix ans à Paris, moi. Je connoissons le monde, je vais te l'apprendre. Nous vela riches, faut prendre garde à ça.

CLAUDINE.

C'est bian dit, mon homme, faut jouir.

BLAISE.

Ce n'est pas le tout que de jouir, femme : faut avoir de belles manieres.

CLAUDINE.

Certainement, & il n'y a d'abord qu'à m'habiller de brocard, acheter des jouïaux & un collier de parles : tu feras pour toi à l'avenant.

BLAISE.

Le brocard, les parles & les jouïaux ne font rian à mon dire ; t'en auras à bauge, j'aurons itou du d'or sur mon habit. J'avons déjà acheté un castor avec un casaquin de friperie, que je boutrons en attendant que

j'ayons tout mon équipage à forfait. Je dis tant seulement que c'est le Marchand & le Tailleur qui baillons tout cela ; mais c'est l'honneur, la fiarté & l'esprit qui baillont le reste.

CLAUDINE.

De l'honneur, j'en avons à revendre d'abord.

BLAISE.

Ça se peut bian ; stapendant de cette marchandise-là il ne s'en vend point, mais il s'en pard biaucoup.

CLAUDINE.

Oh ! bian donc, je n'en vendrai ni n'en pardrai.

BLAISE.

Ça suffit ; mais je ne parle point de cet honneur de conscience, & ceti-là tu te contenteras de l'avoir en secret dans l'ame ; là, t'en auras biaucoup sans en montrer tant.

CLAUDINE.

Comment, sans en montrer tant ! je ne montrerai pas mon honneur ?

BLAISE.

Eh ! morgué tu ne m'entends point : c'est que je veux dire qu'il ne faut faire semblant de rian ; qu'il faut se conduire à l'aise, avoir une vartu négligente, se parmettre un main-

tien commode, qui ne ſera point malhonnête, qui ne ſoit point honnête non plus; de ça qui va comme il peut; entendre tout, repartir à tout, badiner de tout.

CLAUDINE.

Sçavoir queu badinage on me fera.

BLAISE.

Tian, par exemple, prends que je ne ſois pas ton homme, & que t'es la femme d'un autre: je te connois, je vians à toi, & je batifole dans le diſcours; je te dis que t'es agriable, que je veux être ton amoureux, que je te conſeille de m'aimer, que c'eſt le plaiſir, que c'eſt la mode; Madame par-ci, Madame par-là; vous êtes trop belle, qu'eſt-ce qu'ou en voulez faire? prenez avis, vos yeux me tracaſſent, je vous le dis, qu'en fera-t-il? qu'en fera-t-on? & pis des petits mots charmans, des pointes d'eſprit, de la malice dans l'œil, des ſingeries de viſage, des tranſportemens; & pis, Madame, il n'y a morgué pas moyen de durer, boutez ordre à ça: & pis je m'avance, & pis je plante mes yeux ſur ta face; je te prends une main, queuquefois deux, je te ſarre, je m'agenouille. Que reparts-tu à ça?

CLAUDINE.

Ce que je reparts, Blaiſe: mais vraiment je te repouſſe dans l'eſtomac d'abord.

BLAISE.

Bon.

CLAUDINE.

Puis après je vais à reculons.

BLAISE.

Courage.

CLAUDINE.

Enſuite je devians rouge, & je te dis pour qui tu me prands : je t'appelle un impartinent, un vaurian ; ne m'attaque jamais, ce fais-je, en te montrant les poings : ne vians pas envars moi, car je ne ſis pas aiſiée : vois-tu bian, n'y a rian à faire ici pour toi : vas-t'en, tu n'es qu'un beliſtre.

BLAISE.

Nous vela tout juſte, vela comme ça ſe pratique dans noute village : cet honneur-là, qui eſt tout d'une piéce, eſt fait pour les champs; mais à la ville, ça ne vaut pas le diable : tu paſſerois pour une je ne ſçais qui.

CLAUDINE.

Le drôle de trafic ! mais pourtant je ſis mariée : que dirai-je en réponſe ?

BLAISE.

Oh ! je vais te bailler le régime de tout ça. Quian, quand quelqu'un te dira : Je vous aime bian, Madame, (*Il rit.*) ah ! ah ! ah !

Vela comme tu feras, ou bian joliment : Ça vous plaît à dire ; il te repartira : Je ne raille point ; tu repartiras : Eh ! bian tope, aimez-moi. S'il te prenoit les mains, tu l'appelleras badin, s'il te les baiſe, eh bian ſoit, il n'y a rian de gâté ; ce n'eſt que des mains au bout du compte : s'il t'attrape queuque baiſer ſur le chignon, voire ſur la face, il n'y aura point de mal à ça ; attrape qui peut, c'eſt autant de pris, ça ne te regarde point : ça viant juſqu'à toi, mais ça te paſſe : qu'il te lorgne tant qu'il voudra, ça aide à paſſer le temps ; car, comme je te dis, la vartu du biau monde n'eſt point hargneuſe, c'eſt une vartu douce que la politeſſe a bouté à ſe faire à tout ; alle eſt folichonne, alle a le mot pour rire, ſans façon, point conſidérante, alle ne donne rien, mais ce qu'on li vole alle ne court pas après. Vela l'arrangement de tout ça ; vela ton devoir de Madame, quand tu le feras.

CLAUDINE.

Et drès que c'eſt la mode pour être honnête, je varrons ; cette vartu-là n'eſt pas plus difficile que la nôtre. Mais mon homme, que dira-t-il ?

BLAISE.

Moi ? rian. Je te varrions un régiment de

galans à l'entour de toi, que je fis obligé de paſſer mon chemin, c'eſt mon ſçavoir vivre que ça : li aura trop de froidure entre nous.

CLAUDINE.

Blaiſe, cette froidure me chiffonne, ça ne vaut rien en ménage : je fis d'avis que je nous aimions bian au contraire.

BLAISE.

Nous aimer, femme ! morgué il faut bian s'en garder ; vraiment ça jetteroit un biau coton dans le monde.

CLAUDINE.

Hélas ! Blaiſe, comme tu fais ! & qui eſt-ce qui m'aimera donc moi ?

BLAISE.

Pargué ce ne ſera pas moi, je ne fis pas ſi ſot ni ſi ridicule.

CLAUDINE.

Mais quand je ne ſerons que tous deux, eſt-ce que tu me haïras ?

BLAISE.

Oh ! non, je penſe qu'il n'y a pas d'obligation à ça : ſtapendant je nous en informerons pour être pu ſûrs ; mais il y a une autre bagatelle qui eſt encore pour le bon air ; c'eſt que j'aurons une maîtreſſe, qui ſera queuque chiffon de femme qui ſera bian laide & bian ſotte, qui ne m'aimera point, que je n'ai-

merai point non pu ; qui me fera des niches, mais qui me coûtera biaucoup, & qui ne vaura guerre ; & c'eſt-là le plaiſir.

CLAUDINE.

Et moi, combian me coûtera un galant ? car c'eſt mon devoir d'honnête Madame, d'en avoir un itou, n'eſt-ce pas ?

BLAISE.

T'en auras trente, & non pas un.

CLAUDINE.

Oui, trente à l'entour de moi, à cauſe de ma vartu commode ; mais ne me faut-il pas un galant à demeure ?

BLAISE.

T'as raiſon femme, je penſe itou que c'eſt de la belle maniere, ça ſe pratique ; mais ce chapitre-là ne me reviant pas.

CLAUDINE.

Mon homme, ſi je n'ons pas un amoureux, ça nous fera tort, mon ami.

BLAISE.

Je le vois bian, mais morgué je n'avons pas l'eſprit aſſez farme pour te parmettre ça : je ne ſommes pas encore aſſez naturiez gros Monſieur ; tian, paſſe-toi de galans, je me paſſerai d'amoureuſe.

CLAUDINE.

Faut eſpérer que le bon exemple t'enhardira,

BLAISE.

Ça se peut bian, mais tout le reste est bon, & je m'y tians. Mais nos enfans ne venons point, c'est que noute laquais les charche ; je m'en vais voir ça. Vela noute dame & son cousin le Chevalier qui se promenent ; je vais quitter la farme de sa cousine : s'ils t'accostent, tians ton rang, fais-toi rendre la révérence qui t'appartiant : je vais revenir Si le Fiscal à qui je devois de l'argent arrive, dis-li qu'il me parle.

SCÈNE III.

CLAUDINE, LE CHEVALIER, Madame DAMIS.

CLAUDINE, *à part.*

PROMENONS-NOUS itou, pour voir ce qu'ils me diront.

LE CHEVALIER.

Je suis de votre goût, Madame ; j'aime Paris, c'est le salut du galant homme, mais il fait cher vivre à l'auberge.

Madame DAMIS.

Feu Monsieur Damis ne m'a laissé qu'un bien assez en désordre ; j'ai besoin de beau-

coup d'économie, & le séjour de Paris me ruineroit; mais je ne le regrette pas beaucoup ; car je ne le connois guere. Ah! vous voilà, Claudine, votre mari eſt-il revenu? A-t-il fait nos commiſſions?

CLAUDINE.

Avec votre parmiſſion, à qui parlez-vous donc, Madame?

Madame DAMIS.

A qui je parle? à vous, ma mie.

CLAUDINE.

Oh bian! il n'y a ici ni maître, ni maîtreſſe.

Madame DAMIS.

Comment me répondez-vous? Que dites-vous de ce diſcours, Chevalier.

LE CHEVALIER, *riant.*

Qu'il eſt ruſtique, & qu'il ſent le terroir: Eh! eh! eh!

CLAUDINE, *le contrefaiſant.*

Eh! eh! eh! comme il ricane.

LE CHEVALIER.

Couſine, penſez-vous qu'elle me raille?

Madame DAMIS.

Vous n'en pouvez pas douter.

LE CHEVALIER.

Eh donc! je conclus qu'elle eſt folle.

CLAUDINE.

Tenez, je vous parle à tous deux ; car vous ne ſçavez pas ce que vous dites, vous ne ſçavez pas le tu autem. Boutez-vous à votre devoir, honorez ma parſonne, traitez-moi de Madame, demandez-moi comment ſe porte ma ſanté, mettez au bout queuque coup de chapiau; & pis vous vairrais. Allons, commencez.

LE CHEVALIER.

Ce genre de folie eſt divertiſſant. Voulez-vous que je la complimente ?

Madame DAMIS.

Vous n'y ſongez pas, Chevalier : c'eſt une impertinente qui perd le reſpect ; & vous devriez la faire taire.

LE CHEVALIER.

Moi ! la faire taire ? arrêter la langue d'une femme ? un bataillon, encore paſſe.

CLAUDINE.

Ah ! ah ! ah ! par ma fiqué, ça eſt trop drôle.

Madame DAMIS.

Son mari me fera raiſon de ſon inſolence.

CLAUDINE.

Bon, mon mari ! eſt-ce que je nous ſoucions l'un de l'autre ? j'avons le bel air nous de ne nous voir quaſiment pas. Vous qui n'avez jamais quitté votre châtiau, cela vous paſſe ; auſſi bian que la vartu folichonne.

LE CHEVALIER.

Cette vertu folichonne m'enchante, ſon extravagance pétille d'invention : va, ma poule, va ; ſandis, je t'aime mieux folle que raiſonnable.

CLAUDINE.

Oh ! ceti-là vaut trop, ils ſont envars moi ce que j'ons fait envars mon homme ; ils me croyont le çarviau parclus : ne leur diſons rian ; vela Blaiſe qui viant.

SCÈNE IV.

BLAISE, COLETTE, COLIN, ARLEQUIN, *& les Acteurs précédens.*

Madame DAMIS.

VOILA ſon mari. Maître Blaiſe, expliquez-nous un peu le procédé de votre femme. A-t-elle perdu l'eſprit ? Elle ne me répond que des impertinences.

BLAISE, *après les avoir tous regardé.*

Parſonne ne ſalue. (*à Claudine.*) Leur as-tu dis l'héritage du biau-frere ?

CLAUDINE.

Non, mais j'ai bian tenu mon rang.

Madame

Madame DAMIS.

Mais, Blaise, faites donc réflexion que je vous parle.

BLAISE.

Prenez un brin de patience, Madame: comportez-vous doucement.

LE CHEVALIER, *d'un air sérieux.*

J'examine Blaise, sa femme est folle, je le crois à l'unisson.

BLAISE *à Arlequin.*

Noute laquais, dites à ces enfans qu'ils se carraint.

ARLEQUIN.

Carrez-vous enfans.

COLIN, *riant.*

Oh! oh! oh!

Madame DAMIS.

En vérité voilà l'aventure la plus singuliere que je connoisse.

BLAISE.

Ah ça, vous dites comme ça, Madame, que Madame vous a dit des impartinences. Pour réponse à ça, je vous dirai d'abord que ça se peut bian; mais je ne m'en embarrasse point; car je n'y prends ni n'y mets, je ne nous mêlons point du tracas de Madame. C'est peut-être que le respect vous a manqué. Enfin finale, accommodez-vous, Mesdames.

LE CHEVALIER.

Eh bien! Couſine, le vertigo n'eſt-il pas double ? Voyons les enfans, je les crois uniformes. Qu'en dites-vous, petite folle ?

ARLEQUIN.

Parlez ferme.

COLETTE.

Allez-y voir, vous n'avez rien à me commander.

LE CHEVALIER *à Colin.*

A vous la balle, mon fils : ne dérogez-vous point ?

ARLEQUIN.

Courage.

COLIN.

Laiſſez-moi en repos, mal-appris.

LE CHEVALIER.

Par-tout le même timbre. (*à Arlequin.*) Et toi, bélître ?

ARLEQUIN, *contrefaifant le Gaſcon.*

Je chante de même, c'eſt moi qui ſuis le précepteur de la famille.

BLAISE, *à part.*

Les vela bian ébaubis ; je m'en vais ranger tout ça. (*Haut.*) Madame Damis, acoutez-moi, tout ceci vous renvarſe la çarvelle, c'eſt pis qu'une egnime pour vous & voute couſin. Oh ! bian de cette egnime en veci la clef & la farrure. J'avions un frere, n'eſt-ce pas ?

LE CHEVALIER.

Nouvelle diviſion. Eh bien ! ce frere ?

BLAISE.

Il eſt parti.

LE CHEVALIER.

Dans quelle voiture ?

BLAISE.

Dans la voiture de l'autre monde.

LE CHEVALIER.

Eh bien ! bon voyage : mais changez-nous de vertigo, celui-ci eſt triſte.

BLAISE.

La fin en eſt plus drôle. C'eſt que, ne vous en déplaiſe, j'en avons hérité de cent mille francs, ſans compter les broutilles : & vela la preuve de mon dire ; *ſigné*, Rapin.

COLIN, *riant.*

Oh ! oh ! je ſerons Chevalier itou moi.

COLETTE.

J'allons porter le taffetas.

CLAUDINE.

Et an nous portera la queue.

ARLEQUIN.

Pour moi, je ne veux que la clef de la cave.

LE CHEVALIER, *à Madame Damis après avoir lu.*

Sandis ! le galant homme dit vrai, couſine ;

je connois ce Rapin, & sa signature ; voilà cent mille francs, c'est comme s'il en tenoit le coffre. Je les honore beaucoup ; & cela change la thèse.

Madame DAMIS.

Cent mille francs !

LE CHEVALIER.

Il ne s'en faut pas d'un sol. (*à Blaise.*) Monsieur, je suis votre serviteur, je vous fais réparation, vous êtes sage, judicieux & respectable. Quant à Messieurs vos enfans, je les aime : le joli Cavalier ! la charmante Demoiselle ! que d'éducation ! que de graces & de gentillesses !

CLAUDINE ET BLAISE.

Ah ! vous nous flattez trop.

BLAISE.

Cela vous plaît à dire, & à nous de l'entendre. Allons, enfans, tirez le pied, faites voute révérence avec un petit compliment de rencontre.

COLETTE, *faisant la révérence.*

Monsieur, vos graces l'emportont sur les nôtres, & j'avons encore plus de reconnoissance que de mérite.

Le Chevalier salue.

ARLEQUIN.

Et vous, Colin.

COLIN, *saluant.*

Monsieur, je sis de l'opinion de ma sœur : ce qu'elle a dit, je le dis.

ARLEQUIN.

Colin fait *bis.*

LE CHEVALIER.

On ne peut de répétitions plus spirituelles ; vous m'enchantez, je n'en ai point assez dit : cent mille francs, capdebious ! vous vous moquez, vous êtes trop modestes ; & si vous me fâchez, je vous compare aux astres tous tant que vous êtes.

BLAISE.

Femme, entends-tu les astres ?

LE CHEVALIER.

Quant à Madame, je la supplie seulement de me recevoir au nombre de ses amis, tout dangereux qu'il est d'obtenir cette grace ; car je n'en fais point le fin, elle possède un embonpoint, une majesté, un maffif d'agrément, qu'il est difficile de voir innocemment. Mais baste, il m'arrivera ce qu'il pourra, je suis accoutumé au feu ; mais je lui demande à son tour une grace. Me l'accordez-vous, belle personne ? (*Il lui prend la main qu'il fait semblant de vouloir baiser.*)

CLAUDINE.

Allons, vous n'êtes qu'un badin.

LE CHEVALIER.

Ne me refusez pas, je vous prie.

CLAUDINE.

Eh bian ! baisez ; ce n'est que des mains au bout du compte.

LE CHEVALIER, *la menant vers Madame Damis.*

Raccommodez-vous avec la cousine. Allons, Madame Damis, avancez : j'ai mesuré le terrein : à vous le reste. (*Tout bas ce qui suit.*) Ne résistez point, j'ai mon dessein ; lâchez-lui le titre de Madame.

CLAUDINE, *présentant la main à Madame Damis.*

Boutez dedans, Madame, boutez ; je ne sis point fâchée.

Madame DAMIS.

Ni moi, non plus, Madame Claudine : je suis ravie de votre fortune, & je vous accorde mon amitié.

CLAUDINE.

Je vous gratifions de la même, & je vous desirons bonne chance.

LE CHEVALIER.

Mettez une accolade, brochant sur le tout ; je vous prie : bon, voilà qui est bien. Alte-là maintenant, je requiers la permission de dire un mot à l'oreille de la cousine.

BLAISE.

Je vous parmettons de le dire tout haut.

ARLEQUIN.

Et moi itou ; mais, M. le Chevalier, où eſt mon compliment à moi qui ſuis le docteur de la maiſon ?

LE CHEVALIER.

Le docteur a raiſon, je l'oublioís: eh bien! va, je te trouve bouffon ; vante-toi de ma bienveillance, je t'en honore, & ta fortune eſt faite.

ARLEQUIN.

Grand-merci de la gaſconade.

LE CHEVALIER *tire à part Madame Damis, pour lui dire ce qui ſuit.*

Couſine, ſentez-vous mon projet ? Cette canaille a cent mille francs : vous êtes veuve, je ſuis garçon ; voici un fils, voilà une fille ; vous n'êtes pas riche, mes finances ſont modeſtes : les légitimes de la Garonne, vous les connoiſſez ; propoſons d'épouſer. Ce ſont des Villageois ; mais qu'eſt-ce que cela fait ? regardons le tout comme une intrigue paſtorale ; le mariage ſera la fin d'une Eglogue. Il eſt vrai que vous êtes noble ; moi, je le ſuis depuis le premier homme ; mais les premiers hommes étoient paſteurs : prenez donc le paſtoureau, & moi la paſtourelle. Ils ont cinquante mille

francs chacun ; couſine, cela fait de belles houlettes. En voulez-vous votre part ? Eh donc ! Colin eſt jeune, & ſa jeuneſſe ne vous meſſiéra pas.

Madame DAMIS.

Chevalier, l'idée me paroît aſſez ſenſée ; mais la démarche eſt humiliante.

LE CHEVALIER.

Couſine, ſavez-vous ſouvent de quoi vit l'orgueil de la Nobleſſe ? de ces petites hontes qui vous arrêtent. La belle gloire ! c'eſt la raiſon, cadédis : ainſi j'acheve. (*à Blaiſe & à ſa femme.*) Monſieur & Madame Blaiſe, ſi ces aimables enfans vouloient ſe promener un petit tour à l'écart, je vous ouvrirois une penſée qui me paroît piquante.

BLAISE.

Holà, Précepteur, boutez de la marge entre nous ; convarſez à dix pas. (*Les enfans ſe retirent, après avoir ſalué la compagnie qui les ſalue auſſi.*

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, Madame DAMIS, BLAISE, CLAUDINE.

LE CHEVALIER.

Revenons à nos moutons ; vous savez qui je suis, vous me connoissez depuis long-temps.

BLAISE.

Oh qu'oui, vous ne teniez pas trop de compte de nous dans ce temps-là.

LE CHEVALIER.

Oh! des sotises, j'en ai fait dans ma vie tant & plus ; oublions cela. Vous savez donc qui je suis : le cousin Damis avoit épousé la cousine, j'ai l'honneur d'être Gentilhomme, estimé, personne n'en doute : je suis dans les troupes, je ferai mon chemin, sandis ; & rapidement, cela s'ensuit. Je n'ai qu'un aîné, le Baron de Lydas, un Seigneur languissant, un cazanier incommodé du poumon, il faut qu'il meure, & point de lignée ; j'aurai son bien, cela est net. D'un autre côté, voilà Madame Damis, veuve de qualité, jeune & charmante ; ses facultés, vous les savez ; bonne seigneurie, grand château, ancien comme le temps, un

peu délabré, mais on le maçonne. Or elle vient de jetter sur M. Colin un regard, que si le défunt en avoit vu la friponnerie, je lui en donnois pour dix ans de tremblement de cœur : ce regard, vous l'entendez, camarade.

BLAISE.

Oh dame ! noute fils, c'eſt une petite face auſſi bian trouſſée qu'il y en ait.

LE CHEVALIER.

Vous y êtes, & la couſine rougit.

Madame DAMIS.

En vérité, Chevalier, vous êtes un indiſcret.

BLAISE.

Oh ! il n'y a pas de mal à ça, Madame ; ça eſt grandement naturel.

CLAUDINE.

Oh ! pour ça; faut avouer que Colin eſt biau : n'en dit par-tout qu'il me reſſemble.

Madame DAMIS.

Beaucoup.

LE CHEVALIER.

Je le garantis beau, je vous ſoutiens plus belle.

BLAISE.

Oui, oui, Madame eſt prou gentille ; mais je ne voyons rian de ça moi ; car ce n'eſt que ma femme : pourſuivez.

LE CHEVALIER.

Je vous disois donc, que Madame a regardé M. Colin, qu'elle le parcouroit en regardant, & sembloit dire : *Que n'êtes-vous à moi, le petit bon homme ! Que vous seriez bien mon fait ?* Là-dessus, je me suis mis à regarder Mademoiselle Colette, la Demoiselle en même temps a tourné les yeux dessus moi ; tourner les yeux dessus quelqu'un, rien n'est plus simple, ce semble ; cependant du tournement d'yeux dont je parle, de la beauté dont ils étoient, de ses charmes & de sa douceur, de l'émotion que j'ai sentie, ne m'en demandez point de nouvelles, voyez-vous ; l'expression me manque, je n'y comprends rien. Est-ce votre fille, est-ce l'amour qui m'a regardé ? je n'en sais rien, ce sera ce que l'on voudra : je parle d'un prodige, je l'ai vu, j'en ai fait l'épreuve, & n'en réchaperai point. Voilà toute la connoissance que j'en ai.

BLAISE.

Par la jarnigué, ça est marveilleux ; mais voyez donc cette petite masque !

CLAUDINE.

Ah ! M. Blaise, alle a deux pruniaux bian malins.

BLAISE.

Que faire à ça, ce sont les mians tous brandis.

Madame DAMIS.

De beaux yeux ſont un grand avantage.

LE CHEVALIER.

Oui, pour qui les porte, j'en conviens ; mais qui les voit en paie la façon : & je me ſerois bien paſſé que M. Blaiſe eût donné copie des ſiens à ſa fille.

BLAISE.

Pardi tenez, j'avons quaſi regret d'avoir comme ça baillé note mine à nos enfans, puiſque ça vous tracaſſe.

LE CHEVALIER.

Homme d'honneur, ce que vous dites eſt touchant ; mais il eſt un moyen.

CLAUDINE.

Lequeul ?

LE CHEVALIER.

Le titre de votre gendre me ſortiroit d'embarras, par exemple ; & moyennant le nom de bru, la couſine guériroit. Je vous ai dit le mal, je vous montre le reméde.

BLAISE.

Madame, êtes-vous d'avis que nous les guariſſions ?

LE CHEVALIER.

Belle mere, ne bronchez pas, je me retiens pour votre fille ; ne rebutez pas les deſcendans que je vous offre, prenez place dans l'Hiſtoire.

CLAUDINE, *à part.*

Queu plaiſir ! (*haut*). Oh bian ! je nous accordons à tout, pouvu que Madame n'aille pas dire que ce mariage n'eſt pas de niveau avec elle.

BLAISE.

Oh ! morguenne, tout va de plein pied ici ; il n'y a ni à monter, ni à deſcendre, voyez-vous.

LE CHEVALIER.

Couſine, répondez, faites voir la modeſtie de vos ſentimens.

Madame DAMIS.

Puiſque vous avez découvert ce que je penſois, je n'en ferai plus de myſtere : je ſouſcris à tout ce que vous ferez, on ſera content de mes manieres ; je ſuis née ſimple & ſans fierté, & votre fils m'a plu, voilà la vérité.

LE CHEVALIER.

Repartez, beau-pere.

BLAISE.

Touchez-là, mon gendre ; allons ma bru, ça vaut fait : j'acheterons de la nobleſſe, alle ſera toute neuve, alle en durera plus longtemps, & ſoutiaura la vôtre qui eſt un peu uſée. Pour ce qui eſt d'en cas d'à préſent, allez prendre un doigt de collation, Madame Claudine : menez-les voir cheux nous, & dites à noute laquais qu'il arrive pour me parler. Je

l'attends ici, faites itou avertir les violoneux, car je veux de la joie.

Le Chevalier donne la main aux Dames, après avoir salué Blaise.

SCÈNE VI.

BLAISE *se promene en se carrant.*

PARLONS un peu seul, car à cette heure que je sis du biau monde, faut avoir de grandes réflexions à cause de mes grandes affaires. Allons, rêvons donc tout en nous promenant. (*Il rêve.*) Un pere de famille a bian du souci; & c'est une mauvaise graine que des enfans. Drès que ça est grand, ça veut tâter de la noce; stapendant on a un rang qui brille, des équipages qui clochont toujours, des laquais qui grugeont tout; & sans ce tintamarre-là, on ne sauroit vivre. Les petites gens sont bian heureux. Mais il y a une bonne coutume: An emprunte aux Marchands, & an ne les paie point, ça soutient un ménage. Stapendant il m'est avis que je faisons un métier de fous, nous autres honnêtes gens.... Mais vela noute Fiscal qui viant: je li devons de l'argent; mais il n'y a rien à faire, je savons mon devoir.

SCÈNE VII.

LE FISCAL, BLAISE.

LE FISCAL.

BONJOUR, Maître Blaise.

BLAISE.

Serviteur, noute Fiscal : Mais appellez-moi Monsieur Blaise ; ça m'appartiant.

LE FISCAL, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! j'entends ; votre fortune a haussé vos qualités. Soit, M. Blaise, je me réjouis de votre aventure, vos enfans viennent de me l'apprendre ; je vous en fais compliment, & je vous prie en même temps de me donner les cinquante francs que vous me devez depuis un mois.

BLAISE.

Ça est vrai, je reconnois la dette ; mais je ne saurois la payer, ça me seroit reproché.

LE FISCAL.

Comment ! vous ne sauriez me payer ? Pourquoi ?

BLAISE.

Parce que ça n'est pas daigne d'une parsonne de ma compétence ; ça me tourneroit à confusion.

LE FISCAL.

Qu'appellez-vous confusion! Ne vous ai-je pas donné mon argent?

BLAISE.

Eh bian oui, je ne vais point à l'encontre; vous me l'avez baillé, je l'ons reçu, je vous le dois, je vous ai baillé mon écrit, vous n'avez qu'à le garder: venez de jour à autre me demander votre dû, je ne l'empêche point; je vous remettrons, & pis vous revianrez, & pis je vous remettrons, & par ainsi de remise en remise le temps se passera honnêtement: vela comme ça se fait.

LE FISCAL.

Mais est-ce que vous vous moquez de moi?

BLAISE.

Mais morgué, boutez-vous à ma place. Voulez-vous que je me parde de réputation pour cinquante chétifs francs? ça vaut-il la peine de passer pour un je ne sais qui en payant? Pargué encore faut-il acouter la raison. Si ça se pouvoit sans tourner au préjudice de mon état, je le ferions de bon cœur; j'ons de l'argent, tenez, en vela. Il m'est bian parmis d'en bailler en emprunt, ça se pratique; mais en paiement, ça ne se peut pas.

LE FISCAL, *à part.*

Oh! oh! voici mon affaire. (*haut.*) Il vous est permis d'en prêter, dites-vous?

BLAISE.

Oh! tout-à-fait parmis.

LE FISCAL.

Effectivement le privilége eſt noble, & d'ailleurs il vous convient mieux qu'à un autre ; car j'ai toujours remarqué que vous êtes naturellement généreux.

BLAISE, *riant & ſe rengorgeant.*

Eh! eh! oui, pas mal, vous tournez bian ça. Faut nous cajoler, nous autres gros Monſieurs ; j'avons en effet de grands mérites, & des mérites bian commodes ; car ça ne nous coûte rian ; an nous les baille, & pis je les avons ſans les montrer : vela toute la çarimonie.

LE FISCAL.

Je prévois que vous aurez beaucoup de ces vertus-là, M. Blaiſe.

BLAISE *lui donne un petit coup ſur l'épaule.*

Ça eſt vrai, M. le Fiſcal, ça eſt vrai. Mais morgué vous me plaiſez.

LE FISCAL.

Bien de l'honneur à moi.

BLAISE.

Je ne dis pas que non.

LE FISCAL.

Je ne vous parlerai plus de ce que vous me devez.

BLAISE.

Si fait da, je voulons que vous nous en parliez ; faut-il pas que je vous amuſions.

LE FISCAL.

Comme vous voudrez: je ſatisferai là-deſſus à la dignité de votre nouvelle condition, & vous me paierez quand il vous plaira.

BLAISE.

Chiquet à chiquet, dans quelques dizaines d'années.

LE FISCAL.

Bon, bon, dans cent ans ; laiſſons cela. Mais vous avez l'ame belle, & j'ai une grace à vous demander, qui eſt de vouloir bien me prêter cinquante francs.

BLAISE.

Tenez, Fiſcal, je ſuis ravi de vous ſarvir, prenez.

LE FISCAL.

Je ſuis honnête homme ; voici votre billet que je déchire, me voilà payé.

BLAISE.

Vous voilà payé, Fiſcal ? jarnigué, ça eſt bian malhonnête à vous ; morgué, ce n'eſt pas comme ça qu'on triche l'honneur des gens de ma ſorte ; c'eſt un affront.

LE FISCAL.

Ah, ah, ah ! l'original homme ! avec ſes mérites qui ne lui coûteront rien.

SCÈNE VIII.

BLAISE, ARLEQUIN ET SES ENFANS.

BLAISE.

PAR la ſanguienne, il m'a vilainement attrappé là ; mais je l'y revaudrai.

ARLEQUIN.

Monſieur, que vous plaît-il de moi ?

BLAISE.

Il me plaît que vous bailliez une petite leçon de bonne maniere à nos enfans: dreſſez-les un petit brin ſelon leur qualité, à celle fin qu'ils puiſſent tantôt batifoler à la grandeur, ſuivant les balivarnes du biau monde ; vous ferez bian ça ?

ARLEQUIN.

Eh qu'oui, j'ai ſifflé plus de vingt linotes en ma vie, & vos enfans auront bien autant de mémoire.

COLIN.

Papa, je n'irons donc pas trouver la compagnie ?

ARLEQUIN.

Dites Monſieur, & non papa.

COLIN.

Monsieur! est-ce que ce n'est pas mon pere?

BLAISE.

N'importe, petit garçon; faites ce qu'on vous dit.

COLETTE.

Et moi, papa... dis-je, Monsieur, irons-je?..

BLAISE.

Ecoutez tous deux ce qu'il vous dira auparavant; & pis venez, quand vous saurez la politesse; car je vous marie tous deux, voyez-vous?

COLIN.

Oh, oh! vela qui est bon; j'aime le mariage, moi: & je serai l'homme de qui?

BLAISE.

De Madame Damis.

COLIN, *en se frottant les mains.*

Tatigué, que j'allons rire.

ARLEQUIN.

Ce transport est bon, je l'approuve; mais le geste n'en vaut rien, je le casse.

COLETTE *à Arlequin.*

Et moi, mon bon Monsieur, qui est-ce qui me prend?

BLAISE.

Monsieur le Chevalier.

COLETTE.

Eh bian, tant mieux, je ſerai Chevaliere.

BLAISE.

Je vais toujours devant. Commencez la leçon, & faites vîtes.

ARLEQUIN.

Allons, étudions.

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, COLIN, COLETTE.

ARLEQUIN.

LAISSEZ-MOI me recueillir un moment. (*à part.*) Qu'eſt-ce que je leur dirai ? Je n'en ſais rien ; car pour du beau monde, je n'en ai vu que dans les rues en paſſant ; voilà tout le monde que je ſais. N'importe, je me ſouviens d'avoir vu faire l'amour ; j'entendis quelques paroles, en voilà aſſez. (*tout haut.*) Ah ça, approchez. Comme ainſi ſoit, qu'il n'eſt rien de ſi beau que les ſimilitudes, commençons doctement par-là. Prenez, M. Colin, que vous êtes l'amant de Mademoiſelle Colette ; parlez-lui d'amour, & elle vous répondra ; voyons.

COLIN *faute de joie.*

Parlez donc, Mademoiſelle, vous vela donc?

COLETTE.

Oui, Monſieur, me voilà. De quoi s'agit-il?

COLIN.

Il s'agit, Mademoiſelle, qu'il y a bian des nouvelles.

COLETTE.

Et queulles, Monſieur?

COLIN.

C'eſt que la biauté de votre perſonne, car il ne faut pas tant de préambule, & c'eſt ce qui fait d'abord que je vous veux pour femme. Qu'eſt-ce qu'on dit à ça?

COLETTE.

Je dis qu'il en arrivera ce qu'il pourra; mais que votre diſcours me hauſſe la couleur, parce que je n'avons pas la coutume d'entendre prononcer les choſes que vous mettez en avant.

ARLEQUIN.

Ah! cela va couci, couci.

COLIN.

Ça eſt vrai, Mademoiſelle, mais vous ſerez pu accoutumée à la ſeconde fois qu'à la premiere, & de fois en fois, vous vous y accoutumerez tout-à-fait. (*à Arlequin.*) Fais-je bien?

ARLEQUIN.

J'apperçois quelque choſe de ruſtique dans les dernieres lignes de votre compliment.

COLETTE.

Mais oui, il m'eſt avis qu'il y a d'abord galopé de l'amour au mariage.

COLIN.

C'eſt que je ſuis hâtif, mais j'irai le pas. Je ne dirai pas que vous ſerez ma femme : mais ça n'empêchera pas que je ne ſois voute homme.

COLETTE.

Eh bian, le vela encore embarbouillé dans les épouſailles.

COLIN.

Morgué, c'eſt que cette noce eſt friande & mon eſprit va toujours trotant envars elle.

ARLEQUIN.

Vous avez le goût d'un épaiſſeur....

COLIN.

Bon, bon, laiſſons tout cela; tenez, je m'en vas, je n'aime pas â être à l'école : je parlerai à l'aventure, laiſſez venir Madame Damis : pis qu'alle eſt veuve, alle me fera mieux ma leçon que vous. Adieu, mijaurée; je vous ſalue, noute Magiſter.

SCÈNE X.

ARLEQUIN, COLETTE.

ARLEQUIN.

VELA une éducation qui m'a coûté bien de la peine ; achevons la vôtre, Mademoiſelle. Premiérement, je crois qu'il a raiſon, quand il vous appelle une mijaurée.

COLETTE.

Et pardi, il n'y a qu'à dire, je ſerai pu hardie ; car je me retians à cette heure-ci : tenez, ce n'étoit que mon frere, qui m'en contoit ; dame, ça n'afriole pas. Mais M. le Chevalier, c'eſt une autre hiſtoire ; ſa mine me plaît ; vous varrez, vous varrez comme ça me démene le cœur. Voulez-vous que je lui diſe, que je l'aime ? Ça me fera biaucoup de plaiſir.

ARLEQUIN.

Prrrr... comme elle y va : tout le ſang de la famille court la poſte ; patience, mon écoliere, je vous diſois donc quelque choſe : où en étions-nous ?

COLETTE.

A l'endroit où j'étois une mijaurée.

ARLEQUIN.

Tout juſte, & je concluois.... mais je ne

ne conclus plus rien ; j'ajouterai seulement ce qui s'ensuit. Quand les révérences seront faites, vous aurez une certaine modestie, qui sera relevée d'une certaine coquetterie....

COLETTE.

Je boutrai une pincée de chaque sorte, n'est-ce pas ?

ARLEQUIN.

Fort bien. Vous serez.... timide.

COLETTE.

Hélas ! Pourquoi ?

ARLEQUIN.

Timide & galante.

COLETTE.

Ah ! j'entends : je boutrai de ça qui ne dit rian, & qui n'en pense pas moins.

ARLEQUIN, *à part.*

L'aimable enfant ! elle entend ce que je lui dis ; & moi, je n'y comprends rien. (*tout haut*) Le Chevalier continuera ; d'abord il ne sera que poli, petit à petit il deviendra tendre.

COLETTE.

Et moi, qui le verrai venir, je m'avancerai à l'avenant.

ARLEQUIN.

Elle veut toujours avancer.

COLETTE.

Je lui baillerai bonne espérance, & je

pardrai mon cœur à proportion que j'aurai le ſian.

ARLEQUIN.

Ma foi, vous y êtes.

COLETTE.

Oh ! laiſſez-moi faire ; je ſçaurai bian petit à petit manquer de courage, & pis en manquer encore davantage, & pis enfin n'en avoir pus.

ARLEQUIN.

Il n'y a plus d'enfans, Mademoiſelle, vous dira-t-il en vous abordant, vous voyez le plus humble des vôtres.

COLETTE.

Et moi, je vous remarcie de votre humilité, ce li ferai-je.

ARLEQUIN.

Que vous êtes aimable ! qu'on a de plaiſir à vous contempler, ajoutera-t-il, en penchant la tête ! Qu'il ſeroit heureux de vous plaire ! & qu'un cœur qui vous adore goûteroit d'admirables félicités ! Ah ! ma chere Demoiſelle, quel tas de charmes ! que d'appas ! que d'agrémens ! votre perſonne en fourmille, ils ne ſavent où ſe mettre. Souriez mignardement là-deſſus. (*Colette ſourit.*) Ah, ma Déeſſe ! puis-je eſpérer que vous aurez pour agréable la tendreſſe de votre amant ? Re-

gardez-moi honteuſement, du coin de l'œil, à préſent.

COLETTE, *l'imitant.*

Comme ça ?

ARLEQUIN.

Bon. Ah ! qu'eſt-ce que c'eſt cela ? Vous me lorgnez d'une maniere qui me tranſporte. Eſt-ce que vous m'aimeriez ? Répondez. Je ne veux qu'un pauvre petit mot. Soupirez, à préſent.

COLETTE.

Bian fort ?

ARLEQUIN.

Non, d'un ſoupir étouffé.

COLETTE.

Ah !

ARLEQUIN.

Oh ! après ce ſoupir-là, il deviendra fou, il ne dira plus que des extravagances : quand vous verrez cela, vous vous rendrez ; vous lui direz : Je vous aime.

COLETTE.

Tenez, tenez, le vela qui viant : je parie qu'il va me faire repaſſer ma leçon. Dame, je ſais où il me faut rendre, à cette heure.

ARLEQUIN.

Adieu donc, je vous mets la bride ſur le cou. (*à part.*) Ouais, je crois que mon cœur a cru que je parlois ſérieuſement.

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, COLETTE, ARLEQUIN.

LE CHEVALIER *à Arlequin.*

MON ami, tu fais ici la pluie & le beau temps ; fais durer le dernier, je t'en prie ; je suis né reconnoissant.

ARLEQUIN.

Mettez-vous en chemin, je vous promets le plus beau temps du monde. (*Il se retire.*)

SCÈNE XII.

LE CHEVALIER, COLETTE.

LE CHEVALIER.

J'AI quitté la compagnie : je n'ai pu, Mademoiselle, résister à l'envie de vous voir : j'ai perdu mon cœur, une charmante personne me l'a pris, cela m'inquiéte, & je viens lui demander ce qu'elle en veut faire. N'êtes-

vous pas la recéleuſe ? donnez-m'en des nouvelles, je vous prie.

COLETTE, *à part.*

Oh ! piſqu'il a perdu ſon cœur, nous ne bataillerons pas long-temps. (*haut.*) Monſieur, pour ce qui eſt de votre cœur, je ne l'avons pas vu : ſi vous me diſiez la parſonne qui l'a prins, on varroit ça.

LE CHEVALIER.

Vous ne la connoiſſez donc pas ?

COLETTE, *faiſant la révérence.*

Non, Monſieur ; je n'avons pas cet honneur-là.

LE CHEVALIER.

Vous ne la connoiſſez pas ? Eh, cadedis, je vous prends ſur le fait : vous portez les yeux de celle qui m'a fait le vol.

COLETTE, *à part.*

Je le vois venir, le malicieux. (*haut.*) Monſieur, c'eſt pourtant mes yeux que je porte ; je n'empruntons ceux-là de parſonne.

LE CHEVALIER.

Parlez, ne vous voyez-vous jamais dans le cryſtal de vos fontaines ?

COLETTE.

Oh, ſi fait, queuquefois en paſſant.

LE CHEVALIER.

Patience, eh, qu'y voyez-vous ?

COLETTE.

Eh mais, je m'y vois.

LE CHEVALIER.

Eh donc, voilà ma friponne.

COLETTE, *à part.*

Hélas! il ſera bientôt mon fripon itou.

LE CHEVALIER.

Que répondez-vous à ce que je dis?

COLETTE.

Dame, ce qui eſt fait eſt fait. Votre cœur eſt venu à moi, je ne l'y dirai pas de s'en aller, & on ne rend pas cela de la main à la main.

LE CHEVALIER.

Me le rendre! quand vous avez tiré deſſus, quand vous l'avez incendié, qu'il ſe portoit bien, & que vous l'avez fait malade! Non, ma toute belle, je ne veux point d'un incurable.

COLETTE.

Queu pitié que tout ça! comment ferai-je donc?

LE CHEVALIER.

Ne vous effrayez point: ſans crier au meurtre, je trouve un expédient; vous m'avez maltraité le cœur, faites les frais de ſa guériſon: j'attendrai, je ſuis accommodant, le vôtre me ſervira de nantiſſement, je m'en contente.

COLETTE.

Oui-dà! vous êtes bian fin : ſi vous l'aviez une fois, vous me le garderiez peut-être.

LE CHEVALIER.

Je vous le garderois ! vous ſentez donc cela, mignonne? Une légion de cœurs, ſi je vous les donnois, ne paieroit pas cette expreſſion affectueuſe. Mais, achevez, vous êtes naïve ; développez-vous ſans façon, dites le vrai; vous m'aimez ?

COLETTE.

Oh ! ça ſe peut bian; mais il n'eſt pas encore temps de le dire.

LE CHEVALIER.

Je me mettrois à genoux devant ces paroles, je les ſavoure, elles fondent comme le miel; mais donc quand ſera-t-il temps de tout dire ?

COLETTE.

Allez, allez toujours, je vous garde ça quand je vous varrai dans le tranſport.

LE CHEVALIER.

Faites donc vîte ; car il me prend.

COLETTE.

Oh, je ne le veux pas lors, retournons où nous étions. Vous me demandez mon cœur ; mais il eſt tout neuf, & le vôtre a peut-être ſarvi ?

LE CHEVALIER.

Le mien, poupone ! Savez-vous ce qu'on en dit dans le monde, le nom qu'on lui donne ? On l'appelle l'indomptable.

COLETTE.

Il a donc perdu son nom, maintenant?

LE CHEVALIER.

Il ne lui en reste pas une syllabe, vos beaux yeux l'ont dépouillé de tout : je le renonce, & je plaide à présent pour en avoir un autre.

COLETTE.

Et moi, qui ne sais pas plaider, vous varrez que je pardrai cette cause-là.

LE CHEVALIER, *la regardant.*

Gageons, ma poule, que l'affaire est faite.

COLETTE, *à part.*

Je crois que voici l'endroit de le regarder tendrement. (*Elle le regarde.*)

LE CHEVALIER.

Je vous entends, mon ame; ce regard-là décide ; je triomphe, je suis vainqueur. Mais faites doucement; la victoire m'étourdit, je m'égare, la tête me tourne, ménagez-moi, je vous prie.

COLETTE, *à part.*

Vela qui est fait, il est fou, ça doit me gagner, faut que je parle.

LE CHEVALIER.

Le papa vous donne à moi; ſignez, paraphez la donation, dites que je vous plais.

COLETTE.

Oh, pour ça oui! vous me plaiſez, n'y a que faire de pataraphe à ça.

LE CHEVALIER.

Vous me raviſſez ſans me ſurprendre: mais voici Madame Damis & le beau-frere: nos affaires ſont faites, ils viennent convenir des leurs. (*à part.*) Retirons-nous. (*Colette ſort.*)

SCÈNE XIII.

Madame DAMIS, COLIN, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

JUSQU'AU revoir. M. Colin, vous aime-t-on?

COLIN.

Je ſommes ici pour voir ça.

LE CHEVALIER.

Achevez donc.

SCÈNE XIV.

Madame DAMIS, COLIN.

COLIN, *à part.*

TACHONS de bian dire. (*haut.*) Madame, il eſt vrai que l'honneur de voir voute biauté eſt une choſe ſi admirable, que par rapport à noute mariage, dont ce que j'en dis, n'eſt pas que j'en parle; car mon amitié, dont je ne dis mot; mais... Tenez, je m'embarbouille dans mon compliment, parlons à la franquette; il n'y a que les mots qui faiſont les paroles; j'allons être mariés enſemble, ça me réjouit: ça vous rend-il gaillarde?

Madame DAMIS, *riant.*

Il parle un aſſez mauvais langage; mais il eſt amuſant.

COLIN.

Il eſt vrai que je ne ſavons pas l'oſtographe; mais morgué, je ſommes tout-à-fait drôle. Quand je ris, c'eſt de bon cœur; quand je chante, c'eſt pis qu'un marle, & des chanſons, j'en ſavons plein un boiſſiau: c'eſt toujours moi qui mene le branle, & pis je ſaute comme un cabri, & boute & t'en

auras, toujours le pied en l'air, n'y a que moi qui tiant, hors Maturaine, dà, qui eſt auſſi une ſauteuſe, haut comme une parche. La connoiſſez-vous? C'eſt une bonne criature, & moi auſſi: tenez, je prends le temps comme il viant, & l'argent pour ce qu'il vaut. Parlons de vous. Je ſis riche, vous êtes belle, je vous aime bian, tout ça rime enſemble: comment me trouvez-vous?

Madame DAMIS.

Il ne vous manque qu'un peu d'éducation, Colin.

COLIN.

Morgué, l'appétit ne me manque pas toujours, c'eſt le principal; & pis cette éducation, à quoi ça ſart-il? Eſt-ce qu'on en aime mieux? Je gage que non. Marions-nous: vous en varrez la preuve: vela parler, ça.

Madame DAMIS.

Je crois que vous m'aimerez: mais écoutez, Colin; il faudra vous conformer un peu à ce que je vous dirai; j'ai de l'éducation, moi, & je vous mettrai au fait de bien des choſes.

COLIN.

Bian entendu; mais avec la parmiſſion de votre éducation, dites-moi, ſuis-je pas aimable?

Madame DAMIS.

Assez.

COLIN.

Assez ! c'est comme qui diroit beaucoup ; mais c'est que la confusion vous rend le cœur chiche ; baillez-moi votre main, que je la baise, ça vous mettra pus en train. (*Il lui baise la main.*)

Madame DAMIS.

Doucement, Colin, vous passez les bornes de la bienséance.

COLIN.

Dame, je vais mon train, moi, sans prendre garde aux bornes : mais, morgué, dites-moi de la douceur.

Madame DAMIS.

Cela ne se doit pas.

COLIN.

Et bian, ça se prête, & je sis bon pour vous le rendre.

Madame DAMIS.

En vérité, l'amour est un grand maître ! il a déja rendu ses simplicités agréables.

COLIN.

Bon, vela une belle bagatelle, voirement vous en varrez bian d'autres.

SCÈNE XV.

MADAME DAMIS, COLIN, CLAUDINE, BLAISE, ARLEQUIN, LE CHEVALIER, COLETTE, GRIFFET.

(*On entend les Violons.*)

LE CHEVALIER, *après avoir donné la main à Claudine.*

EH bien, mes amis ! êtes-vous tous d'accord ?

COLIN.

Alle me trouve gaillard, & alle dit qu'alle eſt bian contente. Mais vela des Violoneux !

BLAISE.

Oui, c'eſt une petite politeſſe que je faiſons à ma bru, comme un reſte de collation.

LE CHEVALIER.

Et le Contrat ? Sandis, c'eſt le repos de l'amour honnête : où ſe tient le Notaire ?

BLAISE.

Il va venir, divartiſſons-nous en l'attendant : allons, Violons, courage.

(*La Féte ſe fait ; & dans le milieu de la Féte on apporte une Lettre à Blaiſe, qui dit :*) Eh ! vela le Clerc de noute Procureur ! Qu'eſt-ce, M. Griffet ? Qu'y-a-t-il de nouviau ?

GRIFFET.

Liſez, Monſieur.

BLAISE.

Tenez, mon gendre, dites-moi l'écriture.

LE CHEVALIER *lit.*

J'ai cru devoir vous avertir que Monſieur Rapin fit hier banqueroute ; & que l'état dans lequel il laiſſe ſes affaires, fait juger qu'il paſſe en pays étranger. Il doit à pluſieurs perſonnes, & ne laiſſe pas un ſol. J'ai pris toutes les meſures convenables en pareil cas : j'y ſuis intéreſſé moi-même ; mais je ne vois nulle eſpérance. Mandez-moi cependant ce que vous voulez que je faſſe ; j'attends votre réponſe, & ſuis.

LE CHEVALIER, *pliant la Lettre, dit à Blaiſe :*

Blaiſe, mon ami, il ne me reſte plus qu'à vous répéter ce que le Procureur a mis au bas de ſa miſſive (*En lui rendant la Lettre.*) Et ſuis. Car les articles de notre Contrat ſont paſſés en Pays étrangers, actuellement ils courent la poſte. Adieu, Colette, je vous quitte avec douleur.

COLETTE.

Vela donc cet homme qui me vouloit bailler tout un régiment de cœurs ?

LE CHEVALIER.

Le régiment, le Banqueroutier le réforme, il emporte la Caisse.

ARLEQUIN.

Ma foi, ce n'est pas grand dommage ; mauvaise milice que tout cela, qui ne vaut pas le pain d'amunition.

LE CHEVALIER.

Je t'entends, faquin.

Madame DAMIS.

Allons, M. le Chevalier ; donnnez-moi la main, retirons-nous, car il se fait tard.

ARLEQUIN.

Bon soir, la Cousine ; adieu, le Cousin : mes complimens à vos aïeux, à cause du bon sens qu'ils vous ont laissé.

COLIN.

Pardi, c'est une accordée de pardue : tu me quittes, je te quitte, & vive la joie. Dansons, Papa.

ARLEQUIN.

Sieur Blaise, vous m'avez pris sur le pied de cent écus par an ; il y a un jour que je suis ici : calculons, & payez, je parts.

BLAISE.

Femme, à quoi penſes-tu ?

CLAUDINE.

Je penſe que vela bien des équipages de chûs, & des caſaques de reſte.

BLAISE.

Et moi, je penſe qu'il y a encore du vin dans le pot & que j'allons le boire. Allons, enfans, marchez. (*à Arlequin*) Venez boire itou, vous, bon voyage après, & pis, adieu le biau monde.

Fin de la Comédie.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *l'Héritier de Village*, Comédie d'un Acte, qui peut être imprimée. A Paris, le 3 Mars 1727. BLANCHARD.

J'AI lu par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *le nouveau Théatre Italien* : j'ai examiné en particulier les différentes Pieces qui le compoſent, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris, ce 3 Novembre 1728.

DANCHET.

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HAZARD:

COMEDIE

EN TROIS ACTES,

Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le 23 Janvier 1730.

A PARIS.

Chez BRIASSON, Libraire, rue Saint Jacques, à la Science.

PIÉCES DU THÉATRE ITALIEN *de M.* DE MARIVAUX, *qui se vendent chez le même Libraire.*

Arlequin poli par l'Amour, Comédie.
La Surprise de l'Amour, Comédie.
La double Inconstance, Comédie.
Le Prince travesti, Comédie.
La Fausse Suivante, Comédie.
L'Isle des Esclaves, Comédie.
L'Héritier de Village, Comédie.
Le Jeu de l'Amour & du Hazard, Comédie.

Le même Libraire vend aussi :

Le Théâtre Italien, ou Recueil général de toutes les Comédies & Scénes Françoises, représentées par les Comédiens Italiens du Roi, avec les airs gravés, & les Figures à chaque Comédie, par Gherardi, *in*-8°. 6 *vol. Figures.* 1741.

Le nouveau Théâtre Italien, ou Recueil des Piéces représentées par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, depuis leur établissement en 1716, jusqu'à présent : avec les airs des Vaudevilles gravés à la fin de chaque Volume. 10 *vol. in*-12. 1753.

Les Parodies du Théâtre Italien, avec les airs gravés. 4 *vol. in*-12. 1738.

Le Théâtre de Mlle. Barbier. *in*-12. 1745.

Le Théâtre de M. Brueys. *in*-12. 3 *vol.* 1735.

Le Théâtre de MM. Brueys & Palaprat. *in*-12. 5 *vol.* Paris. 1756.

Les Oeuvres de M. du Fresny. *in*-12. 4 *vol.* 1747.

Les Œuvres de M. Autreau, avec les airs gravés. *in*-12. 4 *vol.* 1749.

Les Comédies de M. de Moliere. *in*-4°. 6 *vol. fig. in*-12. 8 *vol. ou in*-8°. 4 *vol. fig.*

ACTEURS.

M. ORGON.

MARIO.

SILVIA.

DORANTE.

LISETTE, *Femme-de-chambre de Silvia.*

ARLEQUIN, *Valet de Dorante.*

UN LAQUAIS.

La Scéne eſt à Paris.

LE JEU DE L'AMOUR ET DU HAZARD.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

MAIS, encore une fois, de quoi vous mêlez-vous? Pourquoi répondre de mes sentimens?

LISETTE.

C'eſt que j'ai cru que dans cette occaſion-ci, vos ſentimens reſſembleroient

à ceux de tout le monde. Monsieur votre pere me demande si vous êtes bien-aise qu'il vous marie; si vous en avez quelque joie : Moi, je lui réponds qu'oui; cela va tout de suite; & il n'y a peut-être que vous de fille au monde, pour qui ce *oui*-là ne soit pas vrai : le *non* n'est pas naturel.

SILVIA.

Le *non* n'est pas naturel ! quelle sotte naïveté ! Le mariage auroit donc de grands charmes pour vous ?

LISETTE.

Eh bien, c'est encore *oui*, par exemple.

SILVIA.

Taisez-vous; allez répondre vos impertinences ailleurs; & sçachez que ce n'est pas à vous à juger de mon cœur par le vôtre.

LISETTE.

Mon cœur est fait comme celui de tout le monde. De quoi le vôtre s'avise-t-il de n'être fait comme celui de personne ?

SILVIA.

Je vous dis que si elle osoit, elle m'appelleroit une originale.

LISETTE.

Si j'étois votre égale, nous verrions.

SILVIA.

Vous travaillez à me fâcher, Lisette.

LISETTE.

Ce n'est pas mon dessein. Mais dans le fond, voyons; quel mal ai-je fait de dire à Monsieur Orgon que vous étiez bien-aise d'être mariée?

SILVIA.

Premiérement, c'est que tu n'as pas dit vrai; je ne m'ennuie pas d'être fille.

LISETTE.

Cela est encore tout neuf.

SILVIA.

C'est qu'il n'est pas nécessaire que mon pere croye me faire tant de plaisir en me mariant, parce que cela le fait agir avec une confiance qui ne servira peut-être de rien.

LISETTE.

Quoi! vous n'épouserez pas celui qu'il vous destine?

SILVIA.

Que sçai-je? peut-être ne me conviendra-t-il point; & cela m'inquiéte.

LISETTE.

On dit que votre futur est un des plus honnêtes hommes du monde; qu'il est bien fait, aimable, de bonne mine; qu'on ne peut pas avoir plus d'esprit;

qu'on ne ſçauroit être d'un meilleur caractere : que voulez vous de plus ? Peut-on ſe figurer de mariage plus doux, d'union plus délicieuſe ?

SILVIA.

Délicieuſe ! que tu es folle, avec tes expreſſions !

LISETTE.

Ma foi, Madame, c'eſt qu'il eſt heureux qu'un amant de cette eſpéce-là veuille ſe marier dans les formes : il n'y a preſque point de fille, s'il lui faiſoit la cour, qui ne fût en danger de l'épouſer ſans cérémonie. Aimable, bien fait, voilà de quoi vivre pour l'amour ; ſociable & ſpirituel, voilà pour l'entretien de la ſociété. Pardi tout en ſera bon, dans cet homme-là : l'utile & l'agréable, tout s'y trouve.

SILVIA.

Oui, dans le portrait que tu en fais, & on dit qu'il y reſſemble : mais c'eſt un on dit ; & je pourrois bien n'être pas de ce ſentiment là, moi. Il eſt bel homme, dit-on ; & c'eſt preſque tant-pis.

LISETTE.

Tant-pis ! tant-pis ! mais voilà une penſée bien hétéroclite !

SILVIA.

C'eſt une penſée de très-bon ſens. Volontiers un bel homme eſt fat; je l'ai remarqué.

LISETTE.

Oh! il a tort d'être fat; mais il a raiſon d'être beau.

SILVIA.

On ajoute qu'il eſt bien fait; paſſe.

LISETTE.

Oui-dà; cela eſt pardonnable.

SILVIA.

De beauté & de bonne mine, je l'en diſpenſe; ce ſont-là des agrémens ſuperflus.

LISETTE.

Vertuchoux! ſi je me marie jamais, ce ſuperflu-là ſera mon néceſſaire.

SILVIA.

Tu ne ſçais ce que tu dis. Dans le mariage, on a plus ſouvent affaire à l'homme raiſonnable, qu'à l'aimable homme: en un mot, je ne lui demande qu'un bon caractere; & cela eſt plus difficile à trouver qu'on ne penſe. On louë beaucoup le ſien; mais qui eſt-ce qui a vêcu avec lui? Les hommes ne ſe contrefont-ils pas ſur-tout quand ils ont de l'eſprit? N'en ai-je pas vu, moi, qui paroiſſoient avec leurs amis les meilleures

gens du monde? C'eſt la douceur, la raiſon, l'enjouëment même : il n'y a pas juſqu'à leur phiſionomie qui ne ſoit garante de toutes les bonnes qualités qu'on leur trouve. Monſieur un tel a l'air d'un galant homme, d'un homme bien raiſonnable, diſoit-on tous les jours d'Ergaſte : Auſſi l'eſt-il, répondoit-on; je l'ai répondu moi-même; ſa phiſionomie ne vous ment pas d'un mot. Oui, fiez-vous-y à cette phiſionomie ſi douce, ſi prévenante, qui diſparoît un quart d'heure après, pour faire place à un viſage ſombre, brutal, farouche, qui devient l'effroi de toute une maiſon. Ergaſte s'eſt marié; ſa femme, ſes enfans, ſon domeſtique, ne lui connoiſſent encore que ce viſage-là, pendant qu'il promene par-tout ailleurs cette phiſionomie ſi aimable que nous lui voyons, & qui n'eſt qu'un maſque qu'il prend au ſortir de chez lui.

LISETTE.

Quel fantaſque, avec ſes deux viſages!

SILVIA.

N'eſt-on pas content de Leandre quand on le voit? Eh bien chez lui, c'eſt un homme qui ne dit mot, qui ne rit, ni

qui ne gronde; c'eſt une ame glacée, ſolitaire, inacceſſible; ſa femme ne la connoît point, n'a point de commerce avec elle; elle n'eſt mariée qu'avec une figure qui ſort d'un cabinet, qui vient à table, & qui fait expirer de langueur, de froid & d'ennui tout ce qui l'environne : n'eſt-ce pas là un mari bien amuſant ?

LISETTE.

Je gêle au récit que vous m'en faites : Mais Terſandre, par exemple ?

SILVIA.

Oui, Terſandre ! il venoit l'autre jour de s'emporter contre ſa femme : J'arrive; on m'annonce; je vois un homme qui vient à moi les bras ouverts, d'un air ſerein, dégagé; vous auriez dit qu'il ſortoit de la converſation la plus badine; ſa bouche & ſes yeux rioient encore. Le fourbe ! Voilà ce que c'eſt que les hommes : qui eſt-ce qui croit que ſa femme eſt à plaindre avec lui ? Je la trouvai toute abbatuë, le teint plombé, avec des yeux qui venoient de pleurer; je la trouvai comme je ſerai peut-être : voilà mon portrait à venir; je vais du moins riſquer d'en être une copie. Elle me fit pitié, Liſette : ſi

j'allois te faire pitié auſſi ! Cela eſt terrible ! qu'en dis-tu ? Songe à ce que c'eſt qu'un mari.

LISETTE.

Un mari, c'eſt un mari : vous ne deviez pas finir par ce mot-là : il me raccommode avec tout le reſte.

SCENE II.

M. ORGON, SILVIA, LISETTE.

M. ORGON.

EH ! bon jour, ma fille : la nouvelle que je viens t'annoncer te fera-t-elle plaiſir ? Ton prétendu arrive aujourd'hui ; ſon pere me l'apprend par cette lettre-ci. Tu ne me réponds rien ; tu me parois triſte : Liſette de ſon côté baiſſe les yeux : Qu'eſt-ce que cela ſignifie ? Parle donc toi ; de quoi s'agit-il ?

LISETTE.

Monſieur, un viſage qui fait trembler, un autre qui fait mourir de froid, une ame gelée qui ſe tient à l'écart, & puis le portrait d'une femme qui a le viſage abattu, un teint plombé, des yeux bouffis & qui viennent de pleu-

rer : voilà, Monsieur, tout ce que nous considérons avec tant de recueillement.

M. ORGON.

Que veut dire ce galimatias? Une ame, un portrait ! Explique-toi donc; je n'y entends rien.

SILVIA.

C'est que j'entretenois Lisette du malheur d'une femme maltraitée par son mari; je lui citois celle de Tersandre, que je trouvai l'autre jour fort abattuë, parce que son mari venoit de la quereller; & je faisois là-dessus mes réflexions.

LISETTE.

Oui, nous parlions d'une phisionomie qui va & qui vient; nous disions qu'un mari porte un masque avec le monde, & une grimace avec sa femme.

M. ORGON.

De tout cela, ma fille, je comprends que le mariage t'alarme, d'autant plus que tu ne connois point Dorante.

LISETTE.

Premiérement, il est beau; & c'est presque tant-pis.

M. ORGON.

Tant-pis ! rêves-tu, avec ton tant-pis ?

LISETTE.

Moi, je dis ce qu'on m'apprend; c'eſt la doctrine de Madame; j'étudie ſous elle.

M. ORGON.

Allons, allons, il n'eſt pas queſtion de tout cela : tiens, ma chere enfant, tu ſçais combien je t'aime. Dorante vient pour t'épouſer. Dans le dernier voyage que je fis en Province, j'arrêtai ce mariage-là avec ſon pere, qui eſt mon intime & mon ancien ami; mais ce fut à condition que vous vous plairiez à tous deux, & que vous auriez entiere liberté de vous expliquer là-deſſus : je te défens toute complaiſance à mon égard. Si Dorante ne te convient point, tu n'as qu'à le dire, & il repart; ſi tu ne lui convenois pas, il repart de même.

LISETTE.

Un *duo* de tendreſſe en décidera, comme à l'Opéra : Vous me voulez, je vous veux, vîte un Notaire; ou bien, M'aimez-vous? non; ni moi non plus, vîte à cheval.

M. ORGON.

Pour moi, je n'ai jamais vû Dorante; il étoit abſent quand j'étois chez ſon

pere : mais sur tout le bien qu'on m'en a dit, je ne sçaurois craindre que vous vous remerciiez ni l'un ni l'autre.

SILVIA.

Je suis pénétrée de vos bontés, mon pere. Vous me défendez toute complaisance ; & je vous obéirai.

M. ORGON.

Je te l'ordonne.

SILVIA.

Mais si j'osois, je vous proposerois, sur une idée qui me vient, de m'accorder une grace qui me tranquilliseroit tout-à-fait.

M. ORGON.

Parle : si la chose est faisable, je te l'accorde.

SILVIA.

Elle est très-faisable ; mais je crains que ce ne soit abuser de vos bontés.

M. ORGON.

Eh bien, abuse ; va, dans ce monde, il faut être un peu trop bon pour l'être assez.

LISETTE.

Il n'y a que le meilleur de tous les hommes qui puisse dire cela.

M. ORGON.

Explique-toi, ma fille.

SILVIA.

Dorante arrive ici aujourd'hui ; si je pouvois le voir, l'examiner un peu sans qu'il me connût ? Lisette a de l'esprit, Monsieur ; elle pourroit prendre ma place pour un peu de tems, & je prendrois la sienne.

M. ORGON, *à part.*

Son idée est plaisante. *haut.* Laisse-moi rêver un peu à ce que tu me dis-là. *à part.* Si je la laisse faire, il doit arriver quelque chose de bien singulier ; elle ne s'y attend pas elle-même ... *haut.* Soit, ma fille, je te permets le déguisement. Es-tu bien sûre de soutenir le tien, Lisette ?

LISETTE.

Moi, Monsieur ! vous sçavez qui je suis ; essayez de m'en conter, & manquez de respect, si vous l'osez. A cette contenance-ci, voilà un échantillon des bons airs avec lesquels je vous attends. Qu'en dites-vous ? hem ? retrouvez-vous Lisette ?

M. ORGON.

Comment donc ! je m'y trompe actuellement moi-même. Mais il n'y a point de tems à perdre : va t'ajuster suivant ton rôle ; Dorante peut nous surprendre.

prendre. Hâtez-vous, & qu'on donne le mot à toute la maiſon.

SILVIA.

Il ne me faut preſque qu'un tablier.

LISETTE.

Et moi je vais à ma toillette; venez m'y coëffer, Liſette, pour vous accoutumer à vos fonctions; un peu d'attention à votre ſervice, s'il vous plaît.

SILVIA.

Vous ſerez contente, Marquiſe; marchons.

SCENE III.

MARIO, M. ORGON, SILVIA.

MARIO.

MA ſœur, je te félicite de la nouvelle que j'apprens : nous allons voir ton amant, dit-on.

SILVIA.

Oui, mon frere, mais je n'ai pas le tems de m'arrêter; j'ai des affaires ſérieuſes, & mon pere vous les dira; je vous quitte.

SCENE IV.

M. ORGON, MARIO.

NE l'amuſez pas, Mario; venez, vous ſçaurez de quoi il s'agit.

MARIO.

Qu'y a-t-il de nouveau, Monſieur?

M. ORGON.

Je commence par vous recommander d'être diſcret ſur ce que je vais vous dire au moins.

MARIO.

Je ſuivrai vos ordres.

M. ORGON.

Nous verrons Dorante aujourd'hui; mais nous ne le verrons que déguiſé.

MARIO.

Déguiſé! Viendra-t-il en partie de maſque? lui donnerez-vous le bal?

M. ORGON.

Ecoutez l'article de la lettre du pere: Hum . . . *Je ne ſçais au reſte ce que vous penſerez d'une imagination qui eſt venuë à mon fils: elle eſt bizarre, il en convient lui-même; mais le motif eſt pardonnable*

& même délicat ; c'eſt qu'il m'a prié de lui permettre de n'arriver d'abord chez vous que ſous la figure de ſon valet, qui de ſon côté fera le perſonnage de ſon Maître.

MARIO.

Ah, ah ! cela ſera plaiſant.

M. ORGON.

Ecoutez le reſte.... *Mon fils ſcait combien l'engagement qu'il va prendre eſt ſérieux ; & il eſpere, dit-il, ſous ce déguiſement de peu de durée, ſaiſir quelques traits du caractere de notre future & la mieux connoître, pour ſe régler enſuite ſur ce qu'il doit faire, ſuivant la liberté que nous ſommes convenus de leur laiſſer. Pour moi, qui m'en fie bien à ce que vous m'avez dit de votre aimable fille, j'ai conſenti à tout, en prenant la précaution de vous avertir, quoiqu'il m'ait demandé le ſecret de votre côté. Vous en uſerez là-deſſus avec la future comme vous le jugerez à propos...* Voilà ce que le pere m'écrit. Ce n'eſt pas le tout, voici ce qui arrive : C'eſt que votre ſœur inquiéte de ſon côté ſur le chapitre de Dorante, dont elle ignore le ſecret, m'a demandé de jouer ici la même comédie, & cela préciſément pour obſerver Dorante, comme

Dorante veut l'obſerver. Qu'en dites-vous? Sçavez-vous rien de plus particulier que cela? Actuellement la Maîtreſſe & la Suivante ſe traveſtiſſent. Que me conſeillez-vous, Mario? Avertirai-je votre ſœur, ou non?

MARIO.

Ma foi, Monſieur, puiſque les choſes prennent ce train-là, je ne voudrois pas les déranger; & je reſpecterois l'idée qui leur eſt inſpirée à l'un & à l'autre : il faudra bien qu'ils ſe parlent ſouvent tous deux ſous ce déguiſement; voyons ſi leur cœur ne les avertiroit pas de ce qu'ils valent. Peut-être que Dorante prendra du goût pour ma ſœur, toute Soubrette qu'elle ſera; & cela ſeroit charmant pour elle.

M. ORGON.

Nous verrons un peu comment elle ſe tirera d'intrigue.

MARIO.

C'eſt une aventure qui ne ſçauroit manquer de nous divertir. Je veux me trouver au début, & les agacer tous deux.

SCENE V.

SCENE V.

SILVIA, M. ORGON, MARIO.

SILVIA.

ME voilà, Monsieur; ai-je mauvaise grace en femme-de-chambre? Et vous, mon frere, vous sçavez de quoi il s'agit apparemment: Comment me trouvez-vous?

MARIO.

Ma foi, ma sœur, c'est autant de pris que le valet: mais tu pourrois bien aussi escamoter Dorante à ta maîtresse.

SILVIA.

Franchement, je ne haïrois pas de lui plaire sous le personnage que je joue; je ne serois pas fâchée de subjuguer sa raison, de l'étourdir un peu sur la distance qu'il y aura de lui à moi; si mes charmes font ce coup-là, ils me feront plaisir, je les estimerai. D'ailleurs, cela m'aideroit à démêler Dorante. A l'égard de son valet, je ne crains pas ses soupirs, ils n'oseront m'aborder; il y aura quelque chose dans ma phisionomie qui

inſpirera plus de reſpect que d'amour à ce faquin-là.

MARIO.

Allons doucement, ma ſœur; ce faquin-là ſera votre égal.

M. ORGON.

Et ne manquera pas de t'aimer.

SILVIA.

Eh bien, l'honneur de lui plaire ne me ſera pas inutile; les valets ſont naturellement indiſcrets; l'amour eſt babillard, & j'en ferai l'hiſtorien de ſon maître.

UN VALET.

Monſieur, il vient d'arriver un domeſtique qui demande à vous parler; il eſt ſuivi d'un crocheteur qui porte une valiſe.

M. ORGON.

Qu'il entre: c'eſt ſans doute le valet de Dorante; ſon maître peut être reſté au Bureau pour affaires. Où eſt Liſette?

SILVIA.

Liſette s'habille; & dans ſon miroir, nous trouve très-imprudens de lui livrer Dorante; elle aura bien-tôt fait.

M. ORGON.

Doucement, on vient.

SCENE VI.

DORANTE *en valet*, M. ORGON, SILVIA, MARIO.

DORANTE.

JE cherche M. Orgon : n'eſt-ce pas à lui que j'ai l'honneur de faire la révérence ?

M. ORGON.

Oui : mon ami, c'eſt à lui-même.

DORANTE.

Monſieur, vous avez ſans doute reçu de nos nouvelles ; j'appartiens à Monſieur Dorante, qui me ſuit, & qui m'envoye toujours devant, vous aſſurer de ſes reſpects, en attendant qu'il vous en aſſure lui-même.

M. ORGON.

Tu fais ta commiſſion de fort bonne grace. Liſette, que dis-tu de ce garçon-là ?

SILVIA.

Moi, Monſieur, je dis qu'il eſt bien venu, & qu'il promet.

DORANTE.

Vous avez bien de la bonté ; je fais du mieux qu'il m'eſt poſſible.

MARIO.

Il n'eſt pas mal tourné au moins : ton cœur n'a qu'à ſe bien tenir, Liſette.

SILVIA.

Mon cœur ! c'eſt bien des affaires.

DORANTE.

Ne vous fâchez pas, Mademoiſelle ; ce que dit Monſieur ne m'en fait point accroire.

SILVIA.

Cette modeſtie-là me plaît ; continuez de même.

MARIO.

Fort bien ! Mais il me ſemble que ce nom de Mademoiſelle qu'il te donne eſt bien ſérieux. Entre gens comme vous, le ſtyle des complimens ne doit pas être ſi grave ; vous ſeriez toujours ſur le qui-vive : allons, traitez-vous plus commodément. Tu as nom Liſette ; & toi, mon garçon, comment t'appelles-tu ?

DORANTE.

Bourguignon, Monſieur, pour vous ſervir.

SILVIA.

Eh bien, Bourguignon ſoit.

DORANTE.

Va donc pour Liſette ; je n'en ſerai pas moins votre ſerviteur.

MARIO.

MARIO.

Votre serviteur ! ce n'est point encore là votre jargon ; c'est ton serviteur qu'il faut dire.

M. ORGON.

Ah, ah, ah, ah !

SILVIA, *bas à Mario.*

Vous me jouez, mon frere.

DORANTE.

A l'égard du tutoyement, j'attends les ordres de Lisette.

SILVIA.

Fais comme tu voudras, Bourguignon ; voilà la glace rompue, puisque cela divertit ces Messieurs.

DORANTE.

Je t'en remercie, Lisette ; & je réponds sur le champ à l'honneur que tu me fais.

M. ORGON.

Courage, mes enfans ; si vous commencez à vous aimer, vous voilà débarrassés des cérémonies.

MARIO.

Oh ! doucement ; s'aimer, c'est une autre affaire : vous ne sçavez peut-être pas que j'en veux au cœur de Lisette, moi qui vous parle. Il est vrai qu'il m'est cruel ; mais je ne veux pas que

Bourguignon aille sur mes brisées.

SILVIA.

Oui ! le prenez vous sur ce ton-là ? Et moi, je veux que Bourguignon m'aime.

DORANTE.

Tu te fais tort de dire je veux, belle Lisette ; tu n'as pas besoin d'ordonner pour être servie.

MARIO.

Monsieur Bourguignon, vous avez pillé cette galanterie là quelque part.

DORANTE.

Vous avez raison, Monsieur, c'est dans ses yeux que je l'ai prise.

MARIO.

Tais-toi, c'est encore pis ; je te défends d'avoir tant d'esprit.

SILVIA.

Il ne l'a pas à vos dépens ; & s'il en trouve dans mes yeux, il n'a qu'à prendre.

M. ORGON.

Mon fils, vous perdrez votre procès ; retirons-nous ; Dorante va venir, allons le dire à ma fille ; & vous, Lisette, montrez à ce garçon l'appartement de son Maître. Adieu, Bourguignon.

DORANTE.

Monsieur, vous me faites trop d'honneur.

SCENE VII.

SILVIA, DORANTE.

SILVIA, *à part.*

ILS se donnent la Comédie : n'importe, mettons tout à profit : ce garçon-ci n'est pas sot : & je ne plains pas la soubrette qui l'aura. Il va m'en conter : laissons-le dire, pourvû qu'il m'instruise.

DORANTE, *à part.*

Cette fille-ci m'étonne ! il n'y a point de femme au monde à qui sa phisionomie ne fît honneur : lions connoissance avec elle.... *haut.* Puisque nous sommes dans le stile amical, & que nous avons abjuré les façons, dis-moi, Lisette, ta Maîtresse te vaut-elle? Elle est bien hardie d'oser avoir une femme-de-chambre comme toi!

SILVIA.

Bourguignon, cette question-là m'annonce que, suivant la coutume, tu arrives avec l'intention de me dire des douceurs : n'est-il pas vrai ?

DORANTE.

Ma foi, je n'étois pas venu dans ce deſſein-là, je te l'avoue ; tout valet que je ſuis, je n'ai jamais eu de grande liaiſon avec les ſoubrettes : je n'aime pas l'eſprit domeſtique ; mais à ton égard, c'eſt une autre affaire. Comment donc ! tu me ſoumets ; je ſuis preſque timide ; ma familiarité n'oſeroit s'apprivoiſer avec toi ; j'ai toujours envie d'ôter mon chapeau de deſſus ma tête ; & quand je te tutoye, il me ſemble que je joue : enfin j'ai un penchant à te traiter avec des reſpects qui te feroient rire. Quelle eſpéce de Suivante es-tu donc, avec ton air de Princeſſe ?

SILVIA.

Tiens, tout ce que tu dis avoir ſenti en me voyant, eſt préciſément l'hiſtoire de tous les valets qui m'ont vue.

DORANTE.

Ma foi, je ne ſerois pas ſurpris quand ce ſeroit auſſi l'hiſtoire de tous les maîtres.

SILVIA.

Le trait eſt joli aſſurément : mais, je te le répete encore, je ne ſuis pas faite aux cajoleries de ceux dont la garde-robe reſſemble à la tienne.

DORANTE.

C'eſt-à-dire, que ma parure ne te plaît pas ?

SILVIA.

Non, Bourguignon ; laiſſons-là l'amour, & ſoyons bons amis.

DORANTE.

Rien que cela ? Ton petit traité n'eſt compoſé que de deux clauſes impoſſibles.

SILVIA, *à part.*

Quel homme pour un valet ! *haut.* Il faut pourtant qu'il s'exécute ; on m'a prédit que je n'épouſerai jamais qu'un homme de condition, & j'ai juré depuis de n'en écouter jamais d'autres.

DORANTE.

Parbleu, cela eſt plaiſant ! Ce que tu as juré pour homme, je l'ai juré pour femme, moi ; j'ai fait ſerment de n'aimer ſérieuſement qu'une fille de condition.

SILVIA.

Ne t'écarte donc pas de ton projet.

DORANTE.

Je ne m'en écarte peut-être pas tant que nous le croyons : Tu as l'air bien diſtingué ; & l'on eſt quelquefois fille de condition ſans le ſçavoir.

SILVIA.

Ah, ha, ha ! je te remercierois de ton éloge, si ma mere n'en faisoit pas les frais.

DORANTE.

Eh bien, venge-t-en sur la mienne, si tu me trouves assez bonne mine pour cela.

SILVIA, *à part.*

Il le mériteroit. *haut.* Mais ce n'est pas là de quoi il est question ; tréve de badinage ; c'est un homme de condition qui m'est prédit pour époux, & je n'en rabattrai rien.

DORANTE.

Parbleu ! si j'étois tel, la prédiction me menaceroit ; j'aurois peur de la vérifier. Je n'ai pas de foi à l'astrologie ; mais j'en ai beaucoup à ton visage.

SILVIA, *à part.*

Il ne tarit point..... *haut.* Finiras-tu ? que t'importe la prédiction, puisqu'elle t'exclut ?

DORANTE.

Elle n'a pas prédit que je ne t'aimerois point.

SILVIA.

Non : mais elle a dit que tu n'y gagnerois rien ; & moi, je te le confirme.

DORANTE.

Tu fais fort bien, Liſette : cette fierté-là te va à merveille ; & quoiqu'elle me faſſe mon procès, je ſuis pourtant bien aiſe de te la voir ; je te l'ai ſouhaitée d'abord que je t'ai vue : Il te falloit encore cette grace-là ; & je me conſole d'y perdre, parce que tu y gagnes.

SILVIA, *à part.*

Mais en vérité, voilà un garçon qui me ſurprend, malgré que j'en aie..... *haut.* Dis-moi, qui es-tu toi qui me parles ainſi ?

DORANTE.

Le fils d'honnêtes gens qui n'étoient pas riches.

SILVIA.

Va, je te ſouhaite de bon cœur une meilleure ſituation que la tienne, & je voudrois pouvoir y contribuer : La fortune a tort avec toi.

DORANTE.

Ma foi, l'amour a plus de tort qu'elle : j'aimerois mieux qu'il me fût permis de te demander ton cœur, que d'avoir tous les biens du monde.

SILVIA, *à part.*

Nous voilà, grace au Ciel, en converſa-

tion réglée. *haut.* Bourguignon, je ne sçaurois me fâcher des discours que tu me tiens; mais je t'en prie, changeons d'entretien. Venons à ton maître. Tu peux te passer de me parler d'amour, je pense?

DORANTE.

Tu pourrois bien te passer de m'en faire sentir, toi.

SILVIA.

Ahi! je me fâcherai; tu m'impatientes. Encore une fois laisse-là ton amour.

DORANTE.

Quitte donc ta figure.

SILVIA, *à part.*

A la fin, je crois qu'il m'amuse..... *haut.* Eh bien, Bourguigon, tu ne veux donc pas finir? faudra-t-il que je te quitte? *à part.* Je devrois déja l'avoir fait.

DORANTE.

Attens, Lisette, je voulois moi-même te parler d'autre chose; mais je ne sçais plus ce que c'est.

SILVIA.

J'avois de mon côté quelque chose à te dire; mais tu m'as fait perdre mes idées aussi à moi.

DORANTE.

Je me rappelle de t'avoir demandé

ſi ta maîtreſſe te valoit.

SILVIA.

Tu reviens à ton chemin par un détour: adieu.

DORANTE.

Et non, te dis-je, Liſette; il ne s'agit ici que de mon maître.

SILVIA.

Eh bien ſoit, je voulois te parler de lui auſſi; & j'eſpere que tu voudras bien me dire confidemment ce qu'il eſt. Ton attachement pour lui m'en donne bonne opinion: il faut qu'il ait du mérite, puiſque tu le ſers.

DORANTE.

Tu me permettras peut-être bien de te remercier de ce que tu me dis là, par exemple?

SILVIA.

Veux-tu bien ne prendre pas garde à l'imprudence que j'ai eûe de le dire?

DORANTE.

Voilà encore de ces réponſes qui m'emportent; fais comme tu voudras, je n'y réſiſte point; & je ſuis bien malheureux de me trouver arrêté par tout ce qu'il y a de plus aimable au monde.

SILVIA.

Et moi je voudrois bien ſçavoir com-

ment il se fait que j'ai la bonté de t'écouter, car assurément, cela est singulier!

DORANTE.

Tu as raison, notre aventure est unique.

SILVIA, *à part.*

Malgré tout ce qu'il m'a dit, je ne suis point partie, je ne pars point, me voilà encore, & je réponds! en vérité, cela passe la raillerie. *haut.* Adieu.

DORANTE.

Achevons donc ce que nous voulions dire.

SILVIA.

Adieu, te dis-je; plus de quartier: Quand ton maître sera venu, je tâcherai, en faveur de ma maitresse, de le connoître par moi-même, s'il en vaut la peine. En attendant, tu vois cet appartement; c'est le vôtre.

DORANTE.

Tiens, voici mon maître.

SCÉNE VIII.

DORANTE, SILVIA. ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

AH, te voilà, Bourguignon. Mon porte-manteau & toi, avez-vous

été bien reçus ici?

DORANTE.

Il n'étoit pas poſſible qu'on nous reçût mal, Monſieur.

ARLEQUIN.

Un Domeſtique là-bas m'a dit d'entrer ici, & qu'on alloit avertir mon beau-pere qui étoit avec ma femme.

SILVIA.

Vous voulez dire Monſieur Orgon & ſa fille, ſans doute, Monſieur?

ARLEQUIN.

Et oui, mon beau-pere & ma femme, autant vaut. Je viens pour épouſer; & ils m'attendent pour être mariés: cela eſt convenu; il ne manque plus que la cérémonie, qui eſt une bagatelle.

SILVIA.

C'eſt une bagatelle qui vaut bien la peine qu'on y penſe.

ARLEQUIN.

Oui; mais quand on y a penſé, on n'y penſe plus.

SILVIA, *bas à Dorante.*

Bourguignon, on eſt homme de mérite à bon marché chez vous, ce me ſemble.

ARLEQUIN.

Que dites-vous là à mon valet, la belle ?

SILVIA.

Rien : je lui dis seulement que je vais faire descendre Monsieur Orgon.

ARLEQUIN.

Et pourquoi ne pas dire mon beau-pere, comme moi ?

SILVIA.

C'est qu'il ne l'est pas encore.

DORANTE.

Elle a raison, Monsieur ; le mariage n'est pas fait.

ARLEQUIN.

Eh bien, me voilà pour le faire.

DORANTE.

Attendez donc qu'il soit fait.

ARLEQUIN.

Pardi ! voilà bien des façons, pour un beau-pere de la veille ou du lendemain.

SILVIA.

En effet, quelle si grande différence y a-t-il entre être mariée ou ne l'être pas ? Oui, Monsieur, nous avons tort ; & je cours informer votre beau-pere de votre arrivée.

ARLEQUIN.

Et ma femme aussi, je vous prie. Mais

avant que de partir, dites-moi une chose: vous qui êtes si jolie, n'êtes-vous pas la soubrette de l'Hôtel?

SILVIA.

Vous l'avez dit.

ARLEQUIN.

C'est fort bien fait; je m'en réjouis. Croyez-vous que je plaise ici? Comment me trouvez-vous?

SILVIA.

Je vous trouve....plaisant.

ARLEQUIN.

Bon, tant mieux; entretenez-vous dans ce sentiment là, il pourra trouver sa place.

SILVIA.

Vous êtes bien modeste de vous en contenter; mais je vous quitte: il faut qu'on ait oublié d'avertir votre beau-pere; car assurément il seroit venu: & j'y vais.

ARLEQUIN.

Dites-lui que je l'attends avec affection.

SILVIA, *à part.*

Que le sort est bizarre! aucun de ces deux hommes n'est à sa place.

SCENE IX.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

EH bien, Monsieur, mon commencement va bien : je plais déja à la soubrette.

DORANTE.

Butord que tu es !

ARLEQUIN.

Pourquoi donc? mon entrée est si gentille.

DORANTE.

Tu m'avois tant promis de laisser là tes façons de parler sottes & triviales ! Je t'avois donné de si bonnes instructions ! Je ne t'avois recommandé que d'être sérieux. Va, je vois bien que je suis un étourdi de m'en être fié à toi.

ARLEQUIN.

Je ferai encore mieux dans les suites : & puisque le sérieux n'est pas suffisant, je donnerai du mélancolique ; je pleurerai, s'il le faut.

DORANTE.

Je ne sçais plus où j'en suis ; cette aventure-ci m'étourdit. Que faut-il que je fasse?

ARLEQUIN.

Eſt-ce que la fille n'eſt pas plaiſante?

DORANTE.

Tais-toi ; voici Monſieur Orgon qui vient.

SCENE X.

M. ORGON, DORANTE, ARLEQUIN.

M. ORGON.

MON cher Monſieur, je vous demande mille pardons de vous avoir fait attendre ; mais ce n'eſt que de cet inſtant que j'apprends que vous êtes ici.

ARLEQUIN.

Monſieur, mille pardons, c'eſt beaucoup trop; & il n'en faut qu'un, quand on n'a fait qu'une faute : au ſurplus tous mes pardons ſont à votre ſervice.

M. ORGON.

Je tâcherai de n'en avoir pas beſoin.

ARLEQUIN.

Vous êtes le maître, & moi votre ſerviteur.

M. ORGON.

Je ſuis, je vous aſſure, charmé de

vous voir, & je vous attendois avec impatience.

ARLEQUIN.

Je ſerois d'abord venu ici avec Bourguignon : mais quand on arrive de voyage, vous ſçavez qu'on eſt ſi mal bâti ; & j'étois bien aiſe de me préſenter dans un état plus ragoûtant.

M. ORGON.

Vous y avez fort bien réuſſi. Ma fille s'habille ; elle a été un peu indiſpoſée : en attendant qu'elle deſcende, voulez-vous vous rafraîchir ?

ARLEQUIN.

Oh ! je n'ai jamais refuſé de trinquer avec perſonne.

M. ORGON.

Bourguignon, ayez ſoin de vous, mon garçon.

ARLEQUIN.

Le gaillard eſt gourmet ; il boira du meilleur.

M. ORGON.

Qu'il ne l'épargne pas.

Fin du premier Acte.

ACTE

ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LISETTE, M. ORGON.

M. ORGON.

EH bien, que me veux-tu, Lisette?

LISETTE.

J'ai à vous entretenir un moment.

M. ORGON.

De quoi s'agit-il?

LISETTE.

De vous dire l'état où sont les choses; parce qu'il est important que vous en soyez éclairci, afin que vous n'ayez point à vous plaindre de moi.

M. ORGON.

Ceci est donc bien sérieux.

LISETTE.

Oui, très-sérieux. Vous avez consenti au déguisement de Mademoiselle Silvia; moi-même je l'ai trouvé d'abord sans conséquence; mais je me suis trompée.

M. ORGON.

Et de quelle conséquence est-il donc ?

LISETTE.

Monsieur, on a de la peine à se louer soi même : mais, malgré toutes les régles de la modestie, il faut pourtant que je vous dise que, si vous ne mettez ordre à ce qui arrive, votre pretendu gendre n'aura plus de cœur à donner à Mademoiselle votre fille Il est temps qu'elle se déclare, cela presse; car un jour plus tard, je n'en réponds plus.

M. ORGON.

Eh d'où vient qu'il ne voudra plus de ma fille ? Quand il la connoîtra, te défies tu de ses charmes ?

LISETTE.

Non; mais vous ne vous méfiez pas assez des miens. Je vous avertis qu'ils vont leur train, & que je ne vous conseille pas de les laisser faire.

M. ORGON.

Je vous en fais mes complimens, Lisette. *Il rit*, ah, ah, ah!

LISETTE.

Nous y voilà; vous plaisantez, Monsieur, vous vous moquez de moi :

j'en ſuis fâchée ; car vous y ſerez pris.

M. ORGON.

Ne t'en embarraſſe pas, Liſette ; va ton chemin.

LISETTE.

Je vous le répéte encore, le cœur de Dorante va bien vîte. Tenez, actuellement je lui plais beaucoup, ce ſoir il m'aimera, il m'adorera demain : je ne le mérite pas ; il eſt de mauvais goût, vous en direz ce qu'il vous plaira ; mais cela ne laiſſera pas que d'être. Voyez-vous, demain je me garantis adorée.

M. ORGON.

Eh bien, que vous importe ? S'il vous aime tant, qu'il vous épouſe.

LISETTE.

Quoi ! vous ne l'en empêcheriez pas ?

M. ORGON.

Non, d'homme d'honneur, ſi tu le menes juſques là.

LISETTE.

Monſieur, prenez-y garde. Juſqu'ici je n'ai pas aidé à mes appas, je les ai laiſſé faire tout ſeuls, j'ai menagé ſa tête : ſi je m'en mêle, je la renverſe, il n'y aura plus de remède.

M. ORGON.

Renverſe, ravage, brûle, enfin épou-

ſe, je te le permets, ſi tu le peux.

LISETTE.

Sur ce pied-là, je compte ma fortune faite.

M. ORGON.

Mais dis-moi : ma fille t'a-t-elle parlé ? Que penſe-t-elle de ſon prétendu ?

LISETTE.

Nous n'avons encore gueres trouvé le moment de nous parler ; car ce prétendu m'obſede : mais à vue de pays, je ne la crois pas contente ; je la trouve triſte, réveuſe ; & je m'attens bien qu'elle me priera de le rebuter.

M. ORGON.

Et moi, je te le défends. J'évite de m'expliquer avec elle ; j'ai mes raiſons pour faire durer ce déguiſement ; je veux qu'elle examine ſon futur plus à loiſir. Mais le valet, comment ſe gouverne-t-il ? ne ſe mêle-t-il pas d'aimer ma fille ?

LISETTE.

C'eſt un original : j'ai remarqué qu'il fait l'homme de conſéquence avec elle, parce qu'il eſt bien fait : il la regarde, & ſoupire.

M. ORGON.

Et cela la fâche.

LISETTE.

Mais..... elle rougit.

M. ORGON.

Bon, tu te trompes; les regards d'un valet ne l'embarraſſent pas juſques-là.

LISETTE.

Monſieur, elle rougit.

M. ORGON.

C'eſt donc d'indignation.

LISETTE.

A la bonne heure.

M. ORGON.

Eh bien, quand tu lui parleras, dis-lui que tu ſoupçonnes ce valet de la prévenir contre ſon maître; & ſi elle ſe fâche, ne t'en inquiette point, ce ſont mes affaires. Mais voici Dorante, qui te cherche apparemment.

SCENE II.

LISETTE, ARLEQUIN, M. ORGON.

ARLEQUIN.

AH! je vous trouve, merveilleuſe Dame; je vous demandois à tout

le monde. Serviteur, cher beau-pere, ou peu s'en faut.

M. ORGON.

Serviteur. Adieu, mes enfans : je vous laisse ensemble ; il est bon que vous vous aimiez un peu, avant que de vous marier.

ARLEQUIN.

Je ferois bien ces deux besognes-là à la fois, moi.

M. ORGON.

Point d'impatience : adieu.

SCENE III.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MADAME, il dit que je ne m'impatiente pas ; il en parle bien à son aise, le bonhomme.

LISETTE.

J'ai de la peine à croire qu'il vous en coûte tan d'attendre, Monsieur : c'est par galanterie que vous faites l'impatient : à peine êtes-vous arrivé ! Votre amour ne sçauroit être bien fort ; ce n'est tout au plus qu'un amour naissant.

ARLEQUIN.

Vous vous trompez, prodige de nos jours : un amour de votre façon ne reſte pas long-tems au berceau ; votre premier coup d œil a fait naître le mien, le ſecond lui a donné des forces, & le troiſiéme l'a rendu grand garçon ; tâchons de l établir au plus vîte ; ayez ſoin de lui, puiſque vous êtes ſa mere.

LISETTE.

Trouvez-vous qu'on le maltraite ? eſt-il ſi abandonné ?

ARLEQUIN.

En attendant qu'il ſoit pourvû, donnez-lui ſeulement votre belle main blanche, pour l'amuſer un peu.

LISETTE.

Tenez donc, petit importun, puiſqu'on ne ſçauroit avoir la paix qu'en vous amuſant.

ARLEQUIN, *lui baiſant la main.*

Cher jou-jou de mon ame ! cela me réjoüit comme du vin délicieux. Quel dommage, de n'en avoir que roquille !

LISETTE.

Allons, arrêtez-vous, vous êtes trop avide.

ARLEQUIN.

Je ne demande qu'à me ſoutenir ;

en attendant que je vive.

LISETTE.

Ne faut-il pas avoir de la raiſon ?

ARLEQUIN.

De la raiſon ! hélas ! je l'ai perdue : vos beaux yeux ſont les filoux qui me l'ont volée.

LISETTE.

Mais eſt-il poſſible, que vous m'aimiez tant ? je ne ſçaurois me le perſuader.

ARLEQUIN.

Je ne me ſoucie pas de ce qui eſt poſſible, moi ; mais je vous aime comme un perdu, & vous verrez bien dans votre miroir que cela eſt juſte.

LISETTE.

Mon miroir ne ſerviroit qu'à me rendre plus incrédule.

ARLEQUIN.

Ah, mignone, adorable ! votre humilité ne ſeroit donc qu'une hypocrite !

LISETTE.

Quelqu'un vient à nous ; c'eſt votre valet.

SCENE IV.

SCENE IV.

DORANTE, ARLEQUIN, LISETTE.

DORANTE.

MOnsieur, pourrois je vous entretenir un moment ?

ARLEQUIN.

Non : maudite soit la valetaille qui ne sçauroit nous laisser en repos.

LISETTE.

Voyez ce qu'il vous veut, Monsieur.

DORANTE.

Je n'ai qu'un mot à vous dire.

ARLEQUIN.

Madame, s'il en dit deux, son congé fera le troisiéme. Voyons ?

DORANTE, *bas à Arlequin.*

Viens donc, impertinent.

ARLEQUIN, *bas à Dorante.*

Ce sont des injures, & non pas des mots, cela.... *à Lisette.* Ma Reine, excusez.

LISETTE.

Faites, faites.

DORANTE.

Débarrasse-moi de tout ceci : ne te livre

point : parois sérieux & réveur, & même mécontent : Entens-tu ?

ARLEQUIN.

Oui, mon ami ; ne vous inquietez pas, & retirez-vous.

SCENE V.

ARLEQUIN, LISETTE.

ARLEQUIN.

AH, Madame ! sans lui j'allois vous dire de belles choses ! & je n'en trouverai plus que de communes à cette heure, hormis mon amour qui est extraordinaire. Mais à propos de mon amour, quand est-ce que le vôtre lui tiendra compagnie ?

LISETTE.

Il faut espérer que cela viendra.

ARLEQUIN.

Et croyez-vous que cela vienne ?

LISETTE.

La question est vive ; sçavez-vous bien que vous m'embarrassez ?

ARLEQUIN.

Que voulez-vous ? je brûle & je crie au feu.

LISETTE.

S'il m'étoit permis de m'expliquer si vîte.

ARLEQUIN.

Je ſuis du ſentiment que vous le pouvez en conſcience.

LISETTE.

La retenue de mon ſexe ne le veut pas.

ARLEQUIN.

Ce n'eſt donc pas la retenue d'à préſent, qui donne bien d'autres permiſſions.

LISETTE.

Mais, que me demandez-vous?

ARLEQUIN.

Dites-moi un petit brin que vous m'aimez : tenez je vous aime, moi : faites l'écho; répétez, Princeſſe.

LISETTE.

Quel inſatiable? eh bien, Monſieur, je vous aime.

ARLEQUIN.

Eh bien, Madame, je me meurs; mon bonheur me confond, j'ai peur d'en courir les champs. Vous m'aimez! cela eſt admirable!

LISETTE.

J'aurois lieu à mon tour d'être étonnée de la promptitude de votre hommage Peut-

être m'aimerez-vous moins, quand nous nous connoîtrons mieux.

ARLEQUIN.

Ah, Madame ! quand nous en ferons là, j'y perdrai beaucoup, il y aura bien à décompter.

LISETTE.

Vous me croyez plus de qualités que je n'en ai.

ARLEQUIN.

Et vous, Madame, vous ne sçavez pas les miennes; & je ne devrois vous parler qu'à genoux.

LISETTE.

Souvenez-vous qu'on n'est pas les maîtres de son sort.

ARLEQUIN.

Les peres & meres font tout à leur tête.

LISETTE.

Pour moi, mon cœur vous auroit choisi, dans quelque état que vous eussiez été.

ARLEQUIN.

Il a beau jeu pour me choisir encore.

LISETTE.

Puis-je me flatter que vous êtes de même à mon égard ?

ARLEQUIN.

Hélas ! quand vous ne seriez que Perrette ou Margot ; quand je vous aurois vûe, le martinet à la main, descendre à la cave, vous auriez toujours été ma Princesse.

LISETTE.

Puissent de si beaux sentimens être durables !

ARLEQUIN.

Pour les fortifier de part & d'autre, jurons-nous de nous aimer toujours, en dépit de toutes les fautes d'ortographe que vous aurez faites sur mon compte.

LISETTE.

J'ai plus d'intérêt à ce serment-là que vous ; & je le fais de tout mon cœur.

ARLEQUIN *se met à genoux.*

Votre bonté m'éblouit ; & je me prosterne devant elle.

LISETTE.

Arrêtez-vous, je ne sçaurois vous souffrir dans cette posture-là ; je serois ridicule de vous y laisser : levez-vous. Voilà encore quelqu'un.

SCENE VI.

LISETTE, ARLEQUIN, SILVIA.

LISETTE.

QUE voulez-vous, Lisette?

SILVIA.

J'aurois à vous parler, Madame.

ARLEQUIN.

Ne voilà-t-il pas! Hé, ma mie, revenez dans un quart-d'heure, allez : les Femmes-de chambre de mon pays n'entrent point qu'on ne les appelle.

SILVIA.

Monsieur, il faut que je parle à Madame.

ARLEQUIN.

Mais voyez l'opiniâtre Soubrette! Reine de ma vie, renvoyez-la. Retournez-vous en, ma fille : nous avons ordre de nous aimer avant qu'on nous marie ; n'interrompez point nos fonctions.

LISETTE.

Ne pouvez-vous pas revenir dans un moment, Lisette?

SILVIA.

Mais ! Madame....

ARLEQUIN.

Mais, Ce mais-là n'eſt bon qu'à me donner la fiévre.

SILVIA.

A part. Ah, le vilain homme ! *haut.* Madame, je vous aſſure que cela eſt preſſé.

LISETTE.

Permettez donc que je m'en défaſſe, Monſieur.

ARLEQUIN.

Puiſque le Diable le veut & elle auſſi.... Patience.... je me promenerai en attendant qu'elle ait fait. Ah, les ſottes gens que nos gens !

SCENE VII.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

JE vous trouve admirable, de ne pas le renvoyer tout d'un coup, & de me faire eſſuyer les brutalités de cet animal-là !

LISETTE.

Pardi, Madame, je ne puis pas jouer deux roles à la fois : il faut que je paroiſſe ou la Maîtreſſe, ou la Suivante ; que j'obéiſſe, ou que j'ordonne.

SILVIA.

Fort bien. Mais puiſqu'il n'y eſt plus, écoutez-moi comme votre Maîtreſſe : Vous voyez bien que cet homme-là ne me convient point.

LISETTE.

Vous n'avez pas eu le tems de l'examiner beaucoup.

SILVIA.

Etes-vous folle, avec votre examen ? Eſt-il néceſſaire de le voir deux fois pour juger du peu de convenance ? En un mot, je n'en veux point. Apparemment que mon pere n'approuve pas la répugnance qu'il me voit ; car il me fuit, & ne me dit mot. Dans cette conjoncture, c'eſt à vous à me tirer tout doucement d'affaire, en témoignant adroitement à ce jeune homme que vous n'êtes pas dans le goût de l'épouſer.

LISETTE.

Je ne ſçaurois, Madame.

SILVIA.

Vous ne ſçauriez ? Et qu'eſt-ce qui

vous en empêche ?

LISETTE.

Monsieur Orgon me l'a défendu.

SILVIA.

Il vous l'a défendu ! Mais je ne reconnois point mon pere à ce procédé-là !

LISETTE.

Positivement défendu.

SILVIA.

Eh bien, je vous charge de lui dire mes dégoûts, & de l'assurer qu'ils sont invincibles : je ne sçaurois me persuader qu'après cela il veuille pousser les choses plus loin.

LISETTE.

Mais, Madame, le futur, qu'a-t-il donc de si désagréable, de si rebutant ?

SILVIA.

Il me déplaît, vous dis-je, & votre peu de zéle aussi.

LISETTE.

Donnez-vous le tems de voir ce qu'il est ; voilà tout ce qu'on vous demande.

SILVIA.

Je le hais assez, sans prendre du tems pour le haïr davantage.

LISETTE.

Son valet, qui fait l'important, ne vous

auroit-il point gâté l'esprit sur son compte?

SILVIA.

Hum, la sotte! son valet a bien affaire ici!

LISETTE.

C'est que je me méfie de lui; car il est raisonneur.

SILVIA.

Finissez vos portraits, on n'en a que faire. J'ai soin que ce valet me parle peu: & dans le peu qu'il m'a dit, il ne m'a jamais rien dit que de très-sage.

LISETTE.

Je crois qu'il est homme à vous avoir conté des histoires mal-adroites, pour faire briller son bel esprit.

SILVIA.

Mon déguisement ne m'expose-t-il pas à m'entendre dire de jolies choses? A qui en avez-vous? D'où vous vient la manie d'imputer à ce garçon une répugnance à laquelle il n'a point de part? Car enfin, vous m'obligez à le justifier: il n'est pas question de le brouiller avec son maître, ni d'en faire un fourbe, pour me faire une imbécille, moi, qui écoute ses histoires.

LISETTE.

Oh ! Madame, dès que vous le défendez sur ce ton-là, & que cela va jusqu'à vous fâcher, je n'ai plus rien à dire.

SILVIA.

Dès que je le défends sur ce ton-là ? Qu'est-ce que c'est que le ton dont vous dites cela vous-même? Qu'entendez-vous par ce discours ? Que se passe-t-il dans votre esprit ?

LISETTE.

Je dis, Madame, que je ne vous ai jamais vue comme vous êtes, & que je ne conçois rien à votre aigreur. Eh bien, si ce valet n'a rien dit, à la bonne heure ; il ne faut pas vous emporter pour le justifier; je vous crois, voilà qui est fini ; je ne m'oppose pas à la bonne opinion que vous en avez, moi.

SILVIA.

Voyez-vous le mauvais esprit ! comme elle tourne les choses ! Je me sens dans une indignation .... qui .... va jusqu'aux larmes.

LISETTE.

En quoi donc, Madame ? Quelle finesse entendez-vous à ce que je dis ?

SILVIA.

Moi, j'y entends fineſſe ! moi, je vous querelle pour lui ! j'ai bonne opinion de lui ! Vous me manquez de reſpect juſques-là ! Bonne opinion, juſte Ciel ! Bonne opinion ! Que faut-il que je réponde à cela ? Qu'eſt-ce que cela veut dire ? A qui parlez-vous ? Qui eſt-ce qui eſt à l'abri de ce qui m'arrive ! Où en ſommes-nous ?

LISETTE.

Je n'en ſçais rien : mais je ne reviendrai de long-tems de la ſurpriſe où vous me jettez.

SILVIA.

Elle a des façons de parler qui me mettent hors de moi. Retirez-vous, vous m'êtes inſupportable ; laiſſez-moi, je prendrai d'autres meſures.

SCENE VIII.

SILVIA.

JE friſſonne encore de ce que je lui ai entendu dire. Avec quelle impudence les domeſtiques ne nous traitent-ils pas dans leur eſprit ! Comme

ces gens-là vous dégradent ! Je ne sçaurois m'en remettre ; je n'oserois songer aux termes dont elle s'est servie, ils me font toujours peur. Il s'agit d'un valet ! Ah, l'étrange chose ! Ecartons l'idée dont cette insolente est venue me noircir l'imagination. Voici Bourguignon ; voilà cet objet en question pour lequel je m'emporte : mais ce n'est pas sa faute, le pauvre garçon ; & je ne dois pas m'en prendre à lui.

SCENE IX.

DORANTE, SILVIA.

DORANTE.

LISETTE, quelque éloignement que tu ayes pour moi, je suis forcé de te parler ; je crois que j'ai à me plaindre de toi.

SILVIA.

Bourguignon, ne nous tutoyons plus ; je t'en prie.

DORANTE.

Comme tu voudras.

SILVIA.

Tu n'en fais pourtant rien.

DORANTE.

Ni toi non plus : tu me dis, Je t'en prie.

SILVIA.

C'eſt que cela m'eſt échappé.

DORANTE.

Eh bien, crois-moi, parlons comme nous pourrons; ce n'eſt pas la peine de nous gêner pour le peu de tems que nous avons à nous voir.

SILVIA.

Eſt-ce que ton Maître s'en va? Il n'y auroit pas grande perte.

DORANTE.

Ni à moi non plus, n'eſt-il pas vrai? J'acheve ta penſée.

SILVIA.

Je l'acheverois bien moi-même, ſi j'en avois envie; mais je ne ſonge pas à toi.

DORANTE.

Et moi, je ne te perds point de vue.

SILVIA.

Tiens, Bourguignon, une bonne fois pour toutes, demeure, va-t-en, reviens, tout cela doit m'être indifférent, & me l'eſt en effet : je ne te veux ni bien ni mal; je ne te hais, ni ne t'aime, ni ne t'aimerai, à moins que l'eſprit ne me tourne. Voilà mes diſpoſitions; ma raiſon ne m'en permet point d'autres; &

je devrois me dispenser de te le dire.

DORANTE.

Mon malheur est inconcevable : Tu m'ôtes peut-être tout le repos de ma vie.

SILVIA.

Quelle fantaisie il s'est allé mettre dans l'esprit ! Il me fait de la peine. Reviens à toi : Tu me parles, je te réponds, c'est beaucoup, c'est trop même, tu peux m'en croire ; & si tu étois instruit, en vérité tu serois content de moi ; tu me trouverois d'une bonté sans exemple, d'une bonté que je blâmerois dans une autre : je ne me la reproche pourtant pas ; le fond de mon cœur me rassure, ce que je fais est louable ; c'est par générosité que je te parle ; mais il ne faut pas que cela dure ; ces générosités-là ne sont bonnes qu'en passant ; & je ne suis pas faite pour me rassurer toujours sur l'innocence de mes intentions ; à la fin, cela ne ressembleroit plus à rien. Ainsi finissons, Bourguignon ; finissons, je t'en prie : qu'est-ce que cela signifie ? c'est se moquer : allons, qu'il n'en soit plus parlé.

DORANTE.

Ah ! ma chere Lisette, que je souffre !

SILVIA.

Venons à ce que tu voulois me dire : Tu te plaignois de moi, quand tu es entré ; de quoi étoit-il queſtion ?

DORANTE.

De rien, d'une bagatelle ; j'avois envie de te voir, & je crois que je n'ai pris qu'un prétexte.

SILVIA, *à part.*

Que dire à cela ! Quand je m'en fâcherois, il n'en ſeroit ni plus ni moins.

DORANTE.

Ta Maîtreſſe, en partant, a paru m'accuſer de t'avoir parlé au déſavantage de mon Maître.

SILVIA.

Elle ſe l'imagine : & ſi elle t'en parle encore, tu peux le nier hardiment ; je me charge du reſte.

DORANTE.

Eh ! ce n'eſt pas cela qui m'occupe.

SILVIA.

Si tu n'as que cela à me dire, nous n'avons plus que faire enſemble.

DORANTE.

Laiſſe-moi du moins le plaiſir de te voir.

SILVIA.

Le beau motif qu'il me fournit-là !

J'amuſerai

J'amuſerai la paſſion de Bourguignon ! Le ſouvenir de tout ceci me fera bien rire un jour.

DORANTE.

Tu me railles, tu as raiſon ; je ne ſçai ce que je dis, ni ce que je te demande. Adieu.

SILVIA.

Adieu ; tu prends le bon parti . . . . Mais à propos de tes adieux, il me reſte encore une choſe à ſçavoir : Vous partez, m'as-tu dit ; cela eſt-il ſérieux ?

DORANTE.

Pour moi, il faut que je parte, ou que la tête me tourne.

SILVIA.

Je ne t'arrêtois pas pour cette réponſe-là, par exemple.

DORANTE.

Et je n'ai fait qu'une faute : c'eſt de n'être pas parti dès que je t'ai vûe.

SILVIA, *à part.*

J'ai beſoin à tout moment d'oublier que je l'écoute.

DORANTE.

Si tu ſçavois, Liſette, l'état où je me trouve . . . .

SILVIA.

Oh, il n'eſt pas ſi curieux à ſçavoir

que le mien, je t'en assure.

DORANTE.

Que peux-tu me reprocher? je ne me propose pas de te rendre sensible.

SILVIA, *à part.*

Il ne faudroit pas s'y fier.

DORANTE.

Et que pourrois-je espérer en tâchant de me faire aimer? hélas! quand même j'aurois ton cœur.....

SILVIA.

Que le Ciel m'en préserve! quand tu l'aurois, tu ne le sçaurois pas; & je ferois si bien, que je ne le sçaurois pas moi-même. Tenez, quelle idée il lui vient-là!

DORANTE.

Il est donc bien vrai que tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras?

SILVIA.

Sans difficulté.

DORANTE.

Sans difficulté! Qu'ai-je donc de si affreux?

SILVIA.

Rien, ce n'est pas-là ce qui te nuit.

DORANTE.

Eh bien, chere Lisette, dis-le moi cent fois, que tu ne m'aimeras point.

SILVIA.

Oh ! je te l'ai assez dit, tâche de me croire.

DORANTE.

Il faut que je le croye ! Désespere une passion dangereuse, sauve-moi des effets que j'en crains ; tu ne me hais, ni ne m'aimes, ni ne m'aimeras ! accable mon cœur de cette certitude-là ! j'agis de bonne foi, donne-moi du secours contre moi-même : il m'est nécessaire, je te le demande à genoux. *Il se jette à genoux. Dans ce moment, M. Orgon & Mario entrent, & ne disent mot.*

SCENE X.

M. ORGON, MARIO, SILVIA, DORANTE.

SILVIA.

AH, nous y voilà ! il ne manquoit plus que cette façon-là à mon aventure. Que je suis malheureuse ! c'est ma facilité qui le place-là. Leve-toi donc, Bourguignon, je t'en conjure ; il peut venir quelqu'un. Je dirai ce qu'il te plaira : que me veux-tu ? je ne te hais point.

Leve-toi ; je t'aimerois si je pouvois : tu ne me déplais point, cela doit te suffire.

DORANTE.

Quoi ! Lisette, si je n'étoit pas ce que je suis, si j'étois riche, d'une condition honnête, & que je t'aimasse autant que je t'aime, ton cœur n'auroit point de répugnance pour moi ?

SILVIA.

Assurément.

DORANTE.

Tu ne me haïrois pas ? tu me souffrirois ?

SILVIA.

Volontiers. Mais leve-toi.

DORANTE.

Tu parois le dire sérieusement ; & si cela est, ma raison est perdue.

SILVIA.

Je dis ce que tu veux, & tu ne te leves point.

M. ORGON *s'approchant.*

C'est bien dommage de vous interrompre ; cela va à merveille, mes enfans ; courage.

SILVIA.

Je ne sçaurois empêcher ce garçon de se mettre à genoux. Monsieur ; je ne

ſuis pas en état de lui en impoſer, je penſe?

M. ORGON.

Vous vous convenez parfaitement bien tous deux; mais j'ai à te dire un mot, Liſette: & vous reprendrez votre converſation quand nous ſerons partis: vous le voulez bien, Bourguignon.

DORANTE.

Je me retire, Monſieur.

M. ORGON.

Allez, & tâchez de parler de votre maître avec un peu plus de ménagement que vous ne faites.

DORANTE.

Moi. Monſieur.

MARIO.

Vous-même, Monſieur Bourguignon; vous ne brillez pas trop dans le reſpect que vous avez pour votre maître, dit-on.

DORANTE.

Je ne ſçai ce qu'on veut dire.

M. ORGON.

Adieu, adieu; vous vous juſtifierez une autre fois.

SCENE XI.

SILVIA, MARIO, M. ORGON.

M. ORGON.

EH bien, Silvia! vous ne nous regardez pas: vous avez l'air tout embarrassé.

SILVIA.

Moi, mon pere! & où seroit le motif de mon embarras? Je suis, grace au Ciel, comme à mon ordinaire; je suis fâchée de vous dire que c'est une idée.

MARIO.

Il y a quelque chose, ma sœur, il y a quelque chose.

SILVIA.

Quelque chose dans vôtre tête, à la bonne heure, mon frere; mais pour dans la mienne, il n'y a que l'étonnement de ce que vous dites.

M. ORGON.

C'est donc ce garçon qui vient de sortir qui t'inspire cette extrême antipathie que tu as pour son maître?

SILVIA.

Qui? le domestique de Dorante?

M. ORGON.

Oui, le galant Bourguignon.

SILVIA.

Le galant Bourguignon, dont je ne sçavois pas l'épithete, ne me parle pas de lui.

M. ORGON.

Cependant on prétend que c'est lui qui le détruit auprès de toi : & c'est sur quoi j'étois bien-aise de te parler.

SILVIA.

Ce n'est pas la peine, mon pere : & personne au monde, que son maître, ne m'a donné l'aversion naturelle que j'ai pour lui.

MARIO.

Ma foi, tu as beau dire, ma sœur : elle est trop forte pour être si naturelle, & quelqu'un y a aidé.

SILVIA, *avec vivacité.*

Avec quel air mystérieux vous me dites cela, mon frere ! & qui est donc ce quelqu'un qui y a aidé ? voyons.

MARIO.

Dans quelle humeur est-tu, ma sœur ? comme tu t'emportes !

SILVIA,

C'est que je suis bien lasse de mon personnage ; & je me serois déja démas-

quée, si je n'avois pas craint de fâcher mon pere.

M. ORGON.

Gardez-vous-en bien, ma fille; je viens ici pour vous le recommander. Puisque j'ai eu la complaisance de vous permettre votre déguisement, il faut, s'il vous plaît, que vous ayez celle de suspendre votre jugement sur Dorante, & de voir si l'aversion qu'on vous a donnée pour lui est légitime.

SILVIA.

Vous ne m'écoutez donc point, mon pere? Je vous dis qu'on ne me l'a point donnée.

MARIO.

Quoi! ce babillard qui vient de sortir ne t'a pas un peu dégoûtée de lui?

SILVIA, *avec feu.*

Que vos discours sont désobligeans! m'a dégoûtée de lui! dégoûtée! j'essuie des expressions bien étranges; je n'entends plus que des choses inouies, qu'un langage inconcevable; j'ai l'air embarrassé, il y a quelque chose: & puis c'est le galant Bourguignon qui m'a dégoûtée. C'est tout ce qui vous plaira; mais je n'y entends rien.

MARIO,

MARIO.

Pour le coup, c'eſt toi qui es étrange : à qui en as tu donc ? d'où vient que tu es ſi fort ſur le qui vive ? dans quelle idée nous ſoupçonnes-tu ?

SILVIA.

Courage, mon frere : par quelle fatalité aujourd'hui ne pouvez-vous me dire un mot qui ne me choque ? Quel ſoupçon voulez-vous qui me vienne ? avez-vous des viſions ?

M. ORGON.

Il eſt vrai que tu es ſi agitée ; que je ne te reconnois point non plus. Ce ſont apparemment ces mouvemens-là qui ſont cauſe que Liſette nous a parlé comme elle a fait. Elle accuſoit ce valet de ne t'avoir pas entretenu à l'avantage de ſon maître : & Madame, nous a-t-elle dit, l'a défendu contre moi avec tant de colere, que j'en ſuis encore toute ſurpriſe ; & c'eſt ſur ce mot de ſurpriſe que nous l'avons querellée ; mais ces gens-là ne ſçavent pas la conſéquence d'un mot.

SILVIA.

L'impertinente ! y a-t-il rien de plus haïſſable que cette fille-là ? J'avoue que

je me ſuis fâchée par un eſprit de juſtice pour ce garçon.

MARIO.

Je ne vois point de mal à cela.

SILVIA.

Y a-t-il rien de plus ſimple ? Quoi ! parce que je ſuis équitable, que je veux qu'on ne nuiſe à perſonne, que je veux ſauver un domeſtique du tort qu'on peut lui faire auprès de ſon maître, on dit que j'ai des emportemens, des fureurs dont on eſt ſurpriſe ? Un moment après un mauvais eſprit raiſonne, il faut ſe fâcher, il faut la faire taire, & prendre mon parti contr'elle, à cauſe de la conſéquence de ce qu'elle dit ? Mon parti ! J'ai donc beſoin qu'on me défende, qu'on me juſtifie ? on peut donc mal interpréter ce que je fais ? mais que fais-je ? de quoi m'accuſe t-on ? inſtruiſez-moi, je vous en conjure : cela eſt ſérieux ? me joue-t-on ? ſe moque-t-on de moi ? je ne ſuis pas tranquille.

M. ORGON.

Doucement donc.

SILVIA.

Non, Monſieur, il n'y a point de douceur qui tienne : comment donc ? des ſurpriſes, des conſéquences ! Eh

qu'on s'explique : que veut-on dire ? On accuſe ce valet, & on a tort ; vous vous trompez tous, Liſette eſt une folle, il eſt innocent, & voilà qui eſt fini ; pourquoi donc m'en reparler encore ? car je ſuis outrée !

M. ORGON.

Tu te retiens, ma fille, tu aurois grande envie de me quereller auſſi. Mais faiſons mieux, il n'y a que ce valet qui eſt ſuſpect ici : Dorante n'a qu'à le chaſſer.

SILVIA.

Quel malheureux déguiſement ! Sur-tout que Liſette ne m'approche pas ; je la hais plus que Dorante.

M. ORGON.

Tu la verras ſi tu veux ; mais tu dois être charmée que ce garçon s'en aille : car il t'aime ; & cela t'importune aſſurément.

SILVIA.

Je n'ai point à m'en plaindre : il me prend pour une Suivante, & il me parle ſur ce ton-là ; mais il ne me dit pas ce qu'il veut, j'y mets bon ordre.

MARIO.

Tu n'en es pas tant la maîtreſſe que tu le dis bien.

M. ORGON.

Ne l'avons-nous pas vû se mettre à genoux malgré toi ? N'as-tu pas été obligée, pour le faire lever, de lui dire qu'il ne te déplaisoit pas ?

SILVIA, *à part.*

J'étouffe.

MARIO.

Encore a-t-il fallu, quand il t'a demandé si tu l'aimerois, que tu ayes tendrement ajouté, Volontiers ; sans quoi il y seroit encore.

SILVIA.

L'heureuse apostille, mon frere ! Mais comme l'action m'a déplu, la répétition n'en est pas aimable. Ah ça, parlons sérieusement : quand finira la Comédie que vous vous donnez sur mon compte.

M. ORGON.

La seule chose que j'exige de toi, ma fille, c'est de ne te déterminer à le refuser qu'avec connoissance de cause. Attends encore ; tu me remercieras du délai que je demande, je t'en réponds.

MARIO.

Tu épouseras Dorante, & même avec inclination, je te le prédis....Mais, mon pere, je vous demande grace pour le valet.

SILVIA.

Pourquoi, grace ? & moi je veux qu'il ſorte.

M. ORGON.

Son maître en décidera : allons-nous-en.

MARIO.

Adieu, adieu, ma ſœur, ſans rancune.

SCENE XII.

SILVIA, *ſeule*, DORANTE, *qui vient peu après.*

SILVIA.

AH, que j'ai le cœur ſerré ! je ne ſçais ce qui ſe mêle à l'embarras où je me trouve : toute cette aventure-ci m'afflige : je me défie de tous les viſages ; je ne ſuis contente de perſonne : je ne le ſuis pas de moi-même.

DORANTE.

Ah ! je te cherchois, Liſette.

SILVIA.

Ce n'étoit pas la peine de me trouver ; car je te fuis, moi.

DORANTE, *l'empêchant de sortir.*

Arrête donc, Lisette, j'ai à te parler pour la dernière fois : il s'agit d'une chose de conséquence qui regarde tes maîtres.

SILVIA.

Va la dire à eux-mêmes : je ne te vois jamais, que tu ne me chagrines ; laisse-moi.

DORANTE.

Je t'en offre autant ; mais écoute-moi, te dis je : tu vas voir les choses bien changer de face, par ce que je te vais dire.

SILVIA.

Eh bien parle donc ; je t'écoute, puisqu'il est arrêté que ma complaisance pour toi sera éternelle.

DORANTE.

Me promets-tu le secret ?

SILVIA.

Je n'ai jamais trahi personne.

DORANTE.

Tu ne dois la confidence que je vais te faire, qu'à l'estime que j'ai pour toi.

SILVIA.

Je le crois : mais tâche de m'estimer, sans me le dire ; car cela sent le prétexte.

DORANTE.

Tu te trompes, Lisette : tu m'a promis le secret ; achevons. Tu m'as vû dans de grands mouvemens ; je n'ai pû me défendre de t'aimer.

SILVIA.

Nous y voilà : je me défendrai bien de t'entendre, moi ; adieu.

DORANTE.

Reste, ce n'est plus Bourguignon qui te parle.

SILVIA.

Eh qui es-tu donc ?

DORANTE.

Ah, Lisette ! c'est ici où tu vas juger des peines qu'a dû ressentir mon cœur.

SILVIA.

Ce n'est pas à ton cœur à qui je parle ; c'est à toi.

DORANTE.

Personne ne vient-il ?

SILVIA.

Non.

DORANTE.

L'état où sont les choses me force à te le dire ; je suis trop honnête homme pour n'en pas arrêter le cours.

SILVIA.

Soit.

DORANTE.

Sçache que celui qui eſt avec ta maîtreſſe n'eſt pas ce qu'on penſe.

SILVIA, *vivement.*

Qui eſt-il donc?

DORANTE.

Un valet.

SILVIA.

Après.

DORANTE.

C'eſt moi qui ſuis Dorante.

SILVIA, *à part.*

Ah! je vois clair dans mon cœur.

DORANTE.

Je voulois ſous cet habit pénétrer un peu ce que c'étoit que ta maîtreſſe, avant que de l'épouſer. Mon pere, en partant, me permit ce que j'ai fait, & l'événement m'en paroît un ſonge : je hais la maîtreſſe dont je devois être l'époux, & j'aime la ſuivante qui ne devoit trouver en moi qu'un nouveau maître. Que faut-il que je faſſe à préſent? Je rougis pour elle de le dire : mais ta maîtreſſe a ſi peu de goût, qu'elle eſt épriſe de mon valet, au point qu'elle l'é-

pouſera, ſi on la laiſſe faire. Quel parti prendre ?

SILVIA, *à part.*

Cachons-lui qui je ſuis.....*haut.* Votre ſituation eſt neuve aſſurément ! Mais, Monſieur, je vous fais d'abord mes excuſes de tout ce que mes diſcours ont pû avoir d'irrégulier dans nos entretiens.

DORANTE, *vivement.*

Tai-toi, Liſette; tes excuſes me chagrinent : elles me rappellent la diſtance qui nous ſépare, & ne me la rendent que plus douloureuſe.

SILVIA.

Votre penchant pour moi eſt-il ſi ſérieux ? m'aimez-vous juſques-là ?

DORANTE.

Au point de renoncer à tout engagement, puiſqu'il ne m'eſt pas permis d'unir mon ſort au tien : & dans cet état la ſeule douceur que je pouvois goûter, c'étoit de croire que tu ne me haïſſois pas.

SILVIA.

Un cœur qui m'a choiſi dans la condition où je ſuis, eſt aſſurément bien digne qu'on l'accepte ; & je le payerois volontiers du mien, ſi je ne craignois

pas de le jetter dans un engagement qui lui feroit tort.

DORANTE.

N'as-tu pas assez de charmes, Lisette? y ajoutes tu encore la noblesse avec laquelle tu me parles?

SILVIA.

J'entens quelqu'un. Patientez encore sur l'article de votre valet; les choses n'iront pas si vîte: nous nous reverrons, & nous chercherons les moyens de vous tirer d'affaire.

DORANTE.

Je suivrai tes conseils. *Il sort.*

SILVIA.

Allons, j'avois grand besoin que ce fût là Dorante.

SCENE XIII.

SILVIA, MARIO.

MARIO.

JE viens te retrouver, ma sœur. Nous t'avons laissée dans des inquiétudes qui me touchent: je veux t'en tirer, écoute-moi.

SILVIA, *vivement.*

Ah vraiment, mon frere, il y a bien d'autres nouvelles !

MARIO.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

SILVIA.

Ce n'eſt point Bourguignon, mon frere, c'eſt Dorante.

MARIO.

Duquel parlez-vous donc ?

SILVIA.

De lui, vous dis-je : je viens de l'apprendre tout-à-l'heure. Il ſort : il me l'a dit lui-même.

MARIO.

Qui donc ?

SILVIA.

Vous ne m'entendez donc pas ?

MARIO.

Si j'y comprens rien, je veux mourir.

SILVIA.

Venez, ſortons d'ici : allons trouver mon pere ; il faut qu'il le ſçache. J'aurai beſoin de vous auſſi, mon frere. Il me vient de nouvelles idées : il faudra feindre de m'aimer : vous en avez déja dit quelque choſe en badinant ; mais

ſur-tout gardez bien le ſecret, je vous prie.

MARIO.

Oh ! je le garderai bien ; car je ne ſçai ce que c'eſt.

SILVIA.

Allons, mon frere, venez ; ne perdons point de temps. Il n'eſt jamais rien arrivé d'égal à cela !

MARIO.

Je prie le Ciel qu'elle n'extravague pas.

Fin du ſecond Acte.

ACTE TROISIÉME.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

HELAS ! Monsieur, mon très-honoré maître, je vous en conjure.

DORANTE.

Encore.

ARLEQUIN.

Ayez compassion de ma bonne aventure ; ne portez point guignon à mon bonheur qui va son train si rondement ; ne lui fermez point le passage.

DORANTE.

Allons donc, misérable, je crois que tu te moques de moi, tu mériterois cent coups de bâton.

ARLEQUIN.

Je ne les refuse point, si je les mérite ; mais quand je les aurai reçus, per-

mettez-moi d'en mériter d'autres. Voulez-vous que j'aille chercher le bâton?

DORANTE.

Maraut!

ARLEQUIN.

Maraut soit : mais cela n'est point contraire à faire fortune.

DORANTE.

Ce coquin! quelle imagination il lui prend!

ARLEQUIN.

Coquin est encore bon, il me convient aussi : un maraut n'est point déshonoré d'être appellé coquin ; mais un coquin peut faire un bon mariage.

DORANTE.

Comment, insolent, tu veux que je laisse un honnête homme dans l'erreur, & que je souffre que tu épouses sa fille sous mon nom? Ecoute, si tu me parles encore de cette impertinence-là, dès que j'aurai averti Monsieur Orgon de ce que tu es, je te chasse, entens-tu?

ARLEQUIN.

Accommodons-nous : cette Demoiselle m'adore ; elle m'idolâtre ; si je lui dis mon état de valet, & que nonobstant son tendre cœur soit toujours friand de la nôce avec moi, ne laisserez-vous pas jouer les violons?

DORANTE.

Dès qu'on te connoîtra ; je ne m'en embarraſſe plus.

ARLEQUIN.

Bon ! & je vais de ce pas prévenir cette généreuſe perſonne ſur mon habit de caractere. J'eſpere que ce ne ſera pas un galon de couleur qui nous brouillera enſemble, & que ſon amour me fera paſſer à la table, en dépit du ſort qui ne m'a mis qu'au buffet.

SCENE II.

DORANTE *ſeul*, *& enſuite* MARIO.

DORANTE.

TOUT ce qui ce paſſe ici, tout ce qui m'y eſt arrivé à moi-même eſt incroyable.... Je voudrois pourtant bien voir Liſette, & ſçavoir le ſuccès de ce qu'elle m'a promis de faire auprès de ſa maîtreſſe, pour me tirer d'embarras. Allons voir ſi je pourrai la trouver ſeule.

MARIO.

Arrêtez, Bourguignon, j'ai un mot à vous dire.

DORANTE.

Qu'y a-t-il pour votre ſervice, Monſieur ?

MARIO.

Vous en contez à Liſette ?

DORANTE.

Elle eſt ſi aimable, qu'on auroit de la peine à ne lui pas parler d'amour.

MARIO.

Comment reçoit-elle ce que vous lui dites ?

DORANTE.

Monſieur elle en badine.

MARIO.

Tu as de l'eſprit : ne fais-tu pas l'hypocrite ?

DORANTE.

Non ; mais qu'eſt-ce que cela vous fait ? Suppoſé que Liſette eût du goût pour moi....

MARIO.

Du goût pour lui ! où prenez-vous vos termes ? vous avez le langage bien précieux pour un garçon de votre eſpéce.

DORANTE.

Monſieur, je ne ſçaurois parler autrement.

MARIO.

MARIO.

C'eſt apparemment avec ces petites délicateſſes-là que vous attaquez Liſette ? cela imite l'homme de condition.

DORANTE.

Je vous aſſure, Monſieur, que je n'imite perſonne ; Mais ſans doute que vous ne venez pas exprès pour me traiter de ridicule, & vous aviez autre choſe à me dire ? Nous parlions de Liſette, de mon inclination pour elle, & de l'intérêt que vous y prenez.

MARIO.

Comment, morbleu ! il y a déja un ton de jalouſie dans ce que tu me réponds ? modere-toi un peu. Eh bien, tu me diſois qu'en ſuppoſant que Liſette eût du goût pour toi.... après.

DORANTE.

Pourquoi faudroit-il que vous le ſçuſſiez, Monſieur ?

MARIO.

Ah ! le voici : c'eſt que malgré le ton badin que j'ai pris tantôt, je ſerois très-fâché qu'elle t'aimât : c'eſt que, ſans autre raiſonnement, je te défends de t'adreſſer davantage à elle ; non pas dans le fond que je craigne qu'elle t'aime ; elle me paroît avoir le cœur trop haut

pour cela ; mais c'eſt qu'il me déplaît, à moi, d'avoir Bourguignon pour rival.

DORANTE.

Ma foi, je vous crois ; car Bourguignon, tout Bourguignon qu'il eſt, n'eſt pas même content que vous ſoyez le ſien.

MARIO.

Il prendra patience.

DORANTE.

Il faudra bien : mais, Monſieur, vous l'aimez donc beaucoup ?

MARIO.

Aſſez pour m'attacher ſérieuſement à elle, dès que j'aurai pris de certaines meſures ; comprens-tu ce que cela ſignifie ?

DORANTE.

Oui, je crois que je ſuis au fait ; & ſur ce pied-là vous êtes aimé ſans doute.

MARIO.

Qu'en penſes-tu ? eſt-ce que je ne vaux pas la peine de l'être ?

DORANTE.

Vous ne vous attendez pas à être loué par vos propres rivaux peut-être ?

MARIO.

La réponſe eſt de bon ſens, je te la pardonne ; mais je ſuis bien mortifié de

ne pouvoir pas dire qu'on m'aime : & je ne le dis pas pour t'en rendre compte, comme tu le crois bien, mais c'eſt qu'il faut dire la vérité.

DORANTE.

Vous m'étonnez, Monſieur : Liſette ne ſçait donc pas vos deſſeins ?

MARIO.

Liſette ſçait tout le bien que je lui veux, & n'y paroît pas ſenſible ; mais j'eſpere que la raiſon me gagnera ſon cœur. Adieu, retire-toi ſans bruit : ſon indifférence pour moi, malgré tout ce que je lui offre, doit te conſoler du ſacrifice que tu me feras.....Ta livrée n'eſt pas propre à faire pencher la balance en ta faveur, & tu n'es pas fait pour lutter contre moi.

SCENE III.

SILVIA, DORANTE, MARIO.

MARIO.

AH ! te voilà, Liſette ?

SILVIA.

Qu'avez-vous, Monſieur ? vous me paroiſſez ému.

MARIO.

Ce n'eſt rien, je diſois un mot à Bourguignon.

SILVIA.

Il eſt triſte : eſt-ce que vous le querelliez ?

DORANTE.

Monſieur m'apprend qu'il vous aime, Liſette.

SILVIA.

Ce n'eſt pas ma faute.

DORANTE.

Et me défend de vous aimer.

SILVIA.

Il me défend donc de vous paroître aimable.

MARIO.

Je ne ſçaurois empêcher qu'il ne t'aime, belle Liſette ; mais je ne veux pas qu'il te le diſe.

SILVIA.

Il ne me le dit plus ; il ne fait que me le répéter.

MARIO.

Du moins ne te le répétera-t-il pas, quand je ſerai préſent. Retirez-vous, Bourguignon.

DORANTE.

J'attens qu'elle me l'ordonne.

MARIO.

Encore ?

SILVIA.

Il dit qu'il attend : ayez donc patience.

DORANTE.

Avez-vous de l'inclination pour Monsieur ?

SILVIA.

Quoi, de l'amour ? oh, je crois qu'il ne sera pas nécessaire qu'on me le défende.

DORANTE.

Ne me trompez-vous pas ?

MARIO.

En vétité, je joue ici un joli personnage ! Qu'il sorte donc. A qui est-ce que je parle ?

DORANTE.

A Bourguignon, voilà tout.

MARIO.

Eh bien, qu'il s'en aille.

DORANTE, *à part.*

Je souffre.

SILVIA.

Cédez, puisqu'il se fâche.

DORANTE, *bas à Silvia.*

Vous ne demandez peut-être pas mieux ?

MARIO.

Allons, finissons.

DORANTE.

Vous ne m'aviez pas dit cet amour-là, Lisette.

SCENE IV.

M. ORGON, MARIO, SILVIA.

SILVIA.

SI je n'aimois pas cet homme-là, avouons que je serois bien ingrate.

MARIO, *riant.*

Ha, ha, ha, ha.

M. ORGON.

De quoi riez vous, Mario?

MARIO.

De la colere de Dorante qui sort, & que j'ai obligé de quitter Lisette.

SILVIA.

Mais que vous a-t il dit dans le petit entretien que vous avez eu tête à tête avec lui?

MARIO.

Je n'ai jamais vû d'homme ni plus intrigué, ni de plus mauvaise humeur.

M. ORGON.

Je ne ſuis pas fâché qu'il ſoit la dupe de ſon propre ſtratagème : & d'ailleurs, à le bien prendre, il n'y a rien de plus flatteur, ni de plus obligeant pour lui, que tout ce que tu as fait juſqu'ici, ma fille ; mais en voilà aſſez.

MARIO.

Mais où en eſt-il préciſément, ma ſœur ?

SILVIA.

Hélas, mon frere ! je vous avoue que j'ai lieu d'être contente.

MARIO.

Hélas, mon frere, me dit-elle ! Sentez-vous cette paix douce qui ſe mêle à ce qu'elle dit ?

M. ORGON.

Quoi, ma fille ! tu eſperes qu'il ira juſqu'à t'offrir ſa main dans le déguiſement où te voilà ?

SILVIA.

Oüi, mon cher Pere, je l'eſpere.

MARIO.

Friponne que tu es, avec ton cher Pere ! tu ne nous grondes plus à préſent, tu nous dis des douceurs.

SILVIA.

Vous ne me paſſez rien,

MARIO.

Ha, ha, je prens ma revanche : tu m'as tantôt chicanné ſur les expreſſions : il faut bien à mon tour que je badine un peu ſur les tiennes : ta joie eſt bien auſſi divertiſſante, que l'étoit ton inquiétude.

M. ORGON.

Vous n'aurez point à vous plaindre de moi, ma fille : j'acquieſce à tout ce qui vous plaît.

SILVIA.

Ah, Monſieur, ſi vous ſçaviez combien je vous aurai d'obligation ! Dorante, & moi, nous ſommes deſtinés l'un à l'autre ; il doit m'épouſer : ſi vous ſçaviez combien je lui tiendrai compte de ce qu'il fait aujourd'hui pour moi, combien mon cœur gardera le ſouvenir de l'excès de tendreſſe qu'il me montre ! ſi vous ſçaviez combien tout ceci va rendre notre union aimable ! Il ne pourra jamais ſe rappeller notre hiſtoire, ſans m'aimer : je n'y ſongerai jamais, que je ne l'aime. Vous avez fondé notre bonheur pour la vie en me laiſſant faire : c'eſt un mariage unique ; c'eſt une aventure dont le ſeul récit eſt attendriſſant ; c'eſt le coup

de

de hazard le plus ſingulier, le plus heureux, le plus.....

MARIO.

Ha, ha, ha, que ton cœur a de caquet ma ſœur ! quelle éloquence !

M. ORGON.

Il faut convenir que le régal que tu te donnes eſt charmant, ſur-tout ſi tu acheves.

SILVIA.

Cela vaut fait : Dorante eſt vaincu : j'attens mon captif.

MARIO.

Ses fers ſeront plus dorés qu'il ne penſe ; mais je lui crois l'ame en peine, & j'ai pitié de ce qu'il ſouffre.

SILVIA.

Ce qui lui en coûte à ſe déterminer, ne me le rend que plus eſtimable : il penſe qu'il chagrinera ſon pere, en m'épouſant : il croit trahir ſa fortune & ſa naiſſance ; voilà de grands ſujets de réflexion : je ſerai charmée de triompher. Mais il faut que j'arrache ma victoire, & non pas qu'il me la donne : je veux un combat entre l'amour & la raiſon.

MARIO.

Et que la raiſon y périſſe.

M. ORGON.

C'eſt-à-dire, que tu veux qu'il ſente toute l'étendue de l'impertinence qu'il croira faire : quelle inſatiable vanité d'amour propre !

MARIO.

Cela, c'eſt l'amour propre d'une femme; & il eſt tout au plus uni.

SCENE V.

M. ORGON, SILVIA, MARIO, LISETTE.

M. ORGON.

PAIX, voici Liſette : voyons ce qu'elle nous veut.

LISETTE.

Monſieur, vous m'avez dit tantôt que vous m'abandonniez Dorante, que vous livriez ſa tête à ma diſcrétion : je vous ai pris au mot; j'ai travaillé comme pour moi : & vous verrez de l'ouvrage bien fait; allez, c'eſt une tête bien conditionnée. Que voulez-vous que j'en faſſe à préſent ! Madame me le céde-t-elle ?

M. ORGON.

Ma fille, encore une fois n'y prétendez-vous rien ?

SILVIA.

Non : je te le donne, Liſette, je te remets tous mes droits; & pour dire comme toi, je ne prendrai jamais de part à un cœur que je n'aurai pas conditionné moi-même.

LISETTE.

Quoi ! vous voulez bien que je l'épouſe ? Monſieur le veut bien auſſi ?

M. ORGON.

Oui : qu'il s'accommode; pourquoi t'aime-t-il ?

MARIO.

J'y conſens auſſi, moi.

LISETTE.

Moi auſſi, & je vous en remercie tous.

M. ORGON.

Attens : j'y mets pourtant une petite reſtriction; c'eſt qu'il faudroit, pour nous diſculper de ce qui arrivera, que tu lui diſes un peu qui tu es.

LISETTE.

Mais ſi je lui dis un peu, il le ſçaura tout-à-fait.

M. ORGON.

Eh bien, cette tête en ſi bon état, ne ſoutiendra-t-elle pas cette ſecouſſe-là ? je

ne le crois pas de caractere à s'effaroucher là-dessus.

LISETTE.

Le voici qui me cherche ; ayez donc la bonté de me laisser le champ libre : il s'agit ici de mon chef-d'œuvre.

M. ORGON.

Cela est juste : retirons-nous.

SILVIA.

De tout mon cœur.

MARIO.

Allons.

SCENE VI.

LISETTE, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

ENFIN, ma Reine, je vous vois & je ne vous quitte plus ; car j'ai trop pâti d'avoir manqué de votre présence, & j'ai crû que vous esquiviez la mienne.

LISETTE.

Il faut vous avouer, Monsieur, qu'il en étoit quelque chose.

ARLEQUIN.

Comment donc, ma chere ame, élixir

de mon cœur, avez-vous entrepris la fin de ma vie ?

LISETTE.

Non, mon cher, la durée m'en eſt trop précieuſe.

ARLEQUIN.

Ah, que ces paroles me fortifient !

LISETTE.

Et vous ne devez point douter de ma tendreſſe.

ARLEQUIN.

Je voudrois bien pouvoir baiſer ces petits mots-là, & les cueillir ſur votre bouche avec la mienne.

LISETTE.

Mais vous me preſſiez ſur notre mariage, & mon pere ne m'avoit pas encore permis de vous répondre ; je viens de lui parler, & j'ai ſon aveu pour vous dire que vous pouvez lui demander ma main, quand vous voudrez.

ARLEQUIN.

Avant que je la demande à lui, ſouffrez que je la demande à vous ; je veux lui rendre mes graces de la charité qu'elle aura de vouloir bien entrer dans la mienne, qui en eſt véritablement indigne.

LISETTE.

Je ne refuſe pas de vous la prêter un

moment, à condition que vous la prendrez pour toujours.

ARLEQUIN.

Chere petite main rondelette & potelée, je vous prens sans marchander : je ne suis pas en peine de l'honneur que vous me ferez, il n'y a que celui que je vous rendrai qui m'inquiéte.

LISETTE.

Vous m'en rendrez plus qu'il ne m'en faut.

ARLEQUIN.

Ah ! que nenni : vous ne sçavez pas cette arithmétique-là aussi bien que moi.

LISETTE.

Je regarde pourtant votre amour comme un présent du Ciel.

ARLEQUIN.

Le présent qu'il vous a fait ne le ruinera pas ; il est bien mesquin.

LISETTE.

Je ne le trouve que trop magnifique.

ARLEQUIN.

C'est que vous ne le voyez pas au grand jour.

LISETTE.

Vous ne sçauriez croire combien votre modestie m'embarrasse.

ARLEQUIN.

Ne faites point dépense d'embarras, je serois bien effronté, si je n'étois pas modeste.

LISETTE.

Enfin, Monsieur, faut-il vous dire que c'est moi que votre tendresse honore ?

ARLEQUIN.

Ahi, ahi ! je ne sçai plus où me mettre.

LISETTE.

Encore une fois, Monsieur, je me connois.

ARLEQUIN.

Hé ! je me connois bien aussi ; & je n'ai pas là une fameuse connoissance, ni vous non plus, quand vous l'aurez faite ; mais c'est-là le Diable que de me connoître ; vous ne vous attendez pas au fond du sac.

LISETTE, *à part.*

Tant d'abaissement n'est pas naturel ! *haut.* D'où vient me dites-vous cela ?

ARLEQUIN.

Et voilà où gît le Liévre.

LISETTE.

Mais encore ? Vous m'inquiétez : Est-ce que vous n'êtes pas....

ARLEQUIN.

Ahi, ahi ! vous m'ôtez ma couverture.

LISETTE.

Sçachons de quoi il s'agit.

ARLEQUIN *à part.*

Préparons un peu cette affaire-là.... *haut.* Madame, votre amour eſt-il d'une conſtitution bien robuſte ? ſoutiendra-t-il bien la fatigue que je vais lui donner ? un mauvais gîte lui fait-il peur ? Je vais le loger petitement.

LISETTE.

Ah ! tirez-moi d'inquiétude. En un mot ; qui êtes-vous ?

ARLEQUIN.

Je ſuis.... N'avez-vous jamais vû de fauſſe monnoie ? Sçavez-vous ce que c'eſt qu'un Louis d'or faux ? Eh bien, je reſſemble aſſez à cela.

LISETTE.

Achevez donc : Quel eſt votre nom ?

ARLEQUIN.

Mon nom ! *à part.* Lui dirai-je que je m'appelle Arlequin ? Non : cela rime trop avec coquin.

LISETTE.

Eh bien ?

ARLEQUIN.

Ah dame ! il y a un peu à tirer ici. Haïſſez-vous la qualité de Soldat ?

LISETTE.

Qu'appellez-vous un Soldat ?

ARLEQUIN.

Oui, par exemple, un Soldat d'anti-chambre.

LISETTE.

Un Soldat d'anti-chambre ! Ce n'eſt donc point Dorante à qui je parle enfin ?

ARLEQUIN.

C'eſt lui qui eſt mon Capitaine.

LISETTE.

Faquin !

ARLEQUIN, *à part.*

Je n'ai pû éviter la rime.

LISETTE.

Mais voyez ce Magot, tenez !

ARLEQUIN.

La jolie culbute que je fais là !

LISETTE.

Il y a une heure que je lui demande grace, & que je m'épuiſe en humilités pour cet animal-là.

ARLEQUIN.

Hélas ! Madame, ſi vous préfériez l'amour à la gloire, je vous ferois bien autant de profit qu'un Monſieur.

LISETTE, *riant.*

Ah, ah, ah ! je ne ſçaurois pourtant m'empêcher d'en rire ; avec ſa gloire ! & il n'y a plus que ce parti-là à prendre....

Va, va, ma gloire te pardonne ; elle eſt de bonne compoſition.

ARLEQUIN.

Tout de bon, charitable Dame? Ah ! que mon amour vous promet de reconnoiſſance !

LISETTE.

Touche-là, Arlequin ; je ſuis priſe pour duppe : le Soldat d'antichambre de Monſieur, vaut bien la coëffeuſe de Madame.

ARLEQUIN.

La coëffeuſe de Madame !

LISETTE.

C'eſt mon Capitaine ou l'équivalent.

ARLEQUIN.

Maſque !

LISETTE.

Pre ns ta revanche.

ARLEQUIN.

Mais voyez cette Magotte, avecqui, depu s une heure, j'entre en confuſion de ma miſere !

LISETTE.

Venons au fait. M'aimes tu ?

ARLEQUIN.

Pardi oui : en changeant de nom, tu n'as pas changé de viſage ; & tu ſçais bien que nous nous ſommes promis fidélité, en dépit de toutes les fautes d'orthographe.

LISETTE.

Va, le mal n'eſt pas grand, conſolons-nous ; ne faiſons ſemblant de rien, & n'apprêtons point à rire. Il y a apparence que ton maître eſt encore dans l'erreur à l'égard de ma Maîtreſſe : ne l'avertis de rien ; laiſſons les choſes comme elles ſont. Je crois que le voici qui entre. Monſieur, je ſuis votre ſervante.

ARLEQUIN.

Et moi votre valet, Madame. *riant.* Ha, ha, ha !

SCENE VII.

DORANTE, ARLEQUIN,

DORANTE.

EE bien, tu quittes la fille d'Orgon : lui as-tu dit qui tu étois ?

ARLEQUIN.

Pardi oui. La pauvre enfant ! j'ai trouvé ſon cœur plus doux qu'un agneau : il n'a pas ſoufflé. Quand je lui ai dit que je m'appellois Arlequin, & que j'avois un habit d'ordonnance ; Eh bien, mon ami, m'a-t-elle dit, chacun a ſon nom dans la vie, chacun a ſon habit ; le vôtre ne vous coûte rien ; cela ne laiſſe pas d'être gracieux.

DORANTE.

Quelle sorte d'histoire me contes-tu là ?

ARLEQUIN.

Tant y a que je vais la demander en mariage.

DORANTE.

Comment ! elle consent à t'épouser ?

ARLEQUIN.

La voilà bien malade !

DORANTE.

Tu m'en imposes : elle ne sçait pas qui tu es.

ARLEQUIN.

Par la ventrebleu, voulez-vous gager que je l'épouse avec la casaque sur le corps, avec une souguenille, si vous me fâchez ? Je veux bien que vous sçachiez qu'un amour de ma façon n'est point sujet à la casse ; que je n'ai pas besoin de votre fripperie pour pousser ma pointe ; & que vous n'avez qu'à me rendre la mienne.

DORANTE.

Tu es un fourbe : cela n'est pas concevable ; & je vois bien qu'il faudra que j'avertisse Monsieur Orgon.

ARLEQUIN.

Qui, notre pere ? ah, le bon homme ! nous l'avons dans notre manche. C'est le meilleur humain, la meilleure pâte d hom-

me....Vous m'en direz des nouvelles.

DORANTE.

Quel extravagant! As-tu vû Liſette?

ARLEQUIN.

Liſette! non : peut-être a-t-elle paſſé devant mes yeux, mais un honnête homme ne prend pas garde à une chambriere : je vous céde ma part de cette attention-là.

DORANTE.

Va-t-en; la tête te tourne.

ARLEQUIN.

Vos petites manieres ſont un peu aiſées; mais c'eſt la grande habitude qui fait cela. Adieu : quand j'aurai épouſé, nous vivrons but à but. Votre ſoubrette arrive. Bonjour, Liſette : je vous recommande Bourguignon; c'eſt un garçon qui a quelque mérite.

SCENE VIII.

DORANTE, SILVIA.

DORANTE, *à part.*

QU'ELLE eſt digne d'être aimée! Pourquoi faut-il que Mario m'ait prévenu?

SILVIA.

Où étiez-vous donc, Monſieur? De-

puis que j'ai quitté Mario, je n'ai pû vous retrouver pour vous rendre compte de ce que j'ai dit à Monsieur Orgon.

DORANTE.

Je ne me suis pourtant pas éloigné. Mais de quoi s'agit-il ?

SILVIA, *à part.*

Quelle froideur ! *haut.* J'ai eu beau décrier votre valet, & prendre sa conscience à témoin de son peu de mérite ; j'ai eu beau lui représenter qu'on pouvoit du moins reculer le mariage ; il ne m'a pas seulement écoutée. Je vous avertis même qu'on parle d'envoyer chez le Notaire, & qu'il est tems de vous déclarer.

DORANTE.

C'est mon intention. Je vais partir *incognito* ; & je laisserai un billet qui instruira Monsieur Orgon de tout.

SILVIA, *à part.*

Partir ! ce n'est pas là mon compte.

DORANTE.

N'approuvez-vous pas mon idée ?

SILVIA.

Mais .... pas trop.

DORANTE.

Je ne vois pourtant rien de mieux dans la situation où je suis, à moins que de parler moi-même ; & je ne sçaurois m'y ré-

ſoudre : j'ai d'ailleurs d'autres raiſons qui veulent que je me retire ; je n'ai plus que faire ici.

SILVIA.

Comme je ne ſçai pas vos raiſons, je ne puis ni les approuver, ni les combattre ; & ce n'eſt pas à moi à vous les demander.

DORANTE.

Il vous eſt aiſé de les ſoupçonner, Liſette.

SILVIA.

Mais je penſe, par exemple, que vous avez du goût pour la fille de Monſieur Orgon.

DORANTE.

Ne voyez-vous que cela ?

SILVIA.

Il y a bien encore certaines choſes que je pourrois ſuppoſer : mais je ne ſuis pas folle ; & je n'ai pas la vanité de m'y arrêter.

DORANTE.

Ni le courage d'en parler ; car vous n'auriez rien d'obligeant à me dire. Adieu, Liſette.

SILVIA.

Prenez garde : je crois que vous ne m'entendez pas, je ſuis obligée de vous le dire.

DORANTE.

A merveille : & l'explication ne me seroit pas favorable ; gardez-moi le secret jusqu'à mon départ.

SILVIA.

Quoi ! sérieusement, vous partez ?

DORANTE.

Vous avez bien peur que je ne change d'avis.

SILVIA.

Que vous êtes aimable, d'être si bien au fait !

DORANTE.

Cela est bien naïf. Adieu. *Il s'en va.*

SILVIA, *à part.*

S'il part, je ne l'aime plus, je ne l'épouserai-jamais ... *elle le regarde aller.* Il s'arrête pourtant ; il rêve ; il regarde si je tourne la tête : je ne sçaurois le rappeller, moi.... Il seroit pourtant singulier qu'il partît, après tout ce que j'ai fait !... Ah ! voilà qui est fini : il s'en va ; je n'ai pas tant de pouvoir sur lui que je le croyois. Mon frere est un mal-adroit ; il s'y est mal pris ; les gens indifférens gâtent tout. Ne suis-je pas bien avancée ? Quel dénouement !... Dorante reparoît pourtant ; il me semble qu'il revient ; je me dédis donc ; je l'aime encore.... Feignons de sortir, afin

afin qu'il m'arrête : il faut bien que notre réconciliation lui coûte quelque chose.

DORANTE, *l'arrêtant.*

Restez, je vous prie; j'ai encore quelque chose à vous dire.

SILVIA.

A moi Monsieur?

DORANTE.

J'ai de la peine à partir sans vous avoir convaincue que je n'ai pas tort de le faire.

SILVIA.

Eh! Monsieur, de quelle conséquence est-il de vous justifier auprès de moi? Ce n'est pas la peine; je ne suis qu'une suivante, & vous me le faites bien sentir.

DORANTE.

Moi, Lisette! est-ce à vous à vous plaindre, vous qui me voyez prendre mon parti sans me rien dire?

SILVIA.

Hum. Si je voulois, je vous répondrois bien là-dessus.

DORANTE.

Répondez-donc : je ne demande pas mieux que de me tromper. Mais que dis-je? Mario vous aime.

SILVIA.

Cela est vrai.

DORANTE.

Vous êtes sensible à son amour, je l'ai vû par l'extrême envie que vous aviez tantôt que je m'en allasse; ainsi vous ne sçauriez m'aimer.

SILVIA.

Je suis sensible à son amour ! qui est-ce qui vous l'a dit ? Je ne sçaurois vous aimer ! qu'en sçavez-vous ? Vous décidez bien vîte.

DORANTE.

Eh bien, Lisette, par tout ce que vous avez de plus cher au monde, instruisez-moi de ce qui en est, je vous en conjure.

SILVIA.

Instruire un homme qui part !

DORANTE.

Je ne partirai point.

SILVIA.

Laissez-moi; tenez, si vous m'aimez, ne m'interrogez point: vous ne craignez que mon indifférence; & vous êtes trop heureux que je me taise. Que vous importent mes sentimens ?

DORANTE.

Ce qu'ils m'importent, Lisette ? peux-tu douter encore que je ne t'adore ?

SILVIA.

Non, & vous me le répétez si souvent

que je vous crois : mais pourquoi m'en perſuadez-vous? que voulez-vous que je faſſe de cette penſée-là, Monſieur? Je vais vous parler à cœur ouvert. Vous m'aimez; mais votre amour n'eſt pas une choſe bien ſérieuſe pour vous. Que de reſſources n'avez-vous pas pour vous en défaire? La diſtance qu'il y a de vous à moi, mille objets que vous allez trouver ſur votre chemin, l'envie qu'on aura de vous rendre ſenſible, les amuſemens d'un homme de votre condition; tout va vous ôter cet amour dont vous m'entretenez impitoyablement. Vous en rirez peut-être au ſortir d'ici, & vous aurez raiſon. Mais moi, Monſieur, ſi je m'en reſſouviens, comme j'en ai peur, s'il m'a frappée, quel ſecours aurai-je contre l'impreſſion qu'il m'aura faite? qui eſt-ce qui me dédommagera de votre perte? qui voulez-vous que mon cœur mette à votre place? Sçavez-vous bien que ſi je vous aimois, tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde ne me toucheroit plus? Jugez donc de l'état où je reſterois; ayez la généroſité de me cacher votre amour. Moi qui vous parle, je me ferois un ſcrupule de vous dire que je vous aime dans les diſpoſitions où vous êtes; l'aveu de mes ſenti-

mens pourroit exposer votre raison; & vous voyez bien aussi que je vous les cache.

DORANTE.

Ah, ma chere Lisette; que viens-je d'entendre! tes paroles ont un feu qui me pénétre; je t'adore, je te respecte. Il n'est ni rang, ni naissance, ni fortune qui ne disparoisse devant une ame comme la tienne; j'aurois honte que mon orgueil tînt encore contre toi; & mon cœur & ma main t'appartiennent.

SILVIA.

En vérité ne mériteriez-vous pas que je les prîsse? ne faut-il pas être bien généreuse pour vous dissimuler le plaisir qu'ils me font? & croyez-vous que cela puisse durer?

DORANTE.

Vous m'aimez donc?

SILVIA.

Non, non: mais si vous me le demandez encore, tant-pis pour vous.

DORANTE.

Vos menaces ne me font point de peur.

SILVIA.

Et Mario, vous n'y songez donc plus?

DORANTE.

Non, Lisette; Mario ne m'allarme plus; vous ne l'aimez point; vous ne pou-

vez plus me tromper; vous avez le cœur vrai; vous êtes ſenſible à ma tendreſſe, je ne ſçaurois en douter au tranſport qui m'a pris, j'en ſuis ſûr; & vous ne ſçauriez plus m'ôter cette certitude-là.

SILVIA.

Oh! je n'y tâcherai point, gardez-la; nous verrons ce que vous en ferez.

DORANTE.

Ne conſentez-vous pas d'être à moi?

SILVIA.

Quoi! vous m'épouſerez malgré ce que vous êtes, malgré la colere d'un pere, malgré votre fortune?

DORANTE.

Mon pere me pardonnera dès qu'il vous aura vue; ma fortune nous ſuffit à tous deux; & le mérite vaut bien la naiſſance: ne diſputons point, car je ne changerai jamais.

SILVIA.

Il ne changera jamais! Sçavez-vous bien que vous me charmez, Dorante.

DORANTE.

Ne gênez donc plus votre tendreſſe, & laiſſez-la répondre.....

SILVIA.

Enfin, j'en ſuis venue à bout: vous..... vous ne changerez jamais?

DORANTE.

Non, ma chere Lisette.

SILVIA.

Que d'amour !

SCENE DERNIERE.

M. ORGON, SILVIA, DORANTE, LISETTE, ARLEQUIN, MARIO.

SILVIA.

AH : mon pere, vous avez voulu que je fûsse à Dorante, venez voir votre fille vous obéir avec plus de joie qu'on n'en eut jamais.

DORANTE.

Qu'entends-je ! vous, son pere, Monsieur ?

SILVIA.

Oui, Dorante, la même idée de nous connoître nous est venue à tous deux ; après cela, je n'ai plus rien à vous dire ; vous m'aimez, je n'en sçaurois douter : mais à votre tour jugez de mes sentimens pour vous ; jugez du cas que j'ai fait de votre cœur par la délicatesse avec laquelle j'ai tâché de l'acquérir.

M. ORGON.

Connoiſſez-vous cette lettre-là ? voilà par ou j'ai appris votre déguiſement, qu'elle n'a pourtant ſçu que par vous.

DORANTE.

Je ne ſçaurois vous exprimer mon bonheur, Madame ; mais ce qui m'enchante le plus, ce ſont les preuves que je vous ai données de ma tendreſſe.

MARIO.

Dorante me pardonne-t-il la colere où j'ai mis Bourguignon ?

DORANTE.

Il ne vous la pardonne pas ; il vous en remercie.

ARLEQUIN.

De la joie, Madame : Vous avez perdu votre rang ; mais vous n'êtes point à plaindre, puiſqu'Arlequin vous reſte.

LISETTE.

Belle conſolation ! il n'y a que toi qui gagne à cela.

ARLEQUIN.

Je n'y perds pas : avant notre reconnoiſſance, votre dot valoit mieux que vous ; à préſent vous valez mieux que votre dot. Allons, ſaute Marquis.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, une Comédie qui a pour titre, *Le Jeu de l'Amour & du Hazard*, qui doit être imprimée dans le Recueil du nouveau Théâtre Italien. Fait à Paris, ce 21 Février 1730.

Signé, DANCHET.

2572-469 v.2